25e Année — N° 14 — 15 Juillet 1918

GENERAL LIBRARY
SEP 5 1918
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Louis Barthou	*Les Amours d'un Poète.* — I.	225
Commandant Paul Cassou	*Le Siège de Maubeuge*	253
Mrs Alfred Sidgwick	*Le Sel de la Terre* (1re partie)	279
D. Serruys	*La Structure économique de la Coalition*	326
Pierre Veber	*L'Homme qui vendit son Ame au Diable* (fin)	346
L. Guérard	*L'Avenir de Paris*	393
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	414
Jules Chopin	*Les Déceptions d'un Austrophile*	423

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

LE BAS-MAINE,
par **René Musset.**

Ce gros livre est une monographie consacrée à la région de l'ouest qui correspond à peu près au département de la Mayenne, — région homogène par son aspect physique, le bocage, et par son activité économique, l'industrie du lin autrefois et maintenant l'agriculture. De semblables travaux, qui exigent la patience et la méthode des recherches d'érudition, mais aussi le sens de la vie, une connaissance directe et sensible de l'objet étudié, participent à la fois de la géographie et de l'histoire; ils expliquent une région par ses données physiques présentes, mais aussi par les profondeurs de son passé. Ils sont la véritable histoire, beaucoup plus que l'autre, celle des politiques et des diplomates. Par sa belle tenue, par l'ampleur des résultats acquis, le livre de M. Musset affirme dignement la vitalité de l'école géographique française, suscitée par ce grand maître que fut Vidal de la Blache.

DU COTÉ DE LA GUERRE,
par **Mme la duchesse de Clermont-Tonnerre.**

C'est un livre varié, profond, divertissant aussi, tel que seule pouvait l'écrire une des Parisiennes les plus artistes et les plus cultivées de la société. Au début, ce qu'elle appelle : « le graphique déconcertant des atrocités humaines » — c'est-à-dire une révision schématique de toutes les guerres, depuis les temps bibliques jusqu'à l'heure présente... Puis, des récits « du côté de la guerre », d'une vision nette et colorée, d'un style vif, dépouillé comme un cru de choix. Une courte pièce, *Rosine*, qu'on devrait jouer au front, pour le plaisir de nos héros. En somme, le miroir clair et fidèle d'un charmant esprit féminin, éminemment compréhensif.

Dans son prochain numéro, la* REVUE DE PARIS *publiera :

LES AMOURS D'UN POÈTE

par **Louis BARTHOU**

2e Partie : LA FAUTE DE LA FEMME

HISTOIRE DE GOTTON CONNIXLOO,
par **Camille Mayran.**

L'Académie française vient d'accorder à ce roman une très haute distinction et de le signaler ainsi au public lettré. L'œuvre en est tout à fait digne. Madame Camille Mayran écrit selon la meilleure tradition, d'un style sobre, vigoureux et sûr ; elle possède également le don du pittoresque et le sens de ce qu'on pourrait appeler la poésie des âmes. Elle fait penser aux artistes de ces Flandres si heureusement décrites par elle : elle sait comme eux créer des figures au réalisme robuste et animées d'une intense vie intérieure. De ses personnages et de ses paysages également, on peut dire, selon le mot de madame de Sévigné : « Cela est peint. »

FUMÉES DANS LA CAMPAGNE,
par **Edmond Jaloux.**

Nous n'avons pas besoin de dire aux lecteurs de cette *Revue* quel charme délicat respire cette œuvre si nuancée d'observation, de rêve et de fantaisie : ils la connaissent déjà. M. Edmond Jaloux est avec les dons attachants du romancier, le poète en prose de la Provence. Il s'est appliqué surtout à en traduire la langueur, et pour ainsi dire la mélancolie ensoleillée. L'aventure amoureuse qui se déroule dans le décor de la noble ville provinciale a de quoi séduire les imaginations des rêveurs et des femmes, et tous les lettrés apprécieront les grâces vraiment prenantes du style.

LES AMOURS D'UN POÈTE

(Documents inédits sur Victor Hugo)

I

UN MARIAGE D'AMOUR

Le 14 octobre 1822, Victor-Marie Hugo, âgé de vingt ans, membre de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, épousait à Saint-Sulpice Adèle-Julie Foucher, moins jeune que lui d'un an. Ce mariage réalisait une prédiction. Il y avait environ vingt-cinq ans que le père du poète, alors major et rapporteur du premier Conseil de guerre, servant de témoin au mariage de son ami Pierre Foucher, greffier du même conseil, lui avait porté ce toast pittoresque et prophétique : « Ayez une fille, j'aurai un garçon, et nous les marierons ensemble. Je bois à la santé de leur ménage. »

Ce ménage naissait sous d'heureux auspices. La volonté des parents l'avait moins favorisé que l'amour réciproque et tenace des deux enfants, dont le vicaire Dumas avait béni les liens. Ils se connaissaient depuis plus de quinze ans. Un jardin de l'impasse des Feuillantines, « grand, profond et mystérieux », dépendant du vieux couvent que madame Hugo avait loué en 1808, avait abrité les premiers jeux de leur enfance. Victor et ses deux frères Abel et Eugène, Adèle et son petit

frère Paul, avaient couru, lutté, crié, sous la surveillance de leurs mères, dans les grandes allées vertes du jardin sauvage où, avant eux, avaient prié des religieuses.

Madame, les garçons sont le souci des mères,
Car ils ont la fureur de courir dans les pierres
Comme font les démons !

Ces démons associaient la petite fille à leurs inventions diaboliques, dont l'escarpolette n'était pas la plus dangereuse. Ils se cachaient dans les lieux les plus secrets pour y manier le salpêtre et la poudre. Était-ce une façon de rappeler qu'ils étaient les fils d'un général? Précisément celui-ci, séparé d'eux depuis longtemps, les fit venir à Madrid, d'où il gouvernait plusieurs provinces. L'absence dura un an. Au retour, ils retrouvèrent leur grand jardin et leur petite amie. Les relations des parents reprirent, et aussi les jeux des enfants. Victor était précoce en tout. En passant à Bayonne, il avait ébauché une courte idylle. Dans le jardin des Feuillantines, il commença un grand amour. Adèle l'attirait et le retenait « avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses ». Un soir d'été, sous les marronniers, après s'être essoufflés à se poursuivre, ils s'assirent sur un banc de gazon et lurent ensemble, les yeux posés sur la même page, un voyage de Spallanzani.

Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Un baiser innocent interrompit, comme le baiser criminel que Dante a immortalisé, la lecture commencée. Seize ans après, déjà célèbre et encore fidèle, Victor Hugo évoquait, au milieu des horreurs du *Dernier Jour d'un Condamné*, la fraîcheur de cette scène.

« Nos têtes se touchaient, nos cheveux se mêlaient, nos haleines peu à peu se rapprochèrent, et nos bouches tout à coup.

« Quand nous voulûmes continuer notre lecture, le ciel était étoilé.

« — O maman, maman, — dit-elle en entrant, — si tu savais comme nous avons couru !

« Moi, je gardais le silence. — Tu ne dis rien, — me dit ma mère, — tu as l'air triste.

« J'avais le paradis dans le cœur. »

Quand elle quitta, le 31 décembre 1813, le jardin verdissant et tumultueux qu'une rue nouvelle devait couper, madame Hugo s'installa avec sa famille rue du Cherche-Midi. Elle se rapprochait ainsi des Foucher qui habitaient l'hôtel du Conseil de guerre. On était presque en face les uns des autres. Il y avait chez les Foucher un jardin malingre, auquel les enfants préféraient, pour leurs jeux et leurs batailles, une vaste remise, dans laquelle ils étaient rejoints par les fils du général Lucotte. Cette bande terrible, charmée par la coquetterie de madame Lucotte, effrayait la placide madame Foucher et surtout l'ancien greffier du Conseil de guerre dont la vie régulière s'accommodait mal de cette turbulence. Pourtant l'intimité continuait entre Victor et Adèle. Quand la Restauration installa Louis XVIII sur le trône, les deux familles se réjouirent d'un retour qui flattait leurs opinions et leurs espérances. Elles assistèrent, d'une fenêtre louée par M. Foucher, au passage du cortège de la Cour qui se rendait à Notre-Dame pour une cérémonie solennelle. Décoré, comme ses frères, par les nouveaux souverains, de l'ordre du Lys, Victor, qui donnait le bras à Adèle, se rendit à la fête, « radieux d'avoir son lys à sa boutonnière et une *femme* à son bras ». Appelée auprès de son mari, à Thionville, qu'il avait héroïquement défendue et conservée à la France, madame Hugo confia ses enfants aux bons soins de madame Lucotte, qui occupait le premier étage de la même maison. On allait souvent chez les Foucher, non seulement pour se « désennuyer », mais pour travailler. Des années s'écoulèrent. Victor fit de brillantes études. En 1818, madame Hugo, dont le mari, retenu ailleurs, prenait peu de soin, dut habiter un appartement plus modeste et elle s'installa avec ses deux plus jeunes enfants, sortis de pension, dans la rue des Petits-Augustins. Elle n'en continua pas moins à voir ses vieux amis. Presque tous les soirs, pendant l'hiver de 1818-1819, elle se rendait, accompagnée d'Eugène et de Victor, à l'hôtel Toulouse, où l'on faisait cercle dans la grande chambre à coucher de madame Foucher. On cousait, ou l'on brodait, mais l'on parlait peu, et les enfants,

habitués par leur mère à une sévère discipline, n'avaient garde d'interrompre le silence. D'ailleurs, la monotonie de ces soirées était rachetée pour eux par la présence d'Adèle, dont la beauté naissante charmait leurs yeux. Quand on n'allait pas rue du Cherche-Midi, la tristesse gagnait Victor, déjà « rêveur et passionné ». Quand on sortait pour s'y rendre, il pressait la lenteur d'Eugène, sans se douter que cette lenteur dissimulait une impatience égale à la sienne, et née du même amour. Seul il se déclara. Le 26 avril 1819, assis aux pieds d'Adèle, et interrogé par elle, il lui livra son grand secret, qu'elle accueillit en lui confiant le sien. Ils s'aimaient. A eux d'eux ils réunissaient trente-trois ans ! Leur joie s'efforça d'être discrète et ils firent de leur mieux, avec cette intelligence du cœur qui chez les amoureux devance l'âge, pour cacher à leurs parents le roman qui enchaînait leurs vies. Ce fut madame Foucher qui, la première, devina la cause des assiduités de Victor. Évidemment, « son bonheur n'était pas de voir pétiller le feu, ni de passer deux heures immobile sur une chaise mal rembourrée ». Ses yeux, son esprit et son cœur étaient absorbés par Adèle. Madame Foucher et son mari traitèrent tout d'abord cet amour naissant comme la prolongation inévitable d'une camaraderie d'enfance qui se faisait illusion sur son véritable caractère. Ils prirent si peu de précautions que dès la fin de 1819, quelques mois après leur serment d'amour, les deux jeunes gens purent échanger de longues lettres où leurs sentiments s'exaltaient dans l'aveu renouvelé de fiançailles mystérieuses. C'est à peine si la mère, ignorante de cette correspondance, crut devoir faire à sa fille quelques observations inspirées par un légitime souci de prudence et de convenance. Il s'écoula plusieurs mois avant que des commérages, auxquels elle ne pouvait se dispenser de prêter l'oreille, vinssent lui révéler la gravité de la situation et lui imposer la nécessité de prendre un parti. Madame Hugo, elle, n'avait rien vu : elle ne savait et elle ne soupçonnait rien. Quand ses deux amis se présentèrent chez elle pour l'avertir et la pressentir, elle ne put dissimuler une surprise dans laquelle il entrait quelque irritation indignée. Elle avait pour son plus jeune fils, dont elle pressentait le génie, des ambitions qui se conciliaient mal avec le mariage à la fois prématuré et dis-

proportionné dont la visite des Foucher lui apportait l'offre imprévue. Les vieux amis se séparèrent. Leur rupture se produisit le 26 avril 1820, un an jour pour jour après les confidences qui avaient à leur insu fiancé les deux enfants dans l'hôtel Toulouse. Les relations ne reprirent entre les parents qu'au mois d'octobre. Elles restèrent, d'ailleurs, froides et lointaines au point que madame Hugo, gravement malade depuis deux mois, mourut le 27 juin 1821 sans qu'on fût venu prendre de ses nouvelles. Cette disparition fut pour Victor, qui aimait passionnément sa mère, un coup terrible. Elle le plongea dans une affreuse solitude et il chercha à revoir Adèle, avec laquelle il avait repris depuis le mois de mars sa correspondance secrète. Sa ténacité et son courage, auxquels se reconnaissait la sincérité d'un amour profond et résolu, finirent par triompher de la résistance de M. Foucher, mais il n'obtint la main d'Adèle qu'après seize mois d'épreuves et d'efforts, au cours desquels, supérieur par la réflexion et par sa volonté à ses dix-neuf ans, il fit preuve d'une vaillance indomptable et d'une rare hauteur d'âme.

***

Il avait conquis sa femme et il méritait son bonheur. Les premières heures de ce bonheur furent assombries par un accident terrible. Eugène, qui avait prononcé pendant le dîner de noce des paroles incohérentes, et qu'on avait discrètement emmené, tomba pendant la nuit dans une crise de folie violente. Au fond de cet accident il y avait un drame. Eugène, depuis longtemps, aimait Adèle. Son enfance s'était, comme celle de Victor, passée à ses côtés. Entre son frère et lui l'amitié était profonde. Élevés ensemble, mêlés aux mêmes études et aux mêmes jeux, associés dans les mêmes voyages, ayant les mêmes goûts littéraires, ils ne s'étaient quittés ni aux Feuillantines, ni dans la maison de la rue du Cherche-Midi, ni à la pension Cordier, où chacun exerçait, dans une émulation cordiale, une sorte de royauté sur des équipes disciplinées qui subissaient leur ascendant.

Eugène enfant avait, au dire de son père, la plus belle figure du monde. Tandis que Victor était posé, réfléchi et

studieux, il était, lui, vif comme la poudre et moins porté vers l'étude. Peu à peu cette vivacité s'atténua, il devint capricieux et bizarre, et, tandis que ses frères Abel et Victor participaient à des dîners littéraires, il lui arrivait souvent de rester enfermé à la pension dont leurs sollicitations ne réussissaient pas à le faire sortir. Aux réceptions de l'hôtel Toulouse il regardait Adèle, qu'il se prit à aimer, sans rien lui dire, et sans avouer à Victor sa passion rivale. Il souffrait. En 1818 il envoya aux Jeux Floraux de Toulouse, où elle obtint un souci réservé, une ode sur la mort du duc d'Enghien qui, dépourvue d'images et d'éclat, ne manque pas pourtant de souffle et de mouvement. Je doute qu'il eût du génie. Malgré ce premier succès, il se tint à l'écart. Au moment de la mort de sa mère, il ne signa pas la lettre que Victor et Abel envoyèrent à leur père pour lui annoncer ce malheur. Je possède cette lettre émouvante. Victor l'a écrite en entier, sauf un post-scriptum énigmatique où Abel dit : « Eugène n'est pas dans le cas de t'écrire. » A mesure que la certitude du mariage de Victor se précisait, ses bizarreries devenaient plus inquiétantes. Que voulait dire Victor, dans sa lettre à Adèle du 16 février 1822 ? « Je te dirai mes projets, je te parlerai même des chagrins que me donnent mes frères. L'égoïsme et l'ingratitude sont deux tristes choses. » Quatre mois après, un accident grave accusa une situation qu'il était impossible de dissimuler au général Hugo. Victor, dont le courage assumait toutes les charges, écrivit à son père une lettre, du 9 avril 1822, qu'Abel se contenta de signer avec lui. Je possède aussi ce document tragique dont la correspondance générale, si fâcheusement incomplète, ne fait pas mention. Il est à donner tout entier.

Mon cher papa. Depuis hier nous sommes dans la désolation. Il y a bien longtemps qu'Eugène était tout à fait changé pour nous. Son caractère sombre, ses habitudes singulières, ses idées bizarres avaient mêlé de cruelles inquiétudes aux dernières douleurs de notre mère bien-aimée. Si nous n'avions mené une vie aussi paisible et aussi simple, on eût pu croire que quelque chose de violent se passait en lui. Depuis la perte de notre pauvre mère, il avait cessé de témoigner à ses frères et à ses amis aucune

affection. Avant-hier, enfin, il a disparu, nous laissant un billet froid et laconique où il nous annonce que des événements imprévus l'obligent à partir à l'instant même et où il fait pressentir qu'un jour il reviendra. Nous nous perdons en conjectures et en recherches ; depuis longtemps nous remarquions qu'il sortait à des heures extraordinaires, nous empruntait notre argent, souvent en revenant demander plusieurs fois dans la même journée ; qu'il écrivait des lettres cachées pour ses frères, qui n'avaient point de secret pour lui. Pourquoi faut-il que ce dernier acte de folie nous force à te révéler ce que nous aurions voulu te laisser toujours ignorer, afin de t'épargner au moins celle-là d'entre les souffrances de notre mère ? Mais après avoir attendu son retour vingt-quatre heures, il est de notre devoir de t'informer de cette disparition déplorable. Nous t'en supplions, mon cher papa, songe que ce pauvre Eugène est encore plus à plaindre que nous ; quelques mots de son billet nous font craindre qu'il ne t'écrive une lettre qui serait marquée au coin de la plus inexplicable ingratitude si elle n'était dictée par la démence. Rappelle-toi, mon cher papa, toute la tendresse du père, toute ton indulgence d'ami ; Eugène a un excellent cœur, mais la position incompréhensible où il paraît placé le force à chercher des prétextes bons ou mauvais pour colorer sa conduite. Peut-être ton fils, qui semble avoir été entraîné par des liaisons funestes, sortira-t-il pur et honorable de l'abîme où nous le croyons tombé. Mais alors pourquoi ne nous avoir laissé en partant aucune trace d'affection?

Suspendons notre jugement, mon cher papa ; Eugène a un bon cœur ; il reconnaîtra sa faute ; en attendant, plaignons-le et plains-nous comme nous te plaignons. En attendant ta réponse, nous t'embrassons tendrement. Peut-être va-t-il revenir et nos bras comme les tiens lui seront ouverts.

Tes fils désolés et respectueux,

VICTOR, A. HUGO

Je ne voudrais pas, sous le prétexte de le pénétrer, forcer le sens de cette lettre. Mais elle en dit trop ou elle n'en dit pas assez. Si vraiment Eugène était frappé de *folie* et de *démence*, pourquoi toutes ces précautions pour lui assurer une indul-

gence que son père ne pourrait pas refuser à son lamentable état et à son irresponsabilité? Qu'était-ce donc que ce « quelque chose de violent » qui se passait en lui et que signifiait cette « position incompréhensible » où il s'était placé? Que disait-il à son père ou de son père, dans la lettre si froide qu'il avait laissée à ses frères avant sa disparition? Je ne peux pas oublier que le consentement du général Hugo au mariage de Victor, qui redoutait une réponse négative, avait été envoyé un mois avant, le 22 mai 1822, et je ne peux pas me défendre d'un rapprochement entre cette décision, d'où le mariage devait irrévocablement sortir, et la crise de désespoir que la fuite d'Eugène avait révélée. La crise se prolongea. Le 18 septembre, Victor, pour excuser une lettre d'Eugène, et pour lui obtenir un nouveau témoignage de la « tendresse généreuse et paternelle » du général, lui disait qu'il était « un peu fou » quand il l'avait écrite. La folie se déchaîna dans la nuit du mariage. On trouva le malheureux dans sa chambre, dont il avait allumé toutes les lumières, et dont, en poussant des cris forcenés, il tailladait les meubles avec un sabre !

Les contemporains avaient soupçonné ou connu les dessous de ce drame de famille. Soulié l'attribuait à la passion d'Eugène pour Adèle. Mais l'affirmation de Gaspard de Pons est encore plus probante. Poète, et camarade d'Alfred de Vigny, qui fut l'un des témoins de Victor Hugo à son mariage, Gaspard de Pons connut de bonne heure celui-ci, qui le remercia de ses « vers gracieux ».

Qu'importe d'ailleurs que je suive
Chatterton mort dès son printemps,
Qui s'en alla sur l'autre rive
Faire des vers à dix-huit ans?
Que le dieu des arts me délivre
De ce corps formé pour souffrir;
Ta muse, ami, me fera vivre,
Si la mienne me fait mourir.

La faiblesse de ces vers trop aisés, où domine l'inspiration du « doux Parny » et de « l'heureux Bertin » que d'ailleurs la pièce invoque, ne diminue pas la sincérité des sentiments

d'amitié qui la dictent. Les relations entre les deux poètes avaient conduit Gaspard de Pons à devenir, sous la direction de Victor Hugo, l'un des collaborateurs du *Conservateur Littéraire*. Ces constatations donnent un prix décisif à son témoignage. Il y a dans ses *Adieux poétiques* — on doit à M. Edmond Biré cette heureuse trouvaille, qui compense trop de fâcheuses erreurs — une pièce significative. Elle a pour titre *la Démence* et elle s'adresse *A ce que fut Eugène*, dont une note précise la personnalité :

Peut-être, dédaigné par l'Amour et la Muse,
Un désespoir jaloux s'alluma dans ton cœur :
Tu haïs malgré toi ton rival, ton vainqueur...
La mort de la pensée au plus affreux destin
A seule, hélas ! pu te soustraire :
Tu cessas bien à temps d'être toi, d'être frère,
Le premier frère fut Caïn.
Oui, certe, et dans ce mot ne vois pas un outrage ;
L'outrage serait lâche autant que solennel.
Ton cœur fut assez chaud pour qu'un moment d'orage
En toi pût allumer un foudre criminel.

Évidemment il ne faut pas rapprocher ces vers déplorables des strophes sublimes que le souvenir d'Eugène, mort en 1837 à l'hospice de Charenton, inspira à Victor Hugo dans *les Voix Intérieures* :

Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poète ;
Puisqu'il plut au Seigneur de comprimer ta tête
De son doigt souverain,
D'en faire une urne sainte à contenir l'extase,
D'y mettre le génie, et de sceller ce vase
Avec un sceau d'airain.

Mais les vers de Gaspard de Pons ont brisé le sceau et découvert la passion douloureuse et impuissante où sombra, déjà faible peut-être, la raison d'Eugène Hugo !

***

Victor et Adèle vont au mariage comme on va au bonheur. Ils se connaissent si bien, ou ils croient si bien se connaître, n'ayant eu depuis tant d'années rien de caché l'un pour l'autre, qu'ils ne doutent pas de leur félicité réciproque. A ce bonheur la vie peut apporter des obstacles, dont aucune existence n'est exempte, mais il leur semble que tout ce qui viendra d'eux devra les rapprocher et les unir. Se trompent-ils? Leur correspondance livre leurs âmes. Il n'est que de la consulter pour les pénétrer jusqu'au fond.

Huit jours avant la célébration de leur mariage, que tant d'empêchements avaient entravé et retardé, Victor, exultant de joie, écrivait à sa fiancée : « Notre histoire, chère aimée, aura été une preuve de plus de cette vérité que vouloir fermement, c'est pouvoir. » La volonté était, en effet, un des traits caractéristiques de cette nature passionnée et frémissante qui, dès sa jeunesse, sut se maîtriser, se diriger et marcher au but par les voies qu'elle s'était fixées et frayées. Il avait dix-neuf ans quand il écrivait : « Une volonté ferme fait la destinée, et, quand on a su souffrir, on sait vouloir. D'ailleurs l'homme qui met sa vie au jeu dans les calculs de son avenir est presque toujours sûr de gagner... »

Victor Hugo avait mis, dès l'âge de quinze ans, sa volonté au service de son travail. Amoureux, il la fit servir au succès de son amour. D'ailleurs il subordonnait son travail à sa passion. Rien dans ses Lettres à la Fiancée ne trahit la vanité de l'homme de lettres. Il n'en a ni les détours ni les travers. Quand il parle de la situation littéraire qu'il s'est déjà acquise et des premiers succès que lui a valus la précocité de son génie, sa discrétion et sa modestie ont un charme irrésistible. Songez qu'il a déjà des ennemis et que, enfant encore, il se réveille en butte aux rivalités, aux attaques et aux haines ! A peine entré dans la carrière, il rencontre la bassesse humaine et les « grandes petitesses » qui sont la rançon de la gloire. Il les subit moins par ambition que par dévouement. Il est l'esclave de son amour. Il veut se faire un nom pour l'apporter en dot à celle qu'il aime et aussi pour répondre aux préoccu-

pations de parents qu'un avenir incertain effraie trop justement. La jeune fille se fait-elle l'écho de leurs craintes, il lui écrit, le 8 janvier 1822, une lettre qui met sa situation au point avec un tact délicieux. Condamné à parler, il ne peut pas tout dire. Il en pense évidemment plus qu'il n'en dit ; il croit par une foule de détails que « son avenir présente bien quelques espérances », mais, sans en écrire davantage, il laisse à sa fiancée le soin de deviner ce qu'il hésite à préciser : « Que n'assistes-tu à ma vie actuelle? Tu me comprendrais sans peine et peut-être même *tes espérances* iraient-elles au delà des miennes. » Je doute que la confiance puisse mieux s'accorder avec la modestie.

Cette confiance ne ressemble pas à un mol optimisme qui s'abandonne aux chances du destin ; elle s'aide par un travail acharné, dont Adèle conseille à Victor d'éviter les excès, surtout ceux des longues veillées qui l'épuisent. Son labeur est considérable. Il fonde le *Conservateur Littéraire*, auquel, sous des pseudonymes et des initiales variés, il suffit pour la plus large part. Ce journal, où il sert la littérature et le trône, remplace le glorieux aîné que Chateaubriand inspirait. Il y défend les « sains principes qu'il lui a légués avec son titre ».

Mais il sait aussi y faire une place aux tristesses et aux exigences de son amour. Quand la porte d'Adèle lui est fermée, et qu'il ne peut plus lui écrire, il exhale ses plaintes, dont il espère que l'écho viendra jusqu'à elle. En juillet 1820 il publie une élégie qui a pour titre : *le Jeune Banni. — Raymond à Emma*. C'est l'histoire d'un jeune poète, disciple de Pétrarque, auquel son père a interdit d'aimer et qui, amoureux, se donne la mort. Un correspondant du *Conservateur Littéraire*, épris d'érudition, écrit au journal pour rappeler un poème analogue de la littérature allemande : *les Adieux de Doxat de Stittzbel à Ida, fille d'Herman, duc de Souabe*. Il s'agit bien de Doxat de Stittzbel ou de Raymond d'Ascoli ! Ce sont ses amours et ses malheurs, et non ceux des autres, que le poète confie au *Conservateur Littéraire*. Il ne veut pas toucher le cœur d'Adèle par une légende. Il ne désespère pas de l'atteindre par le récit à peine déguisé de ses souffrances. Si peu sensible qu'elle soit à la poésie, dont le rythme lui échappe, et si fermée que soit son oreille à la musique des vers, comment serait-elle indiffé-

rente à des allusions et à des précisions dans lesquelles elle retrouve sa propre histoire? Emma Giovanna Stravaggi, que le poète paraît mettre en scène, était-elle brune ou blonde? La légende n'en dit rien. Mais c'est elle, Adèle, qui, sous les yeux enflammés de Victor, a tressé ses

Longs cheveux d'ébène.

Emma avait-elle un frère? Nul ne le sait, mais son frère à elle, Paul Foucher, a été le témoin inconscient de ses amours avec Victor, qui lui a prodigué ses caresses, et c'est de lui qu'il dit :

Ton frère, encore enfant, jouait sur mes genoux.

C'est elle qui, le 25 février 1820, lui écrivait. « Tu as toute ma confiance, j'avais la prétention de te regarder comme mon mari », et l'écho de ce tutoiement conjugal se prolonge dans la pièce :

Et toi, dans ta gaîté naïve,
Tu m'appelais ton jeune époux.

N'est-ce pas en souvenir des travaux d'aiguille et de broderies abrités par la lampe de madame Foucher dans l'hôtel Toulouse qu'il a écrit ces vers évocateurs :

Auprès de toi je suis entré,
Dessins, tissus, travaux de ta main diligente,
J'ai tout vu, j'ai tout admiré.

Et comment, enfin, ne se retrouverait-elle pas, craintive et pudique, innocente et honteuse, dans

... la trop douce espérance
Des baisers que tu m'as promis?

Contrainte et surveillée par sa famille, que le refus hautain de madame Hugo a froissée et éloignée, elle ne peut pas répondre à l'émouvant appel que Victor lui adresse sous un

nom d'emprunt. Mais la volonté de son fiancé n'est pas de celles qu'une difficulté décourage. Il saisit toutes les occasions d'affirmer ses espérances. Et c'est ainsi que le *Conservateur Littéraire* s'efforce de ne pas trop déroger à son titre en louant, pour flatter M. Foucher, la clarté de son *Manuel du Recrutement*, dont les matériaux ont été recueillis par « un homme utile et laborieux » qui n'a même pas eu « la consolation de voir son nom sur la couverture »!

Capable d'une habile diplomatie, qui fait servir la littérature à ses intérêts de fiancé, la volonté de Victor Hugo ne fléchit pas quand il s'agit de conserver intacte son indépendance. Ce jeune homme, cet enfant presque, auquel la gloire a prodigué ses premiers regards, « plus doux que les feux de l'aurore », en marque moins d'orgueil que de ferme et courageuse dignité.

Quand il attend la pension littéraire qu'on lui a promise, il sait qu'« il est bien des manières de faire fortune », et qu'on peut « acheter des faveurs par des flatteries », mais il s'y refuse. Il préfère « travailler quinze nuits de suite que solliciter une heure ». Il s'arrête « au point où les humiliations deviennent des indignités ». Pour obtenir Adèle, toutes les conditions lui paraîtront douces, même les plus dures, mais il faut qu'elles soient convenables, et si, pour arriver plus vite au but tant souhaité, il se sent quelquefois capable de « descendre à tout », il se réveille aussitôt, il se révolte contre lui-même et il se redresse. Sa passion enthousiaste lui a dicté la résolution, prise du fond de l'âme, « de marcher noblement et sans fléchir dans cette vie où les prospérités ne s'achètent que trop souvent par des bassesses ». Il méprise, même pour gagner les journalistes à son œuvre, les « bienséances de convention », qu'il trouve stupides ou révoltantes, et il affirme avec fierté sa profession de foi : « On respecte celui qui se respecte. »

Son courage égale sa dignité. Il est royaliste. Mais quand son camarade, Edouard Delon, « qui aimait le bruit, le hasard et le péril », est condamné à mort pour sa participation à la conspiration de Saumur, il écrit à la mère du jeune conspirateur pour offrir à celui-ci un asile dans sa chambre. Les parents d'Adèle blâment son imprudence. A sa fiancée qui l'en avise, il répond avec simplicité, une simplicité admirable si l'on songe

qu'il a vingt ans et que cette imprudence peut, en effet, lui coûter cher ! « Je pouvais me compromettre ; je l'ignore ; *mais, avant de faire une chose juste, doit-on jamais chercher si elle est utile ou nuisible ?...* Dans la position de Delon, j'aurais été heureux qu'il fît pour moi ce que j'ai fait pour lui. Cela suffisait. »

Sans soupçonner ou sans dire tout ce qu'il vaut par son talent, il se connaît moralement, et il se juge. « J'entends au fond de moi, écrit-il à Adèle, je ne sais quelle voix qui me dit que je ne perdrais pas à être connu de toi tel que je suis. » Et encore : « Je ne t'ai pas toujours montré une très profonde estime pour le commun des hommes. Ma conscience ne me dit point que je suis plus qu'eux, mais je ne suis pas comme eux, et cela lui suffit. » Il se défend de céder ainsi à l'orgueil, mettant ses prétentions plus haut, dans sa conscience et dans son amour.

Cet amour a tout dominé et dompté en lui, un « tempérament brûlant », un « esprit fier », une « âme ambitieuse », ou plutôt il les a ramenés à lui et concentrés « dans un seul désir, un seul sentiment, une seule pensée ». Cette soumission de son cœur n'est pourtant pas l'abdication de sa volonté ou de son intelligence. Avant de rien accueillir, il examine tout, en homme prudent, avec sa raison. Il fait peu de cas « des croyances communes et des conventions traditionnelles ». Cette liberté d'esprit lui donne parfois un air ou un ton d'insolence, dont la tante d'Adèle s'est plainte à celle-ci, qui renouvelle à Victor un sage conseil. « Aie un peu plus de liant dans le monde. Cet air de bienveillance entre parfaitement dans cette dignité qui doit nous accompagner. Depuis longtemps, je te le dis ; fais-le, je t'en prie, et pense que tu me feras plaisir. » Elle parle ainsi pour les autres. Dans l'homme supérieur qu'elle admire, elle sent que « c'est le seul côté attaquable », dont elle ne veut pas qu'on se serve contre lui : « J'aime tellement tout en toi que tu serais un peu raide que cela ne m'effraierait pas... »

A dire vrai, il est plutôt triste et irritable que raide et insolent. La vie ne l'a pas gâté par ses sourires. Le ménage de ses parents est disloqué et le général, qu'une maîtresse impérieuse accapare, s'occupe peu de ses enfants. Déjà des ennemis

se dressent, des rivaux inquiets, dont les bourdonnements et les piqûres agacent sa sensibilité. Il n'a pas encore assez de philosophie pour ne pas s'en fâcher, et surtout il n'a pas l'esprit assez tranquille pour les mépriser. « Ce qui ne ferait que m'importuner, si j'étais heureux, m'est aujourd'hui odieux ; je souffre quand de misérables moucherons viennent se poser sur mes plaies. » Quoique si jeune, la douleur est pour lui une vieille connaissance. Ardent et expansif avec Adèle, il promène dans les salons, où il doit dissimuler son amour, un air ennuyé et froid sur lequel on le juge mal. Il passe brusquement de l'abattement à l'exaltation. Des idées de suicide traversent sans cesse ses lettres d'amour; il a à peine vécu, et déjà la vie lui est un fardeau. Ce n'est pas une pose qu'il se donne. Il n'est pas le plagiaire littéraire d'un *René* désabusé. Il est sincère, étant amoureux jusqu'au fond de l'âme, et c'est de son amour que lui viennent alternativement les détresses sous lesquelles il succombe et les espérances qui le transportent.

Il est passionnément jaloux et ce trait de son caractère, qui persistera, vaut d'être mis en lumière. D'ailleurs, il ne songe pas à s'en défendre ou à en rougir. Il ne comprend pas l'amour sans la jalousie. Quand Adèle, honteuse de lui écrire à l'insu de sa mère, et prise de remords, lui dit qu'elle voudrait pour lui « une femme qui eût une réputation sans tache et une conscience sans reproche », cette phrase fait naître dans son esprit des soupçons qui l'égarent et il supplie la malheureuse enfant de mettre fin à ses tourments en lui répondant par un *oui* ou par un *non*, dût-il en mourir, si elle en a aimé un autre que lui ! Il s'ingénie à se tourmenter, pour un mot, pour un geste, pour un silence, pour un coup d'œil, pour un sourire. Au retour d'un bal, où elle a dansé avec d'autres, plus élégants que lui, et qui dansent mieux, il lui avoue « l'infernale émotion » dont il a été saisi. Qu'un autre, un étranger, lui ait, quelques jours après, offert son bras, cette idée s'empare de sa tête et le trouble. Cet incident est l'occasion d'une profession de foi où il livre le fond de son âme. Loin de penser que la jalousie est ridicule, il déclare, après s'être sévèrement examiné, qu'elle est « de l'essence de l'amour chaste, exclusif et pur » qu'il a voué à Adèle. Il n'en confond pas la délicatesse ombrageuse avec « la brutalité des esprits vulgaires ».

Il l'offre à sa fiancée comme un témoignage respectueux de sa tendresse, et qu'elle doit agréer non comme un soupçon, mais comme un hommage. « Ma jalousie, chère Adèle, doit te plaire ; si elle t'effraie, tu ne m'aimes pas... L'amour n'est ni vrai, ni pur, s'il n'est jaloux. Crois que ceux qui aiment toutes les femmes ne sont jaloux d'aucune. » Faut-il, avec ces sentiments, s'étonner que, deux mois après, l'ayant rencontrée dans la rue, sans qu'elle l'ait vu, il ait éprouvé un vrai supplice à constater qu'elle relevait trop sa robe et que les passants retournaient la tête?

Quand on a de telles exigences et qu'on demande de tels comptes, il faut de toute évidence que l'on donne l'exemple. C'est parce qu'il était sans reproche que Victor pouvait exagérer ses sévérités. Il avait dès le début de leur correspondance secrète, en avril 1820, promis à sa fiancée de lui apporter « un corps pur et un cœur vierge ». Fidèle à cette promesse, il avait résisté aux tentations et aux séductions dont « l'immorale indulgence » du monde aurait excusé son âge et son sexe. Et le 23 février 1822, à trois jours de ses vingt ans, il écrivait à sa fiancée, qui, non sans raison peut-être, la trouvait extraordinaire, une lettre où il abordait avec une audacieuse chasteté ce redoutable problème. « Je ne considérerais que comme une femme ordinaire (*c'est-à-dire assez peu de chose*) une jeune fille qui épouserait un homme sans être moralement certaine, par les principes et le caractère connu de cet homme, non seulement qu'il est *sage*, mais encore, et j'emploie exprès le mot propre dans toute sa plénitude, qu'il est *vierge*, aussi vierge qu'elle-même... Je pense également que la pudeur la plus sévère n'est pas moins une vertu d'obligation pour l'homme que pour la femme ; je ne comprends pas comment un sexe pourrait répudier cet instinct, le plus sacré de tous ceux qui séparent l'homme des animaux. » Il sait qu'en pensant et en parlant ainsi il n'exprime pas les idées de son siècle, mais il lui importe peu. Quand Adèle, étonnée et gênée, lui exprime quelque mécontentement d'une confidence au moins inutile, il s'étonne à son tour, sûr de n'avoir rien dit qui ne puisse « être écouté par l'oreille la plus pure et la plus virginale », et il accentue son aveu en disant à sa fiancée : « Je te montrais combien est grande ta puissance sur moi, puisque

ta seule image est plus forte que toute l'effervescence de mon âge. »

Un tel amour mérite évidemment de s'appeler un amour « d'esclavage », ou « d'exception », ou « d'idolâtrie », comme il l'a défini lui-même. Ce sera « un amour immortel dans une union éternelle ». Il voit dans Adèle « un ange, une fée, une muse », un être surhumain dont il fait l'unique but de son existence. Elle a, à ses yeux, toutes les qualités, tous les charmes, toutes les vertus. Il lui consacre son travail, son talent et sa vie. Il ne la vaut pas et il ne vaut que par elle. Il met en elle, à laquelle il a voué un culte de respect, de dévouement et d'enthousiasme, sa gloire et son orgueil, sa foi et ses espérances. Il s'est donné tout entier, et cette immolation de son être, sacrifié à un être d'élection, qu'il croit un être d'élite, il l'a traduite dans le plus beau cri d'abnégation et de confiance. « *Je suis une chose qui est à toi.* »

***

Quelle est donc cette jeune fille dont « la puissance enchanteresse » fait de la tête d'un tel homme « un chaos d'amour, d'ivresse et de joie »? Est-elle digne de son amour et de son génie? Ou son ivresse, exaltée par l'attente, le rend-il victime d'une méprise et d'une illusion?

Physiquement, elle est belle, et quand les passants se retournent dans la rue pour la regarder, il n'est pas besoin d'une robe gauchement relevée pour attirer leur attention. Grande, brune, casquée de magnifiques cheveux noirs, l'œil fier, le type hardi, elle porte, sur de superbes épaules, une tête royale. Elle est à la fois majestueuse et lente. Quoique Parisienne de naissance, son teint, son allure, sa démarche la font prendre souvent pour une étrangère, et il arrive à tel voyageur rentré du Levant de croire trouver en elle une Maltaise. Aimée de Victor, elle l'aime, mais elle répond par une affection tranquille, où il ne semble pas que ses sens et son cœur soient encore éveillés, à la plus ardente des passions. Quelques dix ans plus tard, victime d'une illusion ou satisfait d'une conquête, un adorateur hésitera, pour la comparer, entre sainte Thérèse et la Religieuse Portugaise. A dix-huit ans, rien ne révèle cette âme enflammée. Elle pense, elle écrit,

elle agit comme une pensionnaire, innocente et maladroite, qui confond ses petits péchés avec une grande passion. Ses lettres n'ont ni relief, ni accent, ni élan, ni couleur. J'y ai vainement cherché un cri ou une image. Elle est sincère, et pure, et bonne, mais son amour n'a pas d'ailes. Une seule fois, elle paraît devenir héroïque, mais quand, cette fois, elle offre à Victor de fuir avec lui, rien ne montre qu'elle sente la gravité de cette détermination. Ce n'est pas une folie romanesque qui l'entraîne, mais plutôt une compassion ingénue dont l'audace est sans lendemain et sans péril. D'ailleurs, il n'y a là qu'un accident. A l'ordinaire, elle est posée et calme. Son sang-froid si sage déconcerte Victor. Il la trouve « froide », « prodigieusement raisonnable », plus empressée à le fuir qu'à le rechercher. Il sent en elle, et il le lui dit, « plus de compassion que de tendresse » et moins d'amour que de pitié. Il lui arrive de le laisser sur un « adieu glacial », dont il souffre pendant plusieurs jours sans pouvoir reprendre son travail, pourtant de toutes façons nécessaire. Comment en serait-il autrement puisqu'elle trouve que « la passion est de trop » et qu'elle lui oppose, prosaïquement, la tranquillité et la paix dans lesquelles elle veut vivre? Elle l'aime « beaucoup », mais voilà tout, dit-il, pensant, non sans raison, que ce tout n'est pas assez. A cinq semaines de leur mariage, après des fiançailles qui ont duré plus de trois ans, la communion de leurs âmes n'est pas faite et, même en tenant compte de l'exaltation du cœur et des sens que cette longue attente a développée chez Victor, on ne peut manquer d'être frappé de la disproportion qu'il y a dans leurs manières d'aimer. Écoutez cette plainte, d'une douloureuse tristesse : « Quand je me suis approché de toi et que je t'ai dit en te quittant : *A demain à six heures,* rien ne m'a témoigné que cet intervalle d'absence te parût comme à moi bien long. Je n'ignore pas, Adèle, qu'il ne dépend point de toi de l'abréger, mais il dépend de toi de me le rendre moins insupportable en n'y paraissant pas entièrement indifférente. Un mot, un geste, un signe de regret m'auraient presque consolé, tandis qu'en ce moment, à la peine d'être si longtemps séparé de toi, se joint celle de penser que tu ne t'aperçois point de cette séparation... » Il n'oublie pas les preuves de dévouement qu'elle lui a données et il lui sait gré de sa bonté, de sa

générosité, de la fidélité courageuse avec laquelle elle l'a soutenu contre les obstacles et aux jours des épreuves. Mais, quoiqu'il n'ait jamais aimé qu'elle, il sait aussi le tort que les petites marques d'indifférence peuvent faire aux grandes protestations d'amour. « C'est dans les riens, dans les mots, dans les regards que l'amour se décèle. Les plus fortes preuves de l'amour sont une foule de choses imperceptibles pour tout autre que l'être aimé. C'est dans les mouvements, dans les promptes et premières inspirations de l'âme qu'il se révèle tout entier. La générosité ne va pas si loin, hélas ! et tout ce que tu fais pour moi peut être le résultat d'une pitié généreuse, sans qu'aucun indice certain me prouve que c'est de l'amour. » En lui écrivant cette lettre, empreinte d'un doute attristé, le 5 septembre 1822, Victor s'exprime sur le compte d'Adèle comme il le faisait le 1er novembre 1821, et même il donne à ses plaintes et à ses craintes un accent plus poignant. Je sais que tout aussitôt elle le rassure, elle le console, elle le reprend, et qu'il s'excuse de ses déraisons et de ses extravagances. Mais le mariage est si près, et vraiment, non, ce n'est pas de la même façon qu'ils s'aiment !

Lui, éperdu de lyrisme, dupe de son cœur, de ses sens, de son imagination, il subit la loi de son génie, qui exalte son amour en passion. Il se prosterne devant l'âme qu'il croit destinée à son âme. Elle, douée d'un robuste bon sens et d'un tempérament tranquille que les désirs impatients ne troublent pas, elle est sermonneuse, sans être pourtant, comme elle le dit ingénument, radoteuse. Les conseils qu'elle donne à son fiancé sont ceux d'une bourgeoise raisonnable qu'aucun démon ne tente. Elle lui recommande, et de quel ton ! l'ordre, l'économie, la sévérité des mœurs, comme si elle avait consulté un « Manuel des Bons Ménages », dépourvu de tout idéal, prosaïque et utilitaire. A la seule pensée qu'un autre pourrait obtenir des droits dont le refus de mariage le priverait, il pousse un cri de défi. « Il me semble que cette insupportable idée ferait bouillonner mon sang dans mes veines après ma mort. » Et, tout de suite, la rage lui monte à la tête : « De quoi dépend la vie? Qu'un homme me marche aujourd'hui sur le pied ou me regarde de travers, et qui sait où je serai demain? » A cet Othello déchaîné elle reproche la barbarie d'un usage qui ne

prouve rien et elle prêche le respect de la vie humaine. Je ne dis pas que sur le fond des choses elle ait tort, mais je lui voudrais un autre accent que celui-ci. « Quand, pour un mot, souvent insignifiant, mais pris de travers, on risque de mettre la moitié du temps, et presque toujours, une famille dans le deuil, il faut avoir un bien petit amour-propre pour ainsi tout lui sacrifier. Laisse-moi, au moins, Victor, cette tranquillité. » Elle a des étonnements un peu niais que l'inexpérience de son jeune âge ne suffit pas à expliquer, lorsque, par exemple, avertie du concours que Victor doit apporter à une pièce royaliste pour en assurer le succès, elle lui écrit : « Si cette pièce est bonne, elle n'a pas besoin de cabales... et on doit la laisser tomber si elle ne vaut rien. » Il est vrai qu'elle se ravise, ou qu'elle s'excuse. « Au reste, je parle comme une aveugle qui voudrait juger des couleurs. » Elle a ainsi des retours sur elle-même, dont il serait injuste de nier la sincérité ou la naïveté charmantes. Elle n'a ni coquetterie, ni vanité. Si elle est modeste, ce n'est pas par habileté pour provoquer une flatterie. Telle elle se voit, telle elle se juge. « Tu auras une femme qui ne sera bonne à rien, si ce n'est à t'aimer ; cela me désole vraiment, mais ce n'est pas ma faute. » Les compliments que Victor lui adresse la gênent comme une erreur dont son bon sens redoute les désillusions dangereuses. Elle se dit « terrestre » et elle se refuse même à se laisser trouver « charmante ». Il y a dans l'humilité de ses aveux comme un pressentiment. « Je suis la femme la plus ordinaire qui existe! je dis ce que je pense, tu t'en apercevras un jour, et alors tu m'aimeras moins et cela fera mon malheur. Je te le dis, je ne suis rien qu'une femme qui t'aime, rien autre chose. » Pourtant, dans leurs querelles, qui sont fréquentes, elle ne cède ni vite ni toujours : elle se défend, elle résiste, ses regards deviennent mécontents, son front soucieux, sa parole brève, et il lui arrive même d'imposer silence à son fiancé. Lui, il pardonne aux torts qu'elle a eus, étant assez généreux ou assez habile pour les mettre à son propre compte :

Et pour la paix il faut que d'avoir eu raison,
Confus et repentant, je demande pardon.

(ANDRÉ CHÉNIER)

Elle s'aventure même sur le terrain littéraire et telle discussion sur Chateaubriand, dont Victor a parlé avec enthousiasme, prolonge entre eux une brouille. A-t-elle du goût? Enfant, elle a vu Naples, mais, indifférente à la beauté du paysage, elle n'a conservé d'autre souvenir que celui des têtes des brigands exposées sur la route. Elle n'a pas des curiosités d'esprit. Elle dessine bien, mais, fiancée à un poète, et quel poète ! elle ne comprend pas la poésie, et elle lui fait l'aveu de son ignorance. Alors il lui explique que la poésie, étant l'expression de la vertu, peut se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers. « L'être le plus ignorant peut sentir la poésie, cette poésie rêveuse et pure à laquelle les connaissances positives n'ajoutent rien, qui revêt toutes ses pensées fantastiques d'images vivantes, qui se nourrit d'amour, de dévouement, d'enthousiasme, et révèle aux êtres généreux les mystères les plus secrets de leurs âmes. Cette poésie, Adèle, tu la comprendras toujours parce que tu es bonne, douce, noble et simple... » Hélas ! elle est si simple, qu'elle répond avec un simplicité déconcertante : « Les vers ne sont donc pas de la poésie? » Et quelques jours après, recevant la pièce qui a pour titre *A toi*, elle pleure, mais je crois bien que son esprit ne s'associe pas à l'émotion de son cœur. « Je n'ai pas oublié de te remercier de tes vers, ils sont charmants. Je ne m'y connais pas... » La prose de son fiancé lui échappe presque autant que ses vers. Peu cultivée et ne suppléant pas par la vivacité d'une intelligence spontanée aux lacunes de son éducation, elle n'a pas de goût littéraire. Quand il lui envoie les premiers feuillets de *Han d'Islande*, écrit pour elle, et qui raconte leurs amours, elle ne peut se dispenser de lui dire qu'elle les a lus avec plaisir et qu'elle en attend la suite avec impatience, mais son jugement est d'une banalité bien sommaire : « Il faudrait en lire davantage pour te dire au juste ce que j'en pense. Il y a beaucoup d'originalité et d'imagination... »

Sa famille est indifférente à l'œuvre de Victor, que cette indifférence froisse. De toutes les maisons où il va, la sienne est la seule où l'on ne s'enquière pas de ses occupations. Elle imite la réserve de ses parents. Il souffre de son silence, moins encore dans son amour-propre que dans son cœur. Quand elle

le rompt, il pousse un cri de soulagement. « Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt? Pourquoi m'as-tu laissé croire si longtemps que l'emploi de mon temps et la nature de mes occupations ne t'intéressaient en rien? » Elle fait pour s'y intéresser un effort sincère, auquel la porte moins la nature de son esprit que le sentiment de son devoir. Son instinct l'avertit qu'elle ne peut pas être pour Victor, malgré les louanges dont il l'accable sans relâche et sans mesure, un guide, un conseiller, un censeur de son œuvre. Elle regrette seulement de ne pas pouvoir lui prêter un concours matériel en écrivant sous sa dictée et en allégeant sa tâche. Méthodique et même méticuleuse, elle ne comprend pas qu'il travaille en même temps à plusieurs œuvres. Les lois de l'inspiration lui échappent et il lui semble qu'« on ne devrait commencer une chose qu'après avoir terminé ce que l'on avait mis en train ». D'ailleurs elle ne parle ainsi que par acquit et par sincérité de conscience et, tout aussitôt, un peu honteuse de s'être aventurée sur un terrain qui n'est pas le sien, elle s'excuse avec bonne grâce de sa sévérité. Elle a plus de droiture dans le caractère que d'élévation dans l'esprit. Elle est foncièrement honnête. Sa pudeur a des naïvetés qui font sourire, mais qui la font estimer. Quand, un mois avant leur mariage, Victor lui prend un baiser sur les lèvres, elle ne veut pas troubler sa joie par des remords, mais elle craint de s'être diminuée à ses yeux : « Pourvu, lui écrit-elle, que tu m'estimes toujours, que je sois toujours aussi pure ! Tu me l'as promis, je suis toujours la même, la femme-demoiselle? Alors, mon Victor, je puis dormir tranquille, car, sans cette idée, adieu le repos. Oh ! oui, mon ami, mon âme est bien pure, et même ma conscience est paisible. Je pense que Dieu verra toujours mes intentions. »

Il ne faut pas voir une banalité dans cette dernière phrase, qui, tout au contraire, achève de peindre Adèle au naturel. On la connaîtrait mal, et des incidents de sa vie ultérieure seraient moins aisément explicables, si l'on ne savait qu'elle avait l'âme religieuse et que par là, ouverte à de certains moyens d'action, elle offrait des prises à certaines influences. Élevée dans la religion catholique, elle en suivait les pratiques. On la voit occupée aux exercices du Carême. Parfois elle

s'accuse de trop penser à Victor, vers lequel son âme est portée, et de n'adresser que « des oraisons de bouche » à son Dieu, qui « d'un souffle pourrait l'enlever ». Quand Victor doute de son amour, elle évoque des souvenirs évangéliques pour le rassurer. « Je prierai Dieu, qui peut tout, de t'apprendre la vérité comme, jadis, il l'enseigna à Joseph lorsqu'il lui dit que Marie était pure. » Elle croit à la toute-puissance de Dieu et aux devoirs qu'il faut remplir envers lui, et telle de ses lettres semble l'écho attardé d'une leçon de catéchisme. « Dieu nous a placés sur la terre pour parcourir l'espace qu'il y a entre nous et l'éternité, de manière que nous puissions dans cette vie terrestre nous honorer du titre de créatures de Dieu. »

***

Tels sont, saisis dans leurs rapports et dans leurs contrastes, et en quelque sorte peints par eux-mêmes, les deux jeunes gens que leur volonté a fiancés depuis trois ans et demi, et dont un mariage d'amour associe les destinées. Le jeune époux a tenu sa promesse. Il avait écrit à sa fiancée qu' « il conserverait jusqu'à la nuit enchanteresse des noces son heureuse ignorance ». Il lui apporte, avec la pureté ardente de sa passion, la virginité sévèrement gardée d'un corps qu'aucune tentation n'a pu vaincre. Aussi la joie est-elle dans son âme au niveau de son amour. Rien ne contraint plus leurs entretiens et leurs caresses. Elle est à lui, telle qu'il l'a rêvée, « entièrement, uniquement, éternellement ». S'ils n'ont pu envelopper leur bonheur de « l'ombre et du silence » qu'il aurait voulus, du moins ont-ils évité que l'on mêlât « des conjectures grossièrement plaisantes aux plaisirs les plus permis et les plus sacrés ». Un noble poète, un rival déjà célèbre, dont la gloire a salué le génie, Lamartine, s'est assis à leur table. Il l'a vu, lui, « comme un vendangeur ivre », entraîner sa femme vers l'humble maison, où, pour l'amoureuse agape,

Tout était miel et lait, fleurs, feuillages et fruits.

Il l'a vue, elle, incertaine et ravie, troublée, mais non tremblante, lever vers son Dieu triomphant des yeux de soumission attendrie :

Psyché de cette scène où s'éveilla ton âme,
Tes yeux noirs regardaient avec étonnement,
Sur le front de l'époux tout transpercé de flamme,
Je ne sais quel rayon d'un plus pur élément.

Les voici unis, heureux, confiants, résolus. La vie s'ouvre devant eux. Que sera-t-elle? Ils sont sans fortune. La jeune femme apporte en dot un capital de deux mille francs, dont des meubles font une partie. Le jeune homme est riche d'une pension annuelle de mille francs que le roi Louis XVIII, ami des lettres, lui a allouée sur sa cassette particulière, mais l'amour et le génie lui donnent une confiance ardente qui envisage sans crainte les devoirs, les obstacles et les responsabilités de la vie. L'avenir ne l'effraie pas. « Avec tant d'espérance, quel courage n'aurai-je pas? Avec tant de courage, quel succès n'obtiendrai-je pas? » Un des témoins de sa jeunesse laborieuse, Saint-Valry, a dit dans une phrase forte et sobre l'impression qu'il donnait : « Chez lui l'amour, la poésie, l'inspiration, la raison même, étaient comme les grandes ailes d'une volonté de fer, que rien ne pouvait détourner de son but. » Le mariage qu'il avait obtenu à force de le vouloir n'avait pas réalisé seulement les aspirations de son cœur. Il l'avait recherché aussi comme le refuge de son travail. Il n'aimait pas le monde dont il fuyait les faux plaisirs et dont il méprisait les vanités oiseuses, les devoirs insipides, les bavardages et les mouvements stériles. La vie et le bonheur du mariage, les soins et les félicités de la famille, tel était le but qu'il s'assignait avec une sincérité que son goût du travail et le besoin qu'il en avait ne permettent pas de révoquer en doute. Je suis moins tenté de le croire quand il dit son désir d'une « vie obscure ». Il ajoute, il est vrai, « s'il est possible », mais comment serait-elle possible avec le bruit qui s'est déjà fait autour de son nom, puisque, de son propre aveu, on le dit appelé à une *éclatante illustration*? Heureusement que le bonheur domestique n'est pas incompatible avec la gloire, et

même que celle-ci peut être le moyen d'assurer celui-là. Il ramène donc sa gloire à Adèle, dans laquelle il n'a cessé de voir son modèle, son idole, son conseiller, l'inspiratrice et le guide de son génie, sa seconde conscience : « Je vivrais hors de la gloire, tout en ayant pour elle le respect que l'on doit toujours à de la gloire. Si elle m'arrive, comme on le prédit, je ne l'aurai ni espérée, ni désirée, car je n'ai ni espérance ni désir à donner à d'autre que toi. »

En envoyant en juin 1822 à sa fiancée le premier exemplaire des *Odes et Poésies diverses*, Victor Hugo l'avait enrichi d'une dédicace où ces sentiments trouvent leur pleine expression : *A mon Adèle bien-aimée, à l'ange qui est ma seule gloire comme mon seul bonheur*. Deux poésies du volume : *Au vallon de Cherizy* et *A toi* célébraient son amour. Quelques mois après, d'autres poésies d'une inspiration délicate et du sentiment le plus pur chantaient son bonheur :

C'est toi, dont le regard éclaire ma nuit sombre ;
Toi, dont l'image luit sur mon sommeil joyeux ;
C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'ombre,
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux.

Han d'Islande, commencé pendant les fiançailles, parut en février 1823. Sous les noms d'Ordener et d'Ethel, le poète racontait, sinon sa propre aventure, du moins, comme il l'écrivait dix ans plus tard, « l'état particulier de l'âme, de l'imagination et du cœur dans l'adolescence quand on est amoureux de son premier amour ». Salué avec éloge par Charles Nodier, le volume valut à Victor Hugo une nouvelle pension, qui s'élevait cette fois à deux mille francs. Le premier enfant du ménage, un garçon, mourut à l'âge de trois mois le 9 octobre 1822. Un second, une fille, Léopoldine, condamnée à un si tragique destin, naquit en juillet 1824, au numéro 90 de la rue de Vaugirard, où, après avoir logé d'abord chez les Foucher, les jeunes époux, riches des deux pensions royales, avaient installé leur domicile. Écoutez un témoin de la vie du poète, Dubois (de la Loire-Inférieure), qui fut le maître de Sainte-Beuve : « Je l'avais visité dans son modeste et charmant réduit de la rue de Vaugirard. Là, dans l'entresol

d'un atelier de menuiserie, j'avais vu dans un tout petit salon un jeune père et une jeune mère balançant dans leurs bras un enfant de quelques mois, et lui enseignant à joindre ses petites mains pour la prière en face de quelques jolies copies et gravures des madones et des enfants Jésus de Raphaël. Bien que toujours un peu arrangée, la scène, cependant naïve et sincère, car les traits du cœur y perçaient à tout moment, surtout chez la jeune mère, m'avait touché et ravi. »

Madame Victor Hugo était, en effet, une mère admirable. Quand des difficultés de nourrice l'obligèrent à envoyer à Blois, chez ses beaux-parents, son premier enfant, qui d'ailleurs y mourut au bout de quelques semaines, elle s'intéressait à lui avec une sollicitude attentive aux moindres détails. Elle recommandait pour sa nourriture la biscotte, « saine et légère », et, avec un sûr instinct dont la puériculture a fait depuis un devoir, elle protestait contre les maillots trop serrés. Elle a écrit sur l'enfance de Léopoldine des pages simples et touchantes. Bonne mère, elle était aussi une ménagère appliquée, occupée de son linge et de ses affaires domestiques. Ces soins, forcément un peu prosaïques, ne diminuaient pas l'auréole poétique dont son mari l'avait entourée. Appelé à Reims par une invitation spéciale en mai 1825 au sacre de Charles X, qui le nommait en même temps que Lamartine chevalier de la Légion d'honneur, Victor Hugo écrivait à sa femme des lettres passionnées et charmantes où s'atteste un amour heureux, intact, plus ardent que jamais. Cette correspondance lui faisait oublier les peines et les fatigues, les chagrins et les embarras d'un voyage dont la gloire ne compensait pas à ses yeux une chère absence. « Ta lettre est bien douce, disait-il à sa femme. Écris-moi toujours, toujours. J'ai mis un baiser sur ton baiser et sur ta larme. » Près de son retour, il lui écrit : « Aime-moi. Le moment approche où je te reverrai. Il me semble que c'est là un de ces moments dont on peut mourir. Adieu, ange ! » Sans avoir un tel accent, et sans renfermer de ces cris de passion, les lettres que sa femme lui envoie, simples et familières, dénotent aussi un amour accru qui jouit pleinement de son bonheur. Elle n'est pas indifférente au but poétique de ce voyage officiel. « Fais une belle

ode, mon Victor, digne de toi, de ton nom ; ta gloire m'est chère, et ce sera ma récompense. »

En juillet de la même année une bonne aubaine échut aux jeunes époux. Le libraire Urbain Canel fit les frais d'un voyage en Suisse que les ménages Nodier et Hugo, celui-ci accompagné de Léopoldine, accomplirent pendant un mois, après s'être arrêtés à Saint-Point chez Lamartine. De 1825 à 1830, les œuvres se succèdent, et aussi les enfants, Charles en novembre 1826, François-Victor en octobre 1828, Adèle en juillet 1830. *Bug-Jargal*, les *Odes et Ballades*, *Cromwell* et sa préface retentissante, *les Orientales* et *le Dernier Jour d'un Condamné* grandissent la réputation du poète. Sa femme jouit de sa gloire, mais elle est étrangère à son œuvre, qui la dépasse. Absorbée par les soins que ses enfants exigent, elle fait avec bonne grâce les honneurs de sa maison que remplissent de jeunes talents attirés par le génie de son mari, leur chef d'école. C'est chez son beau-père que Victor Hugo lut trois actes de *Cromwell* en mars 1827. C'est chez lui, dans la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, où il était installé depuis deux ans, qu'il lut *Marion de Lorme* en juillet 1829 devant des amis d'élite. L'interdiction de cette pièce, loin de le décourager, le remit au travail, et il écrivit *Hernani*. Quand il fallut engager la bataille, qu'on savait devoir être âpre et tumultueuse, madame Victor Hugo en prit, pour sa large part, la direction. Elle avait inspiré quelques-uns des vers d'amour les plus émouvants du chef-d'œuvre, qui traduisaient avec un incomparable lyrisme la passion ardente des *Lettres à la Fiancée*. Sa maison était envahie par la jeunesse des « ateliers », qui venait y recevoir le mot d'ordre et y retirer les billets de théâtre. La bataille s'acheva sur un triomphe. D'un mouvement spontané, la salle, tournée vers sa loge, associa la femme à la gloire de son mari.

Sainte-Beuve était parmi les spectateurs. Engagé d'amitié et d'honneur, il avait combattu pour la pièce. Ses mains avaient applaudi. Mais où était son cœur? Cinq jours avant la première représentation, il avait écrit à Victor Hugo une lettre saccadée et hargneuse, pour retirer la promesse de l'article qu'il devait donner à la *Revue de Paris* de Véron. Il déplorait que la « chasteté lyrique » du poète fût souillée par

les démarches, les visites et les compromissions auxquelles une tactique obligée le contraignait, et qui avaient « comme dévasté son foyer ». Un post-scriptum étrange accentuait cette irritation. « Et madame? Et celle dont le nom ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux ; celle-là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier ; cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue ; le mot de dévouement prostitué, l'utile apprécié avant tout, les combinaisons matérielles l'emportant ! » L'art et le théâtre étaient étrangers à ces imprécations enflammées. Elles étaient l'expression, désordonnée et confuse, d'un amour désormais impuissant à se contenir.

(A suivre.)

LOUIS BARTHOU

LE SIÈGE DE MAUBEUGE[1]

Différentes études ont été publiées sur les événements de Maubeuge tendant soit à les critiquer, soit à les justifier.

En attendant le jugement que l'histoire aura à porter sur la défense de cette place, nous nous bornons, dans l'exposé qu'on va lire, à relater des faits et à soumettre au public des documents authentiques.

Je dédie cet exposé aux glorieux défenseurs de Maubeuge.

I

Bien des gens se figurent encore que Maubeuge, située à 8 kilomètres de la frontière belge, était une des premières places fortes de l'Europe, capable, par conséquent, de soutenir par ses propres moyens un long siège régulier. C'est une grosse erreur. Maubeuge n'avait de place forte que le nom.

Que comprenait ce camp retranché au jour de la mobilisation au mois d'août 1914 ?

a) Une enceinte bastionnée datant de Vauban, dominée de toutes parts, constituant sur les deux rives de la Sambre un cercle de 500 à 600 mètres de diamètre ;

1. Nous prions nos lecteurs de se reporter à la feuille de Maubeuge de la carte d'état-major au $\frac{1}{80\,000^e}$.

b) Une ceinture d'ouvrages extérieurs détachés. Sur cette ceinture de 32 kilomètres environ de circonférence étaient situés :

1° Six forts construits avant l'apparition des obus explosifs, avant 1885, — les forts des Sarts, Boussois, Cerfontaine, Bourdiau, Hautmont et Leveau; ces forts étaient à cavalier ou à massif central;

2° Six ouvrages intermédiaires : Bersillies, la Salmagne, Ferrière-la-Petite, Greveaux, Feignies et Héronfontaine; ces ouvrages, construits en 1894-1895, avaient la forme d'un trapèze aplati avec gorge bastionnée, contenaient trois abris bétonnés pour hommes assis, un parapet d'infanterie, et sur chaque flanc deux pièces de 90 à l'air libre; l'obstacle consistait en un fossé avec escarpe à terre coulante, grille et contrescarpe pour trois d'entre eux, avec coffres de contrescarpe pour les trois autres; pas de cuisines, pas de casernements, pas d'eau;

3° Un parapet de 8 à 900 mètres de développement, appelé batteries de Rocq, sans valeur défensive, sans un abri digne de ce nom.

Parmi les six forts, Boussois et Cerfontaine avaient une tourelle en fonte dure pour canon de 155. Seul le fort de Bourdiau avait été muni d'une carapace en béton pour lui permettre de résister aux obus explosifs. Enfin le poste du gouverneur n'était pas à l'abri; il se tenait au premier étage d'une casemate de la porte de France, garanti par le terrassement à la Vauban.

On avait bien senti en haut lieu que c'était une place démodée, inorganisée, sans défenses sérieuses, incapable de résister à un siège. Le ministre de la Guerre arrêta en 1910 un programme de travaux à exécuter qui comprenait :

1° L'achèvement des améliorations apportées au Bourdiau par la construction d'une contrescarpe en béton avec coffres de contrescarpe;

2° La construction d'une tourelle de 75 dans les forts des Sarts, de Leveau, d'une tourelle de 75 et de deux tourelles pour mitrailleuse au fort d'Haumont, d'une tourelle de 75 et de deux tourelles pour mitrailleuse au fort de Bourdiau;

3° La construction d'un ouvrage au Fagnet (2 300 000 fr.) pour boucher l'énorme trouée de 4 kilomètres qui séparait le fort de Boussois de l'ouvrage de la Salmagne;

4° L'établissement de réseaux de fils de fer autour de tous les ouvrages permanents.

Les première et dernière parties furent exécutées, sauf la tourelle de 75 du Bourdiau. Mais l'amélioration capitale et indispensable prévue au titre 3 ne fut pas réalisée. L'ouvrage de Fagnet n'était pas commencé ; les réseaux de fils de fer n'existaient pas non plus, sauf au seul ouvrage de Bersillies.

La commission de défense de Maubeuge n'avait cessé de signaler au ministre en 1911, 1912 et 1913 l'insuffisance notoire du programme de 1910. Cette commission exposait les faits suivants :

1° Sauf le Bourdiau, les anciens forts n'avaient pas de valeur, puisqu'ils étaient dépourvus d'abris à l'épreuve ; le flanquement des fossés par les caponnières pouvait être ruiné de loin.

2° Le flanquement réciproque des forts et ouvrages était nul puisque les intervalles atteignaient jusqu'à 4 kilomètres et qu'ils n'étaient battus que par deux pièces de 90 installées à l'air libre, c'est-à-dire destinées à être détruites dès le début de l'action.

3° Les six ouvrages intermédiaires possédaient bien quelques abris bétonnés, mais si exigus que les hommes n'y pouvaient tenir qu'assis. Pendant un bombardement intense, la garnison ne pouvait être relevée, ne pouvait se reposer.

4° Sauf cinq batteries de crête inutilisables, les cinquante batteries de mobilisation devaient être créées de toutes pièces, ainsi que les magasins de secteur, les dépôts intermédiaires de munitions, le réseau de tir de l'artillerie, le réseau du commandant, l'installation des voies ferrées entre les batteries et les dépôts, etc., etc.

La commission établit le 10 novembre 1913 un programme d'ensemble s'élevant à 13 ou 14 millions, dont la réalisation

n'eût pas fait de Maubeuge une place forte, mais lui eût permis de résister quelques jours et de remplir ainsi dans une certaine mesure le rôle restreint qui lui était dévolu. En adressant ce programme le 5 décembre 1913, le général Desaleux, prédécesseur du général Fournier, faisait ressortir d'une manière saisissante que, même après la réalisation de ce programme, l'organisation défensive de la place présenterait encore les plus grandes lacunes.

On ne tint aucun compte en haut lieu de ces demandes, parce que l'état-major général ne croyait pas à la formidable offensive allemande par la Belgique. C'est pour cela que les ministres de la Guerre successifs n'avaient jamais voulu faire de Maubeuge une place de premier ordre. L'un d'eux répondait même en février 1914, sous le timbre de la 4e direction et sous celui de l'état-major de l'armée, aux demandes réitérées des gouverneurs de Maubeuge, qui tous signalaient la faiblesse de notre unique place forte du Nord : « Les propositions paraissent judicieuses, mais elles ne pourront être utilement examinées qu'après l'achèvement des grandes places de l'Est. »

Un autre fait est encore plus significatif : une dépêche ministérielle du mois de juin 1910 définissait ainsi le rôle de Maubeuge :

1° L'hypothèse d'un siège régulier de Maubeuge ne doit pas être envisagée.

2° Maubeuge doit pouvoir résister à des troupes nombreuses pourvues d'artillerie lourde de campagne. On ne parle pas d'artillerie de siège.

3° Il n'y a pas de raison pour que cette résistance isolée se prolonge.

Enfin, le Conseil supérieur de la Guerre décrétait en 1913 que Maubeuge ne devait être considérée que comme un point d'appui à une armée de campagne opérant dans les environs.

Or, Maubeuge, contrairement à toutes les prévisions, a soutenu un long siège régulier contre des troupes nombreuses, pourvues non seulement d'une artillerie lourde de campagne, mais d'une artillerie de siège formidable comprenant du

305 autrichien et du 420 allemand. Sa longue résistance, vu les faibles moyens dont elle disposait, a surpris nos ennemis qui croyaient en avoir raison en quarante-huit heures. Investie le 25 août, elle n'a succombé que le 7 septembre 1914, à 6 heures du soir. Mais les forts et la place n'ont été rendus aux Allemands que le lendemain, 8 septembre, à midi, soit quinze jours après l'investissement.

ORGANISATION DU CAMP RETRANCHÉ JUSQU'A L'INVESTISSEMENT

Le général Fournier avait été nommé gouverneur de Maubeuge quelques mois seulement avant la guerre, en remplacement du général Desaleux. Il avait soixante et un ans à cette époque et était sur le point de passer général de division. Sa vie avait été une vie de travail et de succès jusqu'à Maubeuge. Sorti de l'École polytechnique et de l'École de guerre, il avait été longtemps chef du 1er bureau au ministère de la Guerre ; comme colonel du génie, il prépara et exécuta les travaux de défense de Bizerte. Les défenseurs de Maubeuge avaient en lui une confiance illimitée ; il a été l'âme de la défense du camp retranché.

Le général Fournier était de ceux qui croyaient à une guerre imminente avec l'Allemagne. Au mois de juin 1914, ayant le pressentiment d'une attaque allemande par la Belgique, il se rendit à Paris. Il lui fut répondu à l'état-major de l'armée : « Soyez optimiste, nous nous chargeons de Maubeuge ; nous vous enverrons en Allemagne faire le siège de Metz avec vos trente mille hommes. »

Le 23 juin de la même année, le général Fournier exprima les mêmes craintes au général Lanrezac, membre du Conseil supérieur de la Guerre, venu à Maubeuge pour inspecter la place : « Votre place ne vaut rien, lui dit le général Lanrezac, vos forts ne tiennent pas debout, mais les Allemands ne dépasseront pas la Sambre; d'ailleurs je viendrai à votre secours. »

Le 3 août 1914, la guerre était déclarée. Le général Four-

nier avait appris par son service de renseignements que la cavalerie allemande avait fait son apparition devant la ville de Huy, en Belgique, c'est-à-dire à deux étapes de Maubeuge. Cette cavalerie couvrait la marche de cinq ou six corps d'armée ennemis. Il en rendit compte au ministère de la Guerre et au Grand Quartier Général. Il exprima en même temps ses craintes sur le sort de Maubeuge, dont les travaux indispensables de défense étaient à peine commencés, par le télégramme chiffré suivant :

Maubeuge pas mobilisé, travaux de défense à peine commencés; ai besoin délai minimum de dix jours pour résister un peu.

Au ministère de la Guerre, au Grand Quartier Général, on ne tint aucun compte de ce cri d'alarme. Bien plus, le général Fournier fut trouvé trop timoré, et, d'un trait de plume, il fut sacrifié. On le mit en disponibilité et on le remplaça par le général Desaleux.

Ce geste du ministre de la Guerre fut suivi, il est vrai, d'un autre plus beau, sur les instances du général Pau. Mais le mal était fait. La presse locale avait parlé du remplacement du général Fournier ; la garnison l'avait su, le chef fut discuté par les soldats à l'heure où l'ennemi se montrait et où la confiance devait être absolue. Le 4 août, le général Pau vint inopinément à Maubeuge. Il était accompagné du général Desaleux et du colonel du génie Mourral. Il visita un coin du camp retranché. Il fut frappé de sa faiblesse : « Pourvu, s'écria-t-il, que vous teniez quatre jours! » Mais il constata les efforts faits par le général Fournier pour mettre la place à l'abri d'un coup de force ; il lui en exprima toute sa satisfaction, il l'embrassa à deux reprises, et, se tournant vers les officiers de l'état-major du gouverneur, il leur dit en les quittant : « Messieurs, je vous félicite d'avoir un chef tel que le général Fournier. » Rentré à Paris, il fit son rapport au ministre de la Guerre. Celui-ci envoya au général Fournier le télégramme suivant :

Le général Pau m'a dit votre vigoureux effort pour la mise en état de défense de Maubeuge. Mal informé, j'avais pris un décret qu'*Officiel* rapporte. Vous adresse félicitations et encouragements.

Signé : MESSIMY

C'est donc grâce au général Pau que le général Fournier resta gouverneur de Maubeuge.

Le gouverneur se mit au travail. Fort heureusement, il ne s'en était pas tenu aux prescriptions du journal de mobilisation de la place, qui prescrivait de ne commencer les travaux de défense que le huitième jour de la mobilisation.

L'état de la place était déplorable, comme on a pu le constater. Il fallait donc, en vingt jours, organiser presque de toutes pièces une place forte, ce qui demande en temps ordinaire vingt ans de labeurs et d'efforts. Et cela en présence de l'ennemi. On se mit à l'œuvre ; on embaucha 6 000 ouvriers disponibles de la région, qui, joints aux 25 000 hommes de la réserve et de la territoriale, portèrent à 30 000 hommes le nombre de travailleurs. On creusa 15 kilomètres de retranchements et de tranchées ; on couvrit un million de mètres carrés de fil de fer barbelé ; on transporta et planta 1 500 000 piquets ; on construisit 50 batteries de mobilisation, des dépôts intermédiaires de munitions ; on posa 20 kilomètres de voies ferrées ; on créa le réseau électrique ; on fit de gros déboisements.

Ces travaux considérables étaient à peine terminés que le canon ennemi se faisait entendre autour de Maubeuge. Sans ces travaux, la place était prise en quarante-huit heures, comme les Allemands l'escomptaient.

Que comprenait l'organisation défensive de la place le 25 août 1914, après les travaux exécutés par le général Fournier?

a) La zone principale de résistance, c'est-à-dire :

1° Dix centres de résistance : Grevaux, Hautmont, Bourdiau, Ferrière-la-Petite, Cerfontaine, batteries de Rocq, Boussois, Bersillies, la Salmagne, les Sarts, Leveau;

2° Des ouvrages isolés permanents : Feignies et Héronfontaine et des ouvrages créés au dernier moment : le Fagnet, le Tollet, l'ouvrage du chemin de fer de Mons et l'ouvrage du chemin de fer de Valenciennes. Le Fagnet devait rem-

placer l'ouvrage permanent accepté par le ministre, mais non commencé et destiné à boucher l'énorme trouée de 4 kilomètres qui séparait le fort Bourdiau et l'ouvrage de Ferrière-la-Petite.

b) Un centre de résistance avancé : bois de Quesnon et d'Hautmont ;

c) La position de soutien consistant dans l'organisation défensive des bois et des villages ;

d) Le noyau central consistant dans l'enceinte de Vauban.

Chaque centre de résistance comprenait : un ouvrage permanent, des ouvrages du moment et une ou plusieurs batteries de mobilisation, le tout entouré d'un réseau de fil de fer. Le centre de résistance avancé consistait essentiellement dans l'organisation défensive, sur les deux rives de la Haute-Sambre, de plusieurs kilomètres de lisières de bois. Les ouvrages isolés permanents ainsi que les ouvrages du moment étaient également entourés d'un réseau de fil de fer.

Les ouvrages du moment ainsi que les tranchées des centres de résistance consistaient en parapets d'infanterie de 6 mètres d'épaisseur avec abri de combat sous tôle ondulée ou charpente de bois et abris de rempart, avec plaques de fer de 5 millimètres d'épaisseur et recouverte de 1 ou 2 mètres de terre. Les tranchées des centres de résistance qui faisaient face à l'intérieur du camp retranché n'avaient que 2 m. 50 d'épaisseur. Le gouverneur avait décidé que la plupart des centres de résistance seraient complètement entourés de fil de fer.

Ceux qui ont fait la guerre, mais ceux-là seuls, peuvent apprécier si ces travaux étaient suffisants pour résister aux projectiles d'une grosse artillerie de siège comprenant du 210, du 220, du 305 autrichien, du 420 allemand, et pour abriter les défenseurs de la place.

***

La garnison de Maubeuge était nombreuse, trop nombreuse même, mais, disons-le tout de suite, composée en grande partie de territoriaux de quarante ans et plus, et d'auxiliaires de place forte. Ce n'étaient pas là de véritables combattants ; ils n'étaient pas préparés à une guerre comme celle qu'ils allaient faire dans quelques jours ; ils ne savaient pas se servir des mitrailleuses.

Les territoriaux ont prouvé sur les champs de bataille leur courage, et leur résistance, mais au début, ils ont été surpris par la tragique nouveauté de la guerre ; ils ne s'attendaient pas à se trouver en première ligne. On leur avait dit dès le temps de paix : « Les territoriaux doivent rester en arrière. » Contre toutes les prévisions, ce sont eux qui, à Maubeuge, ont subi le premier choc d'une armée conquérante, enivrée de ses succès en Belgique, pourvue d'une artillerie formidable à laquelle le camp retranché n'avait rien à opposer. Les cadres des régiments territoriaux laissaient en général à désirer ; ils n'étaient pas assez instruits au point de vue militaire, et, il faut le dire, ne croyaient pas à la guerre. Et pourtant, tels qu'ils étaient, ils ont fait tout leur devoir et méritent la reconnaissance du pays.

La garnison était ainsi composée :

145e régiment d'infanterie.....	3	bataillons
345e régiment de réserve.....	3	—
31e et 32e colonial, réserve.....	4	—

1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 85e régiments territoriaux, soit pour l'infanterie 27 bataillons et demi, dont 3 seulement d'active, 6 de réserve, et 18 bataillons et demi de territoriaux.

Cavalerie : 2 escadrons de réserve du 6e chasseurs.

Artillerie : 28 batteries dont 4 montées ; 24 à pied, plus 2 800 auxiliaires de place forte.

Génie : 7 compagnies, dont une de l'active.

Douaniers : 500 environ, groupés en deux bataillons.

L'artillerie de la place se composait de :

50	canons de	95	portée	7	kilomètres
155	—	80	—	7	—
34	—	80	—	7	—
48	—	155 long	—	9	—
11	—	120 long	—	9	—
13	—	155 court	—	6	—
12	—	120 court (mod. 90)	—	5	—
12	mortiers	220 court	—	5	—

Soit un total de 335 canons de tous modèles.

On peut être surpris qu'un nombre aussi considérable de canons fût renfermé dans le camp retranché de Maubeuge. Mais il ne faut pas oublier que ces pièces étaient réparties sur un périmètre de 32 kilomètres, ainsi que dans les centres de résistance et dans le noyau central. Aucune d'elles n'était d'un modèle récent. Leur portée n'était pas suffisante pour lutter contre l'artillerie ennemie qui bombardait la place en toute sécurité à 14 kilomètres. Tout ce matériel eut beaucoup à souffrir du bombardement. Ce qui restait fut détruit, ou rendu inutilisable ; une faible partie tomba, paraît-il, entre les mains de l'ennemi.

Le camp retranché ne possédait que 4 batteries montées de 75, soit 16 canons, pour faire des sorties. Il n'y avait ni train régimentaire, ni train de combat.

Enfin Maubeuge ne possédait ni dirigeables, ni avions.

Le général Fournier partagea la défense de la place en 4 secteurs, plus 5 dans les derniers jours du siège :

1er secteur, à l'ouest : 4 bataillons territoriaux ; 2 compagnies du génie ; un bataillon colonial de réserve.

2e secteur, au sud : 3 bataillons territoriaux ; une compagnie du génie ; un bataillon colonial de réserve.

3e secteur, à l'est : 5 bataillons et demi de territoriaux ; une compagnie du génie ; 200 douaniers.

4e secteur, au nord : 6 bataillons de territoriaux ; 2 compagnies du génie ; 300 douaniers.

Réserve générale : 7 bataillons, 3 actifs, 145e, et 4 de réserve ; 4 batteries montées de réserve de 75 ; 2 escadrons de réserve de chasseurs.

Noyau central : 4 compagnies prélevées sur le dépôt commun du 145e, 345e de réserve ; une compagnie du génie.

Il y avait dans la place 4 généraux de brigade : le général Fournier, gouverneur ; le général Winkel-Mayer, commandant la réserve générale ; le général Ville, commandant le 4e secteur ; le général Peyrecave, commandant le 1er secteur.

***

C'est le VIIe corps d'armée de réserve allemand avec une brigade de cavalerie, commandée par le général von Zwehl, qui assiégea Maubeuge, en présence du prince Frédéric-Léopold de Prusse, neveu de l'empereur, chargé par le kaiser de le renseigner sur les événements. Un autre prince, le prince d'Anhalt, assistait aux opérations. Une division d'un autre corps d'armée renforça le VIIe corps dans les derniers jours du siège. A ces troupes était attaché un corps de siège sous le commandement du général de division Steinmetz, tué quelques semaines après, près de Reims.

C'est donc une armée d'environ 60 000 hommes, peut-être davantage, que Maubeuge a retenue sous ses murs pendant quinze jours et qui n'a pu prendre part à la bataille de la Marne. Car cette armée n'a quitté le nord de la France que le 9 septembre, Maubeuge n'ayant été rendue aux Allemands que le 8 à midi, après avoir été investie le 25 août.

L'artillerie de siège qui réduisit Maubeuge était d'une redoutable puissance, *qui n'aurait pas dû être ignorée par le commandement français*. Elle comprenait du 210, du 280, du 320, du fameux 420, celui-ci lançant des projectiles de 900 kilos environ, chargés de 150 kilos d'explosifs, à une distance de plus de 14 kilomètres. A cette puissante artillerie étaient encore jointes des batteries automobiles autrichiennes du calibre de 305. Aucun ouvrage de Maubeuge ne pouvait résister aux coups de cette artillerie formidable. Le camp retranché de Maubeuge n'avait rien à opposer. La partie était par trop inégale. Les projectiles ennemis semaient non pas la peur, mais

une sorte de terreur, d'épouvante et surtout d'ébranlement cérébral auquel n'aurait pu échapper, au début de la guerre, la troupe la mieux disciplinée.

Le tir des Allemands était réglé avec une précision étonnante, grâce aux nombreux espions qui se trouvaient dans le camp retranché. Le nord de la France en était infesté. Voici des exemples : au centre de résistance de Boussois, un paysan revêtu d'une énorme blouse suivait avec intérêt toutes les phases de la lutte ; sa présence continuelle éveilla les soupçons ; on le surveilla ; on le vit s'arrêter derrière une haie et lâcher un pigeon voyageur. Arrêté immédiatement, il fut fouillé et trouvé possesseur d'autres pigeons cachés sous sa blouse. Il avoua qu'il était un espion. Il fut fusillé.

On découvrit un fil téléphonique souterrain reliant Maubeuge à Jeumont dans une usine dont le directeur était allemand et qui fournissait par un conduit souterrain la force électrique à Maubeuge. On pourrait en citer d'autres.

II

Nous ne parlerons pas des batailles de Charleroi et de Mons, de la retraite des armées française et anglaise, des centaines de milliers de fugitifs quittant la Belgique devant l'invasion, de l'entrée en France de l'armée allemande, de l'évacuation de Maubeuge des « bouches inutiles », des lueurs d'incendie apparaissant de toutes parts autour du camp retranché, autant de faits qui influèrent malgré sa solidité sur le moral de la garnison.

Les défenseurs de Maubeuge ne tardèrent pas à se rendre compte qu'ils étaient abandonnés à leur sort, et qu'ils n'avaient à compter sur aucun secours de l'armée française. Le général Fournier fit porter le 24 août une lettre au général Lanrezac, sous les ordres duquel il avait été placé pour lui demander l'appui d'une brigade de réserve. Le commandant de la 5e armée répondit par le télégramme suivant :

> Prenez toutes dispositions utiles pour la défense de la place.

mais n'accorda pas la brigade de réserve.

Le 25 août 1914, la place était investie. Le même jour, le gouverneur donna l'ordre à la réserve générale de faire une sortie vers le nord dans la direction de Givry et d'opérer des destructions de voies ferrées belges. Les deux escadrons du 6e chasseurs à cheval y prirent part. L'un de ces escadrons était chargé de la protection immédiate de la colonne, l'autre avait une mission de reconnaissance vers Croix-de-Rouveroy, Givry, Bougines. La réserve générale accomplit sa mission. Le prince de Saxe-Meiningen fut blessé mortellement dans une rencontre par le cavalier Couillé. Transporté à l'hôpital de Maubeuge, il succomba le lendemain.

Le 26 août, le général Fournier, ayant appris que des forces ennemies étaient installées à l'ouest de Maubeuge, fit opérer une sortie de ce côté-là. Les Allemands furent chassés du village de Longueville et repoussés vers Bavai.

Le 28 août, la réserve générale fit une nouvelle sortie au sud du camp retranché, du côté de la ferme de la Belle-Hôtesse. Les Allemands furent repoussés dans le bois de Doulers.

LE SIÈGE

Le 29 août, à 13 heures précises, le bombardement commença pour ne cesser que le 7 septembre à 18 heures. Le noyau central fut atteint dès le premier jour. L'incendie se déclara sur différents quartiers de la ville, les ambulances furent atteintes.

Il était évident que l'ennemi exécuterait son attaque principale sur le point faible du camp retranché, au nord-est, c'est-à-dire dans l'intervalle de 4 kilomètres qui séparait le vieux fort de Boussois de l'ouvrage d'infanterie de la Salmagne. Il porta donc, dès le début du siège, ses efforts sur ce point, et le vieux fort de Boussois eut à subir le premier le plus rude bombardement. Un déluge de fer s'abattit dans ce secteur sans répit pendant les journées des 29, 30 et 31 août. Les effets matériels produits par les obus de tous calibres furent considérables, au-dessus de ce qu'on avait pu imaginer. Tout fut bouleversé. Nos batteries, nos canons à l'air libre furent culbutés ; aucun abri ne tenait sous cette rafale. Le

magasin à poudre du fort, protégé par un mètre de maçonnerie et six mètres de terre, fut crevé, ensevelissant 60 hommes qui y avaient cherché un refuge. La tourelle de 155 fut mise hors d'usage. Le centre de résistance de Boussois fut nivelé comme si la charrue y avait passé.

Le capitaine du génie Keim, officier énergique et brave qui commandait le fort, renversé par la violence des projectiles, eut une commotion telle qu'il resta évanoui pendant quelques heures. On dut le remplacer par un autre officier, le capitaine Tabar, du génie, qui répara tant bien que mal les effets destructifs du feu et résista en héros au milieu de la plus horrible des tourmentes jusqu'au 6 septembre. Il eut les honneurs de l'assaut des Allemands, qui, émerveillés de sa résistance et de sa bravoure, l'autorisèrent à garder son épée en le faisant prisonnier.

Une panique se produisit parmi les territoriaux chargés de la défense du centre de résistance de Boussois. On vit arriver dans la nuit du 30 au 31 août vers le noyau central des soldats de toutes armes en désordre, les yeux remplis d'épouvante, comme fous, cherchant un abri contre la pluie de fer. Le général Fournier fit immédiatement rassembler ce bataillon, et, à force d'énergie, lui redonna du courage et de la cohésion. Il le fit repartir à son poste et plaça en arrière de lui pour le soutenir un bataillon actif du 145e qui resta à Assevant. Néanmoins, ce bataillon fut remplacé le lendemain par un autre qui n'avait pas été éprouvé par le bombardement. La situation, un instant critique, s'améliora rapidement et, malgré l'artillerie ennemie qui ne cessait de tirer, on tint là sous le feu le plus intense.

La ville eut beaucoup à souffrir. Une péniche remplie de pétrole, amarrée sur la Sambre, fut coulée par un projectile. Les conduites d'eau furent détruites ; la télégraphie sans fil fut atteinte, des incendies éclatèrent partout; enfin, dans la nuit du 31 août, des projectiles tombèrent sur l'arsenal de Falize ; 2 000 obus de réserve explosèrent dans une formidable détonation; toutes les vitres des maisons furent brisées.

Le gouverneur décida de faire une sortie pour se donner de l'air et détruire les batteries ennemies de gros calibre qu'on

avait signalées au nord de Jeumont. Toute la réserve générale, plus deux bataillons territoriaux, y prit part. Le général Winkel-Mayer la commanda. Elle eut lieu le 1er septembre à midi. Voici les dispositions qui avaient été prises : à gauche, un bataillon territorial au nord de Villers-sur-Nicole ; au centre, deux bataillons coloniaux et le 345e vers Villers-sur-Nicole, Vieux-Reng et Grand-Reng ; à droite, le 145e régiment d'infanterie au nord de Jeumont. Enfin à l'extrême droite, sur la rive droite de la Sambre, un bataillon territorial pour attirer l'ennemi de ce côté et dégager le 145e.

Ce fut une véritable bataille en rase campagne qui se livra ce jour-là entre la garnison et les troupes de siège ; elle fut très meurtrière et dura de quinze à vingt heures. Des fractions coloniales arrivèrent jusqu'à 250 mètres des pièces allemandes de gros calibre ; elles furent arrêtées par le feu des mitrailleuses et durent se replier.

La surprise de l'ennemi avait été complète. On le sut le jour de la reddition par un officier allemand qui dit à un officier français : « Le 1er septembre, nous avons failli tout abandonner; si vous aviez pu faire un effort d'un quart d'heure de plus, nous nous retirions. »

Le 145e et les bataillons coloniaux, superbes de courage et d'entrain, furent éprouvés. Le 145e eut 13 p. 100 de son effectif hors de combat, il atteignit 33 p. 100 à la fin du siège ; un bataillon colonial avait perdu 53 p. 100 de son effectif.

Dans la nuit du 1er au 2 septembre, le général Fournier, ayant eu connaissance des points de rassemblement des troupes allemandes, fit ouvrir à minuit un feu terrible sur les positions ennemies par toutes les pièces du nord et de l'est du camp retranché. Ce feu fut très meurtrier pour l'ennemi.

Il est intéressant de connaître les termes du rapport allemand sur Maubeuge paru dans les *Leipziger Neueste Nachrichten* du 6 février 1915 :

Après une lutte chaude et sanglante, nos braves Rhénans et Westphaliens du VIIe corps de réserve réussissaient par une offensive acharnée, au début de septembre, à rejeter de la zone avancée la forte garnison de la place et à limiter sa défense à celle de la ceinture des forts. Il s'agissait maintenant d'arracher forts et intervalles *à un*

adversaire très mobile et très vaillant. La situation générale exigeait une solution très rapide. Aussi l'état des ouvrages permanents de la place eut-il peu d'influence sur les *combats opiniâtres* qui suivirent.

D'ailleurs, depuis plusieurs années, peu de travaux avaient été entrepris pour faire de Maubeuge une place moderne, l'état-major général français comptant sur une Belgique au moins neutre pour couvrir le nord de la France. Parmi les nombreux forts et ouvrages intermédiaires, un seul répondait aux exigences actuelles.

Par contre, l'organisation des intervalles était tout autre. Notre infanterie rencontra ici de plus sérieux obstacles que lors des combats sous Liége et Namur. Tandis que les Belges n'avaient fait pour l'organisation des intervalles que peu ou rien, plaçant leurs rares ouvrages à des endroits inutiles ou en angle mort, l'adversaire sous Maubeuge, en technicien habile, s'était mis à la tâche avec le plus grand soin. Déjà se manifestait l'aptitude des Français, révélée par la phase actuelle de cette guerre, à utiliser les avantages offerts par le terrain et à créer des points d'appui très importants avec toutes les ressources de la fortification de campagne.

L'ennemi avait très habilement installé des retranchements sur lesquels nous dispersâmes en vain les précieuses munitions de notre gros « bourdon », notre 420, et celles des batteries autrichiennes.

Les reconnaissances de nos infatigables officiers aviateurs déterminèrent enfin les véritables buts de tir.

L'ouragan d'acier qui, dans les premiers jours de septembre, s'abattit sur les forts ennemis, eut une action effrayante. On établit, *après la prise de la place,* qu'en plusieurs endroits, la situation ne le cédait en rien à celle des forts de Liége et de Namur. Là où avaient frappé nos projectiles de 420, la maçonnerie n'était qu'un monceau de ruines désert, comme si un tremblement de terre eût ébranlé toute la construction.

L'attaque d'infanterie progressait d'ailleurs en même temps que le bombardement des forts et des intervalles. Ce ne fut certes à plusieurs endroits *qu'avec de lourdes pertes.*

Ainsi de l'aveu même de l'ennemi on s'est battu et bien battu à Maubeuge : trop de Français, jusqu'ici, l'ont ignoré.

*
* *

Après la sortie de la garnison le 1er septembre, les Allemands dirigèrent un feu effroyable sur la partie nord, nord-est et est du camp retranché. Le noyau central ne fut pas non plus épargné et la rue de France ne fut bientôt plus qu'un amas de ruines d'où s'élevait l'incendie.

Au nord-est de la place, les ouvrages du Fagnet et de la

Salmagne furent complètement bouleversés sous l'avalanche des projectiles.

Les Allemands essayèrent avec l'infanterie, dans les journées des 2 et 3 septembre, de s'approcher de ces ouvrages si bien martelés par leur artillerie pendant quatre jours. Ils subirent échec sur échec. Ils se retirèrent et prirent la résolution de laisser à leurs canons le soin de vaincre la résistance des défenseurs et de les épuiser graduellement. C'était, en effet, le meilleur moyen de combattre sans essuyer de pertes. Les canons du camp retranché ne pouvaient atteindre les batteries ennemies.

Le gouverneur comprit la tactique de l'adversaire. Il donna l'ordre aux défenseurs de quitter les ouvrages pendant le bombardement et de se mettre à l'abri en arrière. Seuls quelques guetteurs restèrent derrière les parapets pour prévenir de l'approche de l'infanterie ennemie.

L'avance de cette dernière était enrayée par le feu des ouvrages de Rocq, de Recquignies et surtout du fort de Cerfontaine, situés au sud du fort de Boussois. Les Allemands tournèrent contre eux leur grosse artillerie.

Comme pour le Boussois, qui tenait toujours, les effets furent effroyables et démoralisants. La tourelle de 155 du fort de Cerfontaine fut mise hors de service. Un obus de 420 tomba sur la voûte de ce fort, creva six mètres de terre, un mètre de maçonnerie ; une section entière fut ensevelie ; les parapets furent bouleversés, les batteries détruites. Un véritable ouragan de fer s'abattit là pendant plusieurs heures, semant l'épouvante et la mort. Il fallut l'énergie de leur commandant, le capitaine du génie Oudea, pour maintenir les hommes qui furent un instant saisis de panique. Cet officier montra dans cette circonstance un sang-froid extraordinaire, un courage surhumain.

Le général Fournier envoya par pigeon le, 3 septembre, le télégramme suivant au ministère de la Guerre et au Grand Quartier Général :

Bombardement continué sur tout le front est et nord de Maubeuge. Fort de l'Arsenal en partie détruit. Des avions indispensables absolument pour découvrir batteries ennemies. Poste radiotélégraphique appelle Tour en vain depuis ce matin.

On n'a pas oublié que le camp retranché de Maubeuge ne possédait pas d'avions, cependant indispensables.

Il y eut le 4 septembre des combats d'infanterie acharnés dans la partie du camp retranché comprise entre la route nationale de Paris-Bruxelles et le fort de Cerfontaine. Le centre de résistance de Bersillies, l'ouvrage de la Salmagne, celui du Fagnet furent spécialement bombardés très vigoureusement avec l'artillerie de gros calibre qui produisit les mêmes effets qu'ailleurs.

L'ouvrage de la Salmagne était défendu par une compagnie territoriale ayant à sa tête un officier très énergique, d'un courage magnifique, le capitaine Eliet. Cet ouvrage était encadré par deux autres de moindre importance, celui de la ferme de la Salmagne à droite, celui du moulin de la Salmagne à gauche.

Quand l'ennemi crut les défenseurs de ces ouvrages suffisamment impressionnés par l'artillerie, il lança son infanterie à l'assaut. Une colonne s'avança sur la ferme de la Salmagne, mais ne put aborder les lignes françaises. Elle se replia en désordre, poursuivie par les mitrailleuses du capitaine Eliet, sur le village du Vieux-Reng, d'où elle était partie. Les Allemands ne recommencèrent pas leur tentative de la journée, mais firent appel à leurs canons. Un déluge de fer s'abattit sur ces ouvrages, les rendant intenables et accablant les défenseurs qui ne savaient où s'abriter. Cela dura toute la nuit et la moitié du jour suivant. Les réseaux de fil de fer n'existaient plus. Le bombardement redoubla sur les forts de Boussois, de Cerfontaine et les zones intermédiaires. La situation devenait critique.

Le gouverneur envoya, le 4 septembre, par pigeon voyageur, le télégramme suivant au ministère de la Guerre et au Grand Quartier Général :

Points d'appui des fronts nord et est sont entièrement démolis par artillerie puissante, y compris mortiers de 21, 28 et 38 centimètres.

Notre artillerie neutralisée ; noyau central bombardé cette nuit. Troupes défense à bout de force. Assaut commencé près de la Salmagne. Situation critique.

Le matin du 5 septembre, par un soleil éblouissant, les Allemands renouvelèrent leurs attaques d'infanterie. L'une d'elles venant de Vieux-Reng fut repoussée ; une seconde, partie de Villers-sur-Nicole, eut le même sort ; la troisième, partie des environs de Boussois, réussit à pénétrer dans les lignes françaises.

Le capitaine Eliet, qui luttait avec l'énergie du désespoir, fut attaqué dans son ouvrage de la Salmagne par un bataillon allemand soutenu par un régiment. Il succomba. Des 181 défenseurs, il ne lui restait que 51 fusils. Le moulin de la Salmagne, le village et l'ouvrage de Bersillies tombèrent entre les mains de l'ennemi ; ce n'était plus qu'un amas de ruines fumantes, l'incendie était partout. Au sud du fort de Boussois, les batteries de Rocq, démolies, ne tiraient plus ; les Allemands se montrèrent sur la lisière du village de Recquignies.

Le noyau central était en feu ; les communications téléphoniques étaient détruites, la télégraphie sans fil était démolie.

On apporta alors deux dépêches enfermées dans un étui en carton que des aéroplanes ennemis avaient laissé tomber.

Elles contenaient ces mots :

Devant Maubeuge, 5 septembre 1914.

Au gouverneur de la place de Maubeuge,

Comme il ressort que, malgré sa courageuse défense, la place n'est pas à même de résister à la supériorité de l'attaque, je somme le gouverneur, pour éviter une plus longue effusion de sang, de me rendre la place.

J'attends la réponse aussitôt.

Signé : VON ZWEHL,
Commandant en chef l'armée d'attaque.

Pour copie conforme :
HESSE, lieutenant-colonel, chef d'état-major.

Au reçu de ce message, le général Fournier s'écria : « Mais qu'il vienne la prendre ; il est bien pressé. » Et il se prépara à lutter jusqu'au bout. Voici les ordres qu'il donna :

Sur la rive gauche de la Sambre, *opiniâtrer* la défense sur la zone principale Boussois, la Salmagne, Bersillies, puis sur la position

de soutien Mairieux, Elesmes, Assevant, en ne cédant le terrain que pied à pied.

Sur la rive droite de la Sambre, *opiniâtrer* la défense sur la zone principale : batterie de Rocq, fort de Cerfontaine, puis sur la position de soutien formée par le bois des Bons-Pères, ensuite sur les hauteurs de Falize, ligne de la Sobre-Ferrière-la-Grande, centre de résistance de Ferrière-la-Petite, en pivotant sur l'aile gauche qui reste appuyée au noyau central.

Ce plan fut ponctuellement exécuté. Mais, dans la soirée, les nouvelles devinrent plus mauvaises; les progrès de l'ennemi étaient sérieux et inquiétants. Le gouverneur envoya alors le télégramme suivant au ministère de la Guerre et au Grand Quartier Général :

Forts des Sarts, Boussois, écrasés ; ouvrages momentanément rendus intenables par artillerie de siège extrêmement puissante qui ruine tous les abris. Impossible à infanterie de marcher et même tenir sous ce feu. Zone principale défense devenue sans valeur sur moitié périmètre. Noyau central bombardé plusieurs nuits. Nombreux incendies, hôpitaux pleins, télégraphie sans fil anéantie nuit dernière. Situation extrêmement critique.

Le même jour, à 20 heures, le conseil de défense se réunit dans les bureaux du gouverneur. Après la séance, le général Fournier donna l'ordre de porter les drapeaux des régiments à la caserne Joyeuse pour y être brûlés le lendemain.

***

Le 6 septembre, le bombardement devint plus intense que jamais. Le noyau central, toujours atteint, était intenable. La rue de France n'était qu'un brasier. Les blessés et les malades furent descendus dans les caves.

Dans la cour de la caserne Joyeuse, on brûla les drapeaux de la garnison, signe précurseur de la chute prochaine de la place. Le fort de Boussois tomba entre les mains de l'ennemi dans la matinée.

Le bombardement continuel et surtout l'action de nos mortiers de 420 et des batteries automobiles autrichiennes, dit le rapport alle-

mand déjà cité, réussit le 6 septembre à réduire au silence l'important fort de Boussois sur le front est de la forteresse. Il fut occupé par notre infanterie après des combats violents où se signalèrent nos lance-bombes.

Bientôt après, les couleurs allemandes flottaient sur les murs.

Dès lors, le destin de la forteresse devait s'accomplir rapidement.

Voici pourquoi : les forts isolés sont organisés pour résister au canon de quelque côté que vienne l'attaque. Les forts placés sur la périphérie des places fortes comme à Maubeuge, ne sont organisés au contraire que pour résister à des attaques par le canon venant de l'extérieur, le côté intérieur n'étant disposé que pour résister à l'infanterie. Or ici, l'ennemi étant maître d'une partie du camp retranché allait pouvoir attaquer les forts par le côté de l'intérieur. Les forts, en un mot, allaient être pris à revers.

C'est ce qui arriva. En deux heures, les forts des Sarts et de Leveau étaient complètement bouleversés. La plupart des défenseurs restèrent ensevelis sous les décombres.

La situation générale du camp retranché ne s'améliorait pas, bien au contraire. Les habitants, terrorisés, qui fuient leurs villages et leurs maisons incendiés, rapportent que le centre de résistance de Recquignies est évacué par les troupes, qui se préparent à résister dans le bois des Bons-Pères. Les nombreux blessés qui arrivent confirment la nouvelle. Dans l'après-midi, la situation s'aggrave encore. L'ennemi s'avance au nord-est malgré l'héroïque résistance du général Ville; le front Mairieux-Assevant tombe. Un moment, un retour offensif des coloniaux chasse les Allemands du village d'Elesmes. Cela ne dure pas. L'effroyable artillerie allemande, à laquelle on n'a rien à opposer, chassa les Français de partout. On est obligé de ce côté-là d'organiser la résistance sur la route de Mons.

A l'est, le bois des Bons-Pères et le centre de résistance tombent sous le feu terrible de l'artillerie de gros calibre allemande. En vain cherche-t-on à organiser la lutte sur la ligne de la Sobre jusqu'à Rouzies. Cette ligne cède à son tour, et les défenseurs sont rejetés sur Falize. L'ennemi est aux portes de la ville. Les troupes françaises, démoralisées, battent en retraite sur Hautmont.

Le télégramme suivant est envoyé au ministère de la Guerre et au Grand Quartier Général :

Renseignements sur artillerie de siège allemande de calibre jusqu'à 400, portée supérieure à 13 kilomètres, perce même abri-béton. Allemands font progresser ce feu de puissance extraordinaire, sans montrer d'infanterie. Bombardement violent de place dure nuit et jour depuis huit jours. Troupe admirable mais s'épuise et s'use tous les jours par suite du défaut d'abri. Situation plus en plus critique. Notre télégraphie sans fil reçoit mais impossible transmettre.

Le conseil de défense était convoqué pour 20 heures, dans le bureau du gouverneur. Il dura une heure. Après le départ des membres du conseil, le général donna l'ordre de faire sauter l'arsenal de Falize, toutes les poudrières et de détruire tout le matériel et les approvisionnements.

Une heure après, l'arsenal de Falize sautait. Ce fut effroyable. Le sol fut secoué comme par un tremblement de terre. Tout fut bouleversé, détruit à deux kilomètres à la ronde. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrirent les rues, des maisons s'écroulèrent, des toits de maisons étaient renversés. On entendit dans le lointain d'autres détonations : les autres poudrières sautaient.

On s'attendait à un assaut de la ville pendant la nuit. Le général s'y préparait. Tout le faisait prévoir en raison du bombardement intense qui précède toujours chaque attaque. Les mitrailleuses ennemies entraient déjà en action. Le gouverneur prit la résolution de changer son poste de commandement pour se rapprocher du point le plus menacé. Il se dirigea donc vers la porte de Mons, à minuit, en passant au milieu des décombres fumants de la rue de France, sous une pluie de fer. Il s'installa dans un souterrain qu'une compagnie de territoriaux occupait déjà. Le bombardement qui avait duré toute la nuit redoubla d'intensité avec le lever du soleil du 7 septembre.

Le général accepta un quart de café que les soldats territoriaux lui apportèrent, puis alla visiter les remparts et la partie nord de la ville. Il n'était plus en relations avec les secteurs, toutes les communications étant coupées ; il avait l'air préoccupé et se promenait fébrilement les mains derrière le dos, tantôt seul, tantôt avec son chef d'état-major, le com-

mandant Lefebvre. Il avait établi provisoirement son poste de commandement dans l'atelier de cordonnier d'une caserne. Les nouvelles qu'il recevait étaient angoissantes ; l'ennemi faisait de continuels progrès au nord du camp retranché ; il était aux portes mêmes de la ville ; la fusillade était engagée entre le noyau central et les Allemands.

Le fort du Bourdiau au sud de la ville est atteint par le bombardement. « Toutes nos troupes entrent pêle-mêle avec les habitants épouvantés dans le village d'Haumont. » Voilà ce qu'on lui rapporte.

Le gouverneur envoie par pigeon le télégramme suivant au ministère de la Guerre et au Grand Quartier Général :

Ennemi occupe deux tiers intérieur camp retranché. Troupes défense refoulées sur Haumont, attaquées de tous côtés ; divers points d'appui pris à revers ; plus longue résistance impossible ; reddition place imminente. Troupes ont été admirables.

Le général Fournier dont l'angoisse est inimaginable retarde jusqu'à la dernière minute le moment fatal qui doit livrer à l'ennemi la place forte qu'il a la mission de défendre. Il envoie un officier d'état-major vers le général Ville qui lutte désespérément pied à pied et auquel il a confié la majeure partie des troupes capables de combattre encore. Cet officier d'état-major part et lui rapporte bien longtemps après « que la situation est désespérée, que le général Ville peut reculer quatre ou cinq cents mètres et qu'après c'est la fin ».

Le gouverneur est accablé par la douleur. Sa peine est visible ; elle se lit d'ailleurs sur ses traits crispés.

« Capitaine G..., dit-il à un officier d'état-major, préparez-vous à partir à midi, comme parlementaire, dans le camp ennemi. Vous apporterez une lettre au général allemand commandant les troupes du siège devant Maubeuge. »

Le capitaine sort. Le général Fournier donne des ordres pour qu'à la même heure le drapeau blanc soit hissé sur le clocher de l'église, puis il dicte la lettre suivante :

Maubeuge, 7 septembre 1914.

Le général gouverneur de Maubeuge au général commandant les troupes de siège.

Je vous demande un armistice de 24 heures pour enterrer les morts et discuter de la reddition de la place.

Signé : FOURNIER

Un peu avant midi, le capitaine G..., en grande tenue, à cheval, suivi d'un trompette porteur d'un drapeau blanc, part avec la lettre. Le drapeau parlementaire est hissé sur le clocher de l'église. Le capitaine G... sort par une porte de la ville. Accueilli par une fusillade nourrie partie des avant-postes ennemis, il fait sonner la trompette et agiter le drapeau blanc. Il descend en même temps de cheval. Reconnu aussitôt, les Allemands envoient vers lui quelques hommes. Un sous-officier lui bande les yeux avec un mouchoir, et il franchit ainsi les avant-postes ennemis. Il reste aux avant-postes pendant une demi-heure, puis un général de division vient le chercher et le fit monter en automobile. Comme l'automobile était fortement cahotée par les ornières des chemins, le général dit au capitaine français : « Je suis désolé que la démarche douloureuse que vous allez faire vous soit rendue plus pénible encore par ce mauvais chemin. »

Voici ce que dit à ce sujet le rapport allemand sur Maubeuge, déjà cité ; il est conforme exactement au récit du capitaine G... :

Après la chute de Boussois, le quartier général transporta son poste de combat à la ferme Vent-de-Bise, 3 kilomètres environ à l'est du fort conquis. Le général von Zwehl avait choisi ce point afin d'être en relation immédiate avec ses deux divisions, sans s'inquiéter du feu violent de l'artillerie française...

Le 7 septembre, l'état-major était installé dans un verger attenant à la ferme. Des cartes portant les diverses positions des troupes étaient déployées sur des chaises et des tables prises dans l'habitation. Sur l'une d'elles, Son Altesse Royale, prince Frédéric de Prusse, suivait les péripéties du combat avec une attention soutenue. Il était un peu plus de deux heures de l'après-midi. Des officiers d'ordonnance venaient de partir portant des ordres aux deux divisions et à l'infatigable commandant de l'artillerie, général de division Steinmetz tombé peu après, hélas ! près de Reims. Tout à coup, faisant signe de loin, apparut une estafette galopant vers la ferme. Il fit connaître qu'il précédait le général von Nuger, commandant la 14e division de réserve, accompagné d'un parlementaire. Bientôt, en effet, on vit s'approcher le général suivi d'un officier français, les yeux bandés.

L'attention était extrême. Le bandeau enlevé, le parlementaire s'annonça : « Capitaine d'état-major G..., envoyé par le gouverneur général Fournier au chef suprême des troupes allemandes. » Le général demandait un armistice de 24 heures pour enterrer les nombreux morts qui gisaient devant le front et discuter de la reddition de la place. Ceci fut dit en excellent allemand.

L'officier ayant terminé, le général von Zwehl répondit qu'il reconnaissait certes la vaillante défense de la forteresse, mais consentir un si long armistice lui était impossible. Si vraiment le gouverneur avait l'intention de rendre la place, l'entente se ferait rapidement. Le parlementaire fut prié de revenir quatre heures après avec pleins pouvoirs pour traiter sur les bases suivantes : la forteresse devait se rendre avec tous les ouvrages et le matériel, la garnison serait prisonnière de guerre... « *Je ne puis d'ailleurs suspendre le bombardement jusqu'à votre retour, car nous n'avons pas un instant à perdre.* »

Le capitaine ayant terminé sa mission — c'est toujours le rapport allemand — fut reconduit aux avant-postes par le général von Uger.

Le combat se poursuivit sans rien perdre de sa violence. Au pur ciel bleu de cette chaude après-midi de septembre, éclataient, surtout vers le front nord et est de la forteresse, les blancs flocons des shrapnells français reconnaissables aux grandes hauteurs d'éclatement. Décrivant dans l'air leur hélice, nos obus lourds passaient en hurlant, accompagnés du fracas assourdissant des détonations. Au loin, métairies et meules en flammes signalaient les foyers du combat, tandis qu'un gigantesque nuage noir planait sur la place de Maubeuge et les faubourgs ouvriers en feu.

Le capitaine G... revint à Maubeuge vers 16 heures, le 7 septembre et s'entretint avec le général Fournier. Il repartit vers 18 heures, muni des pleins pouvoirs du gouverneur qui avait spécifié que les forts et la place ne seraient rendus que le lendemain 8 à midi.

C'était fini, bien fini, la place était rendue. La garnison était prisonnière de guerre. Le ministre de la Guerre fut prévenu par télégramme.

L'article 12 des clauses de la reddition était ainsi conçu :

Pour reconnaître la courageuse défense de la garnison, je laisse son épée au général Fournier, gouverneur de la place de Maubeuge.

Le commandant en chef,
Signé : VON ZWEHL

Le lendemain 8 septembre, à midi, la garnison défila devant le VIIe corps allemand.

Le général von Zwehl dit au général Fournier :

Vous avez défendu votre place avec une rare vigueur et beaucoup de résolution, mais la guerre s'est tournée contre vous.

Telle est l'histoire du siège de Maubeuge que beaucoup ignorent.

Maubeuge, avec ses forts démodés, a résisté plus que Liége et Namur, autant qu'Anvers, bien que les ouvrages de ces trois places fussent bétonnés et cuirassés, et qu'Anvers eût une bonne et nombreuse garnison.

COMMANDANT PAUL CASSOU

LE SEL DE LA TERRE

« ...Si le sel perd sa saveur, avec quoi salera-t-on ? »
MATH., V. 13.

En 1870, lorsque éclata la guerre franco-allemande, Gustav Müller se trouvait en Chine. Il avait vingt ans, était fils unique de veuve, et ne pouvait compter que sur lui-même. Il n'eut pas le courage de rentrer en Allemagne pour prendre les armes, et préféra rester à Hong-Kong où la fortune commençait à lui sourire. Il y fit la connaissance d'une jeune fille d'origine berlinoise, élevée depuis son enfance au milieu d'Anglais, et l'épousa. Il atteignait à peine la quarantaine lorsque, après sa fortune faite, il songea à rentrer en Europe.

Au retour, les Müller voulurent revoir leur patrie. Ils allèrent d'abord à Heidelberg où vivaient la mère et la grand'mère de Gustav, puis à Berlin, où sa femme retrouva un frère qu'on avait renvoyé en Allemagne dès son jeune âge et qui était maintenant marié et père de famille. Ils reprirent ainsi contact avec leurs compatriotes, mais Mrs Müller ne sentit pas son cœur vibrer pour le « Vaterland ». Tout dans son pays lui semblait si différent des descriptions que lui en avaient faites autrefois son père et son mari ! L'Allemagne était peut-être la nation la plus civilisée et la plus puissante du monde, mais, après avoir passé une semaine chez son frère Wilhelm, elle remercia Dieu de n'être pas obligée de vivre auprès de ses parents.

Mr Müller, pas plus que sa femme, ne désirait s'installer dans sa patrie d'origine. Pendant leur long séjour en Asie, ils s'étaient habitués, tous deux, aux usages et aux coutumes britanniques. Ils vinrent donc, à Londres et choisirent, dans l'avenue Road de Saint Jonhn's Wood, un petit hôtel avec un joli jardin.

Ils possédaient quelques amis, mais pendant les premières années, ils reçurent peu, et ne sortirent pas davantage. Mr Müller passait ses journées dans la cité, étant maintenant le principal associé de la maison decommerce où il avait fait ses débuts comme simple employé. Sa femme s'occupait de son intérieur et de ses enfants. Les trois premiers : Sigismond, Joachim et Thékla, étaient nés en Chine ; une fille vint au monde à Londres. A sa naissance, sa mère exprima le regret d'avoir donné à ses aînés des noms germaniques impossibles à prononcer pour des Anglais, et elle baptisa la cadette Brenda.

Les fils de Gustav Müller, élevés au collége de Rugby s'appelaient maintenant Mundy et Jem, diminutifs des mots barbares de Sigismond et Joachim. Ils étaient champions de cricket et de football, oubliaient le peu de langue allemande qu'on leur avait enseigné à la maison, ne tenaient aucun compte de leur origine et voulaient à toute force entrer dans l'armée ou la marine britannique. Müller faisait parfois la remarque qu'ils auraient appris tout autant dans les gymnases prussiens en lui coûtant moins cher. Il accepta à contre-cœur la décision de son fils aîné d'entrer à Woolwich, mais s'opposa formellement à ce que le second suivît la carrière des armes. Une vague crainte de voir ses enfants obligés de combattre contre sa patrie, si jamais survenait un conflit entre l'Allemagne et l'Angleterre, le rendit intraitable. Jem dut se résigner à devenir l'associé de son père. En 1910, au moment où commence cette histoire, il avait vingt-six ans. Son frère occupait déjà en Égypte un poste important et leur sœur aînée, Thékla, mariée au major Wilmot, vivait à Aldershot.

Brenda, la cadette avait alors dix-huit ans. Sortie de pension l'année précédente, elle menait l'existence plutôt vide des jeunes filles de son monde, s'adonnant pourtant assez sérieusement à la musique qu'elle aimait passionnément.

Parmi les enfants Müller, elle était la seule qui s'intéressât à l'Allemagne. Autrefois, ses frères et sœurs évoquaient souvent devant elle, les joies éprouvées pendant leur court voyage au pays de leurs parents. La maison de Heidelberg où résidaient leurs grand'mères était restée dans leurs souvenirs un petit paradis. Un verger enchanteur entourait l'habitation et leur imagination enfantine en avait fait un jardin des Hespérides, où deux bonnes vieilles secouaient sur la tête des bambins ravis une pluie de prunes dorées et de poires succulentes.

Mr Müller, lui aussi, avait bercé sa fille de descriptions émues de la ville pittoresque abritée par des collines couvertes de vignes et dominée par les ruines du vieux château. Quand il lui racontait les légendes du Rhin et qu'il lui décrivait les grandes forêts aux sapins couverts de neige étincelante, elle regardait avec dédain les avenues poussiéreuses de Londres et demandait à son père pourquoi il vivait exilé d'une si douce patrie.

Les réponses évasives de celui-ci ne satisfaisaient pas toujours l'enfant. Quand elle fut plus grande, il lui avoua que, pendant son séjour en Extrême-Orient, il s'était accoutumé ainsi que sa femme aux mœurs et aux coutumes britanniques et avait perdu tout contact avec ses compatriotes. Lorsque Brenda eut dix huit ans, son père lui proposa de l'emmener pendant quelques semaines à Heidelberg afin de la présenter à ses aïeules. La jeune fille fut enthousiasmée de ce projet, fut ravie de connaître enfin l'Allemagne de ses rêves. Mrs Müller devant, au mois de juin passer quelque temps auprès de Thékla, il fut convenu que son mari et Brenda profiteraient de ce moment, pour faire le voyage.

Brenda se plut infiniment à Heidelberg. Ses aïeules furent agréablement surprises de sa connaissance de l'allemand, éblouies par son élégance et tout à fait conquises par son charme et sa gentillesse.

Jamais la jeune fille n'avait été aussi adulée qu'entre ces deux vénérables dames. Le jardin des Hespérides s'était réduit, il est vrai, à un pauvre coin de terrain inculte et morne, entouré de hautes maisons. Mais l'aspect de l'antique cité effaça vite cette petite désillusion. Brenda quitta Heidelberg en jurant de revenir l'année suivante pour contempler encore

le vieux château au clair de lune et tenir compagnie à ses grand'mères.

Le retour par le Rhin fut un enchantement. En débarquant à Londres, Brenda conservait encore la vision du grand fleuve si cher au peuple allemand et les vieilles villes moyenâgeuses. Elle avait goûté et apprécié le charme et le pittoresque des coutumes de l'antique Germanie : les soirées d'opéra commençant dès cinq heures du soir, où l'on se rend tout simplement en robe de ville ; les chopes de bière mousseuse, joie du palais qu'on absorbe, pendant qu'une musique choisie charme les oreilles; les « Volkslieder » chantés en chœur par les paysans aux costumes d'opéra-comique ; le « Pumpernickel » et les poteries bleues et grises aux lignes archaïques qu'on achète pour quelques pfennigs dans les marchés.

Dans son album, elle avait fixé au passage les gestes lourds et comiques de dames aux formes rebondies, l'expression naïve des « Gretchen » aux nattes blondes et la physionomie placide de garçonnets à tête rasée. En somme, elle ne rapportait de son pays d'origine qu'une vue superficielle, noyée dans la poésie des apparences. Quand on parlait devant Brenda d'une nation germanique agressive et formidablement armée, elle se reportait à sa vision chimérique de l'Allemagne. Son rêve évoquait avec attendrissement le pays calme et riant qu'elle avait parcouru, le nid de cigognes au bord du toit et la vieille tour dominant le village où des bandes d'enfants aux cheveux couleur de blé mûr naissent, grandissent et meurent dans la crainte de Dieu.

L'année suivante, une lettre de Berlin annonça l'arrivée à Londres du frère de Mrs Müller, Wilhelm Erdmann, et du fils de ce dernier, Lothar, officier dans l'armée allemande. Tous deux devaient venir passer quelques jours à Saint John's Wood.

Brenda qui adorait ses frères fut surprise de la froideur avec laquelle Mrs Müller accueillit cette nouvelle. Elle-même ne se tenait pas de joie à l'idée de cette visite. Son imagination juvénile parait les deux Allemands de grâces romantiques et pourtant, elle avait souvent fait la moue devant le portrait de Herr Erdmann. Il était impossible d'attribuer la moindre séduction à ce gros homme à l'aspect vulgaire, aux

traits grossiers, aux yeux sans expression. Mais, sans doute était-ce la faute de l'artiste malhabile chargé de fixer sa ressemblance.

Le jour de l'arrivée de ses parents, lorsque la jeune fille descendit pour leur souhaiter la bienvenue, elle fut obligée de s'avouer que le portrait n'avait pas menti. Ces deux étrangers, empaquetés dans de disgracieux manteaux de voyage, n'avaient rien de commun avec l'image qu'elle s'était forgée. De plus leur peu de charme physique se dissimulait encore sous une mauvaise humeur qu'ils ne cherchaient même pas à cacher.

Herr Erdmann honora à peine sa nièce d'un regard. Il s'agitait dans l'antichambre encombrée de bagages et s'écriait avec colère :

— Une de nos malles est perdue !

— Et c'est la mienne, — ajouta son compagnon, un grand garçon anguleux, au regard froid comme de l'acier.

— Je m'en suis aperçu à Douvres, — reprit Herr Erdmann, — le désordre dans cette gare est scandaleux! Chez nous ces choses-là n'arrivent jamais.

— Comment se fait-il que ces petits désagréments soient inconnus en Allemagne? — demanda Brenda en suivant les plaignants au salon.

Elle était un peu surprise de les voir passer devant elle sans s'excuser; mais, toute à son désir de les trouver charmants et agréables, elle décida de n'attacher aucune importance à ce détail.

— Nous avons de la méthode, — dit son oncle.

— Et de l'organisation, — ajouta son cousin.

— Oh ! Quelle toilette ! — dit Herr Erdmann, jetant un regard sévère sur l'élégante robe décolletée de Brenda. — Allez-vous au bal le jour même de notre arrivée?

— Mais non, mon oncle, — répondit la jeune fille, étonnée de cette critique.

Il y avait à peine dix minutes que Brenda était entrée en contact avec les nouveaux venus et ses illusions se dissipaient déjà devant une réalité décevante. Pendant le dîner, elle fut obligée de reconnaître que son oncle était odieux. Quant au fils, il était plus difficile de se faire, à première vue, une

opinion sur lui. Ce grand gaillard robuste ne manquait pas d'un certain charme viril et l'uniforme lui donnait peut-être quelque élégance, mais, dans ce complet de mauvaise coupe, combien il avait l'air vulgaire et guindé ! De sa voix rude et nasale, il parlait avec aplomb un anglais très incorrect, se fâchant lorsqu'on essayait de corriger ses contresens.

— Ne m'interrompez pas toujours, — dit-il avec impatience à Brenda qui charitablement l'aidait à sortir d'une phrase difficile ; — je sais très bien votre langue, quoiqu'elle soit pleine de contradictions.

— Vraiment, — dit Brenda, — ne pouvant s'empêcher de sourire à cette prétention.

— Bien entendu. Vous écrivez d'une façon et vous prononcez d'une autre. C'est absurde !

— Je déteste l'Angleterre, — déclara Herr Erdmann.

— Mais vous êtes arrivés il y a une heure à peine, — dit Brenda révoltée. — Comment pouvez-vous savoir si vous la détestez ?

— Nous connaissons parfaitement les Iles Britanniques, ma jolie cousine, — fit Lothar. — Vous serez surprise un jour de l'exactitude de nos renseignements. Mais vous êtes Allemande de cœur, j'espère. Comment en serait-il autrement? Votre père est né à Heidelberg et votre mère à Berlin.

Depuis l'arrivée de ses invités, le doux et patient Mr. Müller était plus silencieux qu'à l'ordinaire. Il les regardait de ses bons yeux châtains avec une expression de surprise et de gêne. Jamais les parents de Brenda ne se querellaient ; la plus parfaite harmonie avait toujours régné dans leur ménage, et ils avaient toujours donné à leurs enfants l'exemple de manières calmes et polies. Aussi l'arrogance et la brutalité des nouveaux venus était-elle un étonnement pour tous, et une note étrangement dissonante dans l'atmosphère paisible de la maison.

— Eh bien ! — dit Brenda à sa mère lorsqu'elles furent seules, toutes deux, — je me demande vraiment ce qu'ils sont venus faire en Angleterre, puisqu'ils ont tant de préjugés contre nous.

— Ils nous croient envieux de la prospérité allemande.

— Mais qu'ont-ils donc de plus que nous? — dit Brenda en riant. — Pas la politesse ni l'amabilité en tous cas.

A son tour Mrs Müller ne put s'empêcher de rire, lorsque sa fille imita les manières vulgaires de son oncle à table.

— Ce n'est pas bien de se moquer de ses hôtes, — dit-elle doucement.

— Combien de temps resteront-ils ici? — reprit Brenda avec un peu d'impatience.

— Je ne sais pas au juste. Lothar veut voir Chatham Portsmouth et Aldeshot. Comme officier, il s'intéresse forcément à tout ce qui touche à l'armée. Nous tâcherons de lui faciliter ces différentes excursions.

Brenda fit la moue.

— Ah bien! je suis sûre qu'il va encore tout critiquer comme ce soir.

— Comme il me tarde que Jem revienne de Paris, — soupira Mrs Müller. — Il est toujours d'un grand secours dans les moments difficiles.

II

La tâche de distraire leurs hôtes incombait entièrement à Mrs Müller et à sa fille. Jem, en France pour les affaires de la maison de commerce, avait retardé son retour d'une semaine et son père, retenu toute la journée dans la cité, ne paraissait que le soir. Mrs Müller était donc complètement accaparée par son frère qui se montrait avide de tout voir, exigeant, infatigable et dont les projets ne concordaient jamais avec ceux de son fils. Brenda s'occupait de Lothar. Le caractère orgueilleux de l'officier n'empêchait pas la jeune fille de prendre un vif plaisir à l'accompagner dans ses expéditions à travers Londres et ses environs. Elle avoua bientôt, qu'avant l'arrivée de son cousin, elle ignorait les beautés et les curiosités de sa ville natale. Tous les jours, elle rentrait enthousiasmée des découvertes qu'ils avaient faites ensemble, des questions inattendues posées par son compagnon et de l'intérêt qu'il montrait pour des choses qu'elle n'avait jamais eu l'idée d'observer.

— Lothar veut me faire croire qu'il ne sait pas dessiner, — dit-elle un soir à dîner. — N'empêche qu'il dresse des plans topographiques avec une habileté extraordinaire. Il a déjà rempli un carnet de cartes et de croquis. Parfois il les fait de mémoire et nous allons le lendemain en vérifier l'exactitude. C'est extrêmement amusant et je vais essayer de l'aider dans ce travail.

Ces paroles jetèrent un froid. Une gêne subite pesa sur l'assistance, sans que Brenda en comprît la cause. Elle regarda son cousin, il affichait une expression indifférente, un calme une peu forcé.

— C'est une bien mauvaise habitude que j'ai là, — dit-il d'un ton détaché. — Une manie qui date du temps où j'étais au collège. Je ne puis m'empêcher, partout où je me trouve, de reproduire la contrée en lignes géographiques. Pendant mon dernier séjour en Thuringe, j'ai fait ainsi des croquis très réussis.

Le soir après le dîner, Brenda confia à sa mère ses impressions sur son compagnon. Elle était séduite par son originalité, son instruction et son intelligence. A la fin de son séjour, il connaîtrait certainement une foule de choses qu'ignorent beaucoup de Londoniens. Mais il avait parfois des idées bien baroques. Ainsi il voulait, à toute force, découvrir une hauteur d'où il fût possible d'avoir une vue panoramique sur Londres, et il tenait à s'y rendre la nuit.

Mrs Müller manifesta un certain étonnement.

— Quel projet bizarre ! — murmura-t-elle. Et, se tournant vers sa fille elle ajouta : — Cela me semble impossible, le pays, par ici, est tout à fait plat.

Mais à force de recherches les deux cousins découvrirent plusieurs endroits d'où la vue était particulièrement étendue. Lothar décida de les visiter par une nuit très sombre. Il s'exerça avec Brenda à s'orienter, à deviner la situation exacte des différents monuments, la place du fleuve, se guidant sur la silhouette toujours visible du dôme de Saint-Paul et sur l'intensité diverse des lumières de la ville.

— Maman, — demanda le lendemain Brenda qui prenait goût à ces excursions, — ne pourrions-nous pas aller visiter les terrains d'aviation? Thékla nous recevrait certainement

avec plaisir à Aldershot. Nous déjeunerions chez elle, et son mari serait pour nous un guide des plus compétents. Lothar s'intéresse beaucoup aux aéroplanes.

Mrs Müller ne souleva pas d'objections, mais elle eut à subir les observations malveillantes de son frère, très choqué de la liberté accordée en Angleterre aux jeunes gens et aux jeunes filles. Voyant que personne ne songeait à critiquer sa nièce, pour ces promenades en tête-à-tête avec son cousin, il se répandit en remarques désobligeantes sur la facilité trop grande des mœurs anglaises.

— Heureusement que j'ai confiance dans la droiture et la correction de mon fils — ajouta-t-il. — A moins d'être véritablement épris de sa cousine, il lui fera comprendre qu'il n'a pas l'intention de l'épouser. Au reste, je souhaite qu'il prenne femme en Allemagne et je m'opposerai toujours à un mariage entre si proches parents, surtout dans le cas présent où la différence de nationalité crée un obstacle des plus sérieux.

— Je suis tout à fait de votre avis, — répondit malicieusement Mrs Müller, — je ne souhaite pas du tout mon neveu pour gendre...

— Et pourquoi donc? — interrompit Herr Erdmann, très vexé. — Lothar est un très brillant parti et comme officier, il a le plus grand avenir.

— Je n'en doute pas, — reprit Mrs Müller, — mais je partage vos préventions contre une union entre cousins. Du reste, je ne suis pas pressée de marier ma fille bien que son charme lui attire de nombreux admirateurs.

— Ma nièce n'est pas laide, — grommela Wilhelm entre ses dents, — mais je la trouve bien maigre. En Allemagne, nous préférons les femmes d'apparence plus robuste.

Brenda n'avait que dix-neuf ans et bien peu d'expérience en matière sentimentale. Pourtant, pendant la visite à Aldershot, elle commença à se rendre compte qu'à la galanterie des premiers jours, Lothar substituait un ton protecteur non dénué d'une certaine familiarité. Son œil froid avait un éclair d'admiration quand il se posait sur elle. Au retour, la présence d'étrangers dans le wagon semblait l'irriter et il s'ingéniait à scruter les idées de sa cousine sur l'Allemagne et les Allemands.

Mais tout ce qui avait plu à la jeune fille pendant son excursion à Heidelberg, tout ce qu'elle aimait ou admirait dans son pays excitait son hilarité.

— Les nids de cigognes sont malsains, — déclara-t-il d'un ton moqueur. — Ils devraient être interdits par la police. Je n'y vois vraiment rien de pittoresque. Quant à la poésie, je n'en lis jamais. J'ai gardé un trop mauvais souvenir des vers qu'on m'obligeait à apprendre au collège! Puis, à présent, j'ai autre chose à faire. Une nation poursuivant une grande politique mondiale abandonne la littérature aux femmes et aux enfants.

— Mais les femmes et les enfants ne forment-ils pas une partie importante de cette nation ?

— Ils n'auront pas la force de tirer l'épée comme les hommes lorsque le temps sera venu. Les faibles doivent accepter la loi que les mâles leur imposent. A notre époque, si j'étais femme, j'épouserais un Allemand. Une seule lutte, violente mais courte, et le monde nous appartiendra !

Une jeune fille de dix-neuf ans n'a guère d'opinion personnelle en politique et accepte forcément celle de ses parents. Le père de Brenda croyait à la possibilité d'un accord germano-britannique. Il ne connaissait de l'Allemagne moderne que les statistiques commerciales qui lui révélaient la prospérité grandissante du pays. Les clients allemands avec lesquels il se trouvait en rapport étaient toujours extrêmement polis, et quand les journaux de là-bas publiaient des articles injurieux pour le Royaume-Uni, il haussait les épaules. Treitschke et Bernhardi lui étaient à peu près inconnus. Il aurait ri au nez de celui qui aurait accusé les États germaniques de se préparer à une guerre de conquêtes et de chercher avec ardeur l'amoindrissement de l'Angleterre.

— Quand votre père a quitté la Chine, il aurait dû venir s'installer à Berlin, — conclut Lothar.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'alors vous eussiez été réellement des Allemands. A présent vous vous rappelez encore votre origine, mais en réalité, vous êtes des Anglais.

— Et je m'en vante, — dit Brenda en riant.

Son cousin n'eut pas l'air de goûter la riposte, il devint

silencieux et l'aida d'un air sombre à descendre du wagon. Au déjeuner, il fut particulièrement acerbe, autoritaire et raisonneur.

— Il est bien déplaisant, — dit Thékla à sa sœur, lorsqu'elle furent toutes deux dans la nursery. — As-tu remarqué son impolitesse vis-à-vis de Jack, quand il a parlé de l'armée anglaise et de son peu d'importance?

— Te semble-t-il laid?

— Affreux ! n'est-ce pas ton avis?

Brenda hésita.

— Je n'ai pas encore d'opinion bien arrêtée, — dit-elle, — pourtant il me paraît bel homme.

— Mais il louche !

— Oh non ! Thékla, tu exagères ! Je l'ai regardé souvent pour m'en assurer.

Mrs Wilmot regarda sa sœur avec une certaine surprise.

— Comment? Tu l'admires? J'espère qu'il ne va pas t'emmener en Allemagne.

Brenda rougit.

— Mais je n'ai pas du tout l'intention de l'épouser ! — protesta-t-elle.

— Oh ! Il ne te demandera pas ton avis. Il t'étourdira avec un gourdin et t'enlèvera !

Brenda se mit à rire. Mais, pendant le retour, les paroles de sa sœur lui revinrent à l'esprit et un imperceptible frémissement l'agita. Elle n'avait pas d'inclination pour son cousin, et l'aurait éconduit sans hésiter s'il s'était déclaré ouvertement. Cependant il la dominait peu à peu d'une façon inexplicable. Elle subissait sans bien s'en rendre compte l'ascendant de cette force consciente, de cette orgueilleuse volonté, de ce caractère impérieux et despotique. Quant au jeune homme, son attitude vis-à-vis de Brenda présentait un curieux mélange de contrainte et d'admiration, comme si la raison s'efforçait de l'emporter en lui sur l'élan sentimental. Il l'entretint surtout de la vie qu'il menait à Berlin, de sa mère, de ses sœurs dont il vantait les talents et la séduction.

En parlant de Frau Erdmann, il l'appelait « mamachen » : petite maman, et cette expression enfantine semblait un peu puérile dans la bouche de cet officier à large carrure. Cepen-

dant, Brenda prit un grand intérêt à tout ce qu'il racontait et exprima poliment l'espoir de faire un jour connaissance avec ses cousines Elsa et Mina.

— Il faut venir à Berlin, — dit Lothar. — C'est une ville « kolossale », infiniment supérieure à Londres.

Préférant ne pas entrer en discussion sur les mérites respectifs des deux capitales, Brenda changea de sujet.

— Êtes-vous satisfait de votre visite à Aldershot? — demanda-t-elle.

— J'en ai vu assez pour me rendre compte de votre immense retard sur nous en aviation comme en tout le reste, — dit Lothar d'un ton méprisant.

— Pauvre Angleterre ! — fit Brenda en riant.

— Plaisantez tant que vous voudrez, — reprit Lothar piqué. — Je suis bien content, pour ma part, de ne pas appartenir à une nation en décadence !

Quand les deux cousins arrivèrent à Saint John's Wood, Jem Müller sortait d'un taxi chargé de bagages. Brenda fut ravie du retour de son frère qu'elle aimait tendrement, et se jeta à son cou avec plus d'élan que de coutume.

Jem ressemblait à sa sœur sans avoir son charme et sa distinction parfaite. Lothar toisa dédaigneusement ce garçon mince et un peu courbé, visiblement dépourvu de toute éducation militaire. Pourtant, l'air doux, effacé de Jem, dissimulait un parfait bon sens et une grande souplesse, très appréciés par ses associés. Il rentrait de Paris satisfait de son voyage, ayant par son habileté réalisé de sérieux bénéfices pour la maison de son père.

— Eh bien, comment vont les affaires? — demanda l'oncle Wilhelm quand ils se réunirent dans la bibliothèqne avant le dîner.

— Elles ne sont pas mauvaises, — dit Jem.

— C'est bien étonnant ! Comment pouvez-vous réussir avec des méthodes aussi surannées et de telles habitudes de paresse? En Allemagne, nous sommes autrement travailleurs! Grâce à notre organisation et à notre ténacité, nous dominons peu à peu le marché mondial. Vous ne pouvez plus lutter avec nous et c'est bien de votre faute !

— Mais nous reconnaissons nos erreurs, — dit Jem avec

bonhomie ; — nous finirons bien par nous en corriger. Nos journaux nous traitent sévèrement. Ne les lisez-vous jamais?

— Pourquoi faire? Les nôtres sont bien autrement intéressants !

Jem regarda attentivement son oncle et son cousin.

— A propos, — dit-il tout à coup, — qu'est-ce que les pangermanistes?

— Nous sommes pangermanistes, — répliqua Lothar avec emphase...

Mais, Mrs Müller craignant les querelles, interrompit son neveu.

— Voici l'heure de se préparer pour le dîner, — dit-elle. — N'entendez-vous pas le gong?

Le pangermanisme lui semblait un sujet de conversation dangereux. Elle monta trouver Brenda qui s'habillait dans sa chambre.

— Vois-tu, — lui dit-elle, — nous qui n'avons pas d'opinions intransigeantes, nous devons nous garder de heurter celles de nos hôtes.

— Parfait! — dit Brenda en riant avec espièglerie. — Je vais donc essayer de persuader Lothar que nous sommes convaincus de la suprême puissance germanique et que nous accordons à son pays le monopole de toutes les vertus.

— Je crains qu'il ne comprenne pas la plaisanterie ! Enfin... ils s'en vont samedi...

Et, en pensant à ce prochain départ, Mrs Müller eut un soupir de soulagement. La présence de Lothar lui causait une certaine anxiété ; le cœur d'une jeune fille est mystérieux, et une mère n'est pas toujours clairvoyante. Elle observa son enfant qui se parait pour le dîner. La grâce de Brenda se trouvait mise en valeur par l'élégance du cadre où elle évoluait. Le soleil couchant entrait à flots dans la pièce et, par les fenêtres garnies de cretonne claire, on apercevait le jardin fleuri.

— Le temps a passé bien vite depuis ton retour de pension, — soupira Mrs Müller. — Il me semble que c'était hier.

Brenda comprit vaguement la pensée de sa mère, mais elle était trop jeune encore, pour deviner toute la tendresse inquiète dissimulée sous ces paroles.

Lorsque Mrs Müller l'eut quittée, elle s'assit devant sa coiffeuse. Son miroir lui révéla des yeux plus brillants et plus rêveurs que d'ordinaire.

Que signifiaient pour elle ces dernières journées? Vers quel but inconnu la conduisaient-elles? Au mariage?... Non certes... A ses yeux le mariage était inadmissible sans amour, et l'idée d'aimer Lothar lui semblait absurde...

Malgré son peu d'expérience, elle comprenait que son cousin était séduit par son charme, par son élégance, mais elle ne sentait aucune tendresse sincère dans le regard admiratif qu'il posait sur elle.

Pendant le dîner, Mrs Müller demanda à son neveu s'il avait vu les aéroplanes anglais. Herr Erdmann se répandit en moqueries contre les gens qui pouvaient croire ces appareils susceptibles de voler utilement. Jem parla des aviateurs français et sa mère mit la conversation sur les zeppelins.

— Je serais bien curieuse de les voir, — dit-elle. — En avez-vous beaucoup en Allemagne?

— Je ne les ai pas comptés, — répondit sèchement Lothar.

— Mais croyez-vous vraiment pouvoir les utiliser comme moyen de transport?

— Je ne crois pas que nous les ayons construits pour le plaisir de les contempler.

Ses manières ne cessaient pas d'être arrogantes, mais, quand il parlait des zeppelins, elles devenaient positivement odieuses. Les espoirs qu'il mettait en eux, le gonflaient comme le gaz qui remplit les ballonnets. Il se voyait déjà, voguant dans l'air libre, conquérant et sans pitié.

— Notre avenir est dans l'air autant que sur l'eau, — ajouta-t-il — Nous avons dompté les éléments !

Personne ne le contredit. La figure fine de sa tante ne révéla aucune désapprobation. Jem baissa le nez dans son assiette et Mrs Müller changea la conversation, en demandant à son beau-frère ce qu'il comptait faire le lendemain.

— Je voudrais visiter Kew, — dit Herr Erdmann. — Si j'ai le temps, j'irai aussi à Hampton Court.

— Avez-vous un jardin à Berlin, oncle Wilhelm? — demanda Brenda.

— Mais non, puisque j'habite un appartement. Mais croyez-

vous que l'Angleterre ait seule le privilège de l'horticulture? Nous savons faire rendre à la terre bien plus que vous. Vos légumes, par exemple, sont misérables comparés aux nôtres.

Brenda était accoutumée maintenant aux façons brutales de son oncle. Toutefois, le calme excessif de Jem, qui lui faisait vis-à-vis, la surprit. Il avait adopté cette attitude flegmatique, en présence des invités de ses parents, et l'exagérait de plus en plus.

— Quels sont vos projets pour demain? — demanda Mr Müller à son neveu. — Reste-t-il quelque chose à faire, d'après votre programme?

— Aviez-vous donc un programme? — demanda Jem en levant la tête.

— Il a été infatigable, — dit Mrs Müller. — Il a visité Chatham, Portsmouth, Aldershot, et le panorama de Londres, la nuit, l'a particulièrement intéressé. Il a même découvert un point assez élevé pour obtenir une idée d'ensemble de la ville, quelque part, près de Blackheath, je crois. Ces excursions ont sans doute quelque rapport avec ses travaux militaires.

— Oui, — dit Lothar, — cela fait partie de ma tâche quotidienne.

Sa voix était brutale, incisive, et Brenda se remémora les croquis et les plans tracés par son cousin. La semaine précédente, elle en avait parlé légèrement. Ce soir, elle n'arrivait plus à les considérer comme sans importance. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais le visage préoccupé et gêné de Jem la troublait...

III

Les jardins de Hampton Court resplendissaient sous le chaud soleil de septembre. Les massifs et les bordures étaient en pleine floraison, et, à cette heure matinale, la foule des promeneurs ne troublait pas encore les allées ombragées.

Mrs Müller et Brenda, en faisant visiter à leur hôtes la galerie de tableaux, avaient poliment écouté les critiques de Herr Erdmann sur les œuvres de Sir Godfrey Kneller. Puis,

en le guidant aimablement dans le célèbre labyrinthe, elles avaient supporté sans souciller son impatience à l'idée que de pareilles absurdités pouvaient l'intéresser.

Maintenant, elles cherchaient pour lui un siège à l'ombre, parce qu'il se plaignait de la chaleur et d'un commencement de migraine. Étalant sans vergogne sa mauvaise humeur, il déclarait Hampton Court sans aucun intérêt, et reprochait à sa sœur de lui avoir fait perdre son temps à cette excursion.

Malheureusement il était impossible d'aller tout de suite à Kew. Une réparation urgente devait être faite à l'auto des Müller, et Bailey, le chauffeur, ne pourrait rejoindre ses maîtres que vers une heure de l'après-midi.

— Midi ! — dit Herr Erdmann, en tirant de sa poche une massive montre d'or. — Encore une heure d'attente. Marie n'auriez-vous pas quelque passe-temps à proposer?

— Aimeriez-vous marcher un peu? — demanda Mrs Müller.

— Certes non ! Il nous faudrait sans doute aller vers Kew jusqu'à ce que nos jambes ne puissent plus nous porter?

— Rien ne vous y oblige, — dit Brenda en riant. — Vous pouvez vous faire véhiculer dans un fauteuil roulant.

— Je n'aime pas qu'on se moque de moi, — dit son oncle, lui jetant un regard irrité. — Je possède encore l'usage de mes membres et je suis de force à faire plus de chemin que vous.

— Une promenade en bateau vous tenterait-elle?

— Grand merci ! Pour attraper un coup de soleil ! Si j'étais malade, il me faudrait prolonger mon séjour ici et vraiment, au delà de trois semaines, un bon Allemand ne peut se sentir heureux en Angleterre.

— Je regrette, — commença Mrs Müller...

Mais son frère l'interrompit d'un geste de sa large main.

— Ne discutons pas ; ça me donne la migraine. Du reste l'opinion d'une femme en matière de nationalité n'offre, pour moi, aucun intérêt. Vous êtes toutes faites sur le même modèle, incapables d'une idée personnelle. Ou vous vous entêtez à contrarier les hommes, ou vous répétez leurs paroles comme des perroquets. Vos seules capacités sont limitées à la cuisine et à la nursery. Laissez-nous le reste.

Brenda, indignée, se leva et s'en alla hors de portée de

la voix de son irascible parent. La perspective de cette longue journée de disputes et d'ennui l'oppressait. Elle se sentait désorientée et troublée, étant certaine maintenant que Lothar souhaitait de l'épouser. Il eût fallu qu'elle fût vraiment aveugle pour ne pas le comprendre, car il ne mettait pas plus de délicatesse à masquer son désir que n'en mettait son père à dissimuler sa mauvaise humeur.

Une déclaration nette effrayait la jeune fille, elle tenait à l'éviter à tout prix. Sortant à peine de pension, inexpérimentée, romanesque, elle rêvait de s'abandonner à tout l'enivrement de la passion et la peinture que ces Allemands faisaient de la vie conjugale n'était guère séduisante.

— Aimeriez-vous habiter l'Allemagne? — lui demanda Lothar qui l'avait suivie.

— Il importe peu de vivre ici ou là, — insinua-t-elle. — Le bonheur est réellement en soi-même. On peut le trouver dans les contrées les plus désolées.

— Mais Berlin n'est pas triste. C'est une ville plus gaie et plus élégante que Paris. Je ne parle pas de Londres qui est la cité la plus mal tenue que je connaisse.

L'arrivée du chauffeur interrompit cette conversation et toute la société se mit en route pour Kew.

La journée se traîna péniblement. Au déjeuner, l'oncle Wilhelm se montra particulièrement désagréable. Tout en mangeant de grand appétit, il déclara la cuisine anglaise exécrable et particulièrement indigeste.

— Votre fille rougit parce que je parle de mon estomac, — dit-il à sa sœur d'un ton revêche. — Voilà bien l'hypocrisie anglaise. Mademoiselle est un pur esprit sans doute?

— La confusion lui sied à ravir, — dit Lothar en ajustant son monocle.

Son père poussa un grognement inarticulé, commanda le café et le déclara aussitôt imbuvable.

— Je suis heureux d'avoir fixé notre départ à demain, — dit-il, un peu plus tard à Mrs Müller, — il est grand temps que j'emmène Lothar. Tout ceci pourrait mal tourner.

— Bah ! il faut être deux pour se marier...

— Pas du tout. Une fille de dix-neuf ans épouse celui qui la choisit. Une enfant de cet âge n'a pas de volonté.

— Enfin !... Inutile de nous tourmenter à l'avance — dit Mrs Müller qui appréciait de moins en moins la société de son frère.

Pendant ce temps, les deux jeunes gens devançant leurs parents, se trouvèrent bientôt dans une allée déserte du parc. Un banc ombragé invitait au repos. Ils avaient traversé toutes les serres bien que Lothar ne s'intéressât guère à l'horticulture.

— Kew est très joli, mais bien fatigant à visiter, — dit Brenda.

Lothar murmura une vague réponse en s'asseyant près de sa cousine. Malgré la différence de goûts et d'idées qui s'accentuait entre eux de jour en jour davantage, son penchant pour elle devenait de plus en plus sérieux. Il la comparait aux mères et aux sœurs de ses camarades et il convenait intérieurement que son élégance et son charme tout britanniques lui donnaient une séduction inconnue aux femmes de son pays. Au surplus, elle était Allemande d'origine. Bon sang ne peut mentir. Entre ses mains, elle se transformerait et sa dot aiderait à supporter bien des divergences d'opinion.

— Est-ce vous qui choisissez vos toilettes? — demanda-t-il après un de ces longs silences qu'appréhendait Brenda, car ils semblaient le prélude d'une déclaration.

— Maman m'aide de ses conseils, mais j'ai mon propre budget et mon compte personnel à la banque, — répondit-elle.

— Combien votre père vous accorde-t-il?

Lothar n'avait pas assez de délicatesse et de subtilité pour comprendre l'hésitation de Brenda, et l'air un peu embarrassé avec lequel elle répondit :

— Mon père me donne cent livres par an.

— Cent livres pour des robes de jeune fille !

— Oh ! je reçois bien des cadeaux qui arrondissent cette somme, — dit gaiement Brenda, se méprenant sur sa surprise. — Ainsi, Jem m'a rapporté de Paris deux ravissantes toilettes de soirée et des fourrures. Il me gâte beaucoup.

— Cent livres par an sont-elles vraiment nécessaires à votre bonheur? — répliqua Lothar. — Ma sœur Elsa est loin de disposer d'une aussi forte somme et pourtant son mari possède une grosse fortune. Quant à Mina, elle n'a certai-

nement pas vingt livres par an pour ses dépenses personnelles. Cependant elle trouve moyen d'être toujours gentiment habillée.

— Alors elle a bien du mérite, — dit Brenda choquée de cette insistance. — Pour moi, vous l'avouerai-je? je n'ai jamais envisagé jusqu'ici les questions d'argent.

— C'est donc ailleurs que se trouve le secret du bonheur de toute femme?... — demanda Lothar avec un regard plein de sous-entendus.

La jeune fille ne lui fit pas la réponse qu'il espérait ; elle ne rougit pas, et n'attendit pas avec confusion qu'il reprît la phrase interrompue. Elle semblait plus impatientée que séduite par ses paroles.

— La femme dans notre monde a des devoirs envers les déshérités, — dit-elle.

— Le rôle d'une femme est important mais très limité.

— Il n'y a pas de bornes à l'activité féminine. Chaque jour de nouveaux devoirs sont créés pour elle, de nouveaux intérêts lui sont offerts.

Mais Lothar refroidit brusquement son enthousiasme.

— Chaque jour aussi naissent des garçons et des filles. Votre seul rôle sur terre est la maternité. Tout le reste est folie. Hors du logis, le monde appartient aux hommes !

Cet aperçu des joies de l'existence fit à Brenda l'effet d'une douche glacée. Comme toutes les jeunes filles de son âge et de son éducation, elle connaissait fort peu les réalités de la vie. Son seul exemple de bonheur matrimonial était sa sœur Thékla, toujours souffrante depuis son mariage, entièrement absorbée par son intérieur et beaucoup plus occupée de couture et de marmaille que de littérature et de musique. Brenda n'était pas prête à renoncer à son idéal autrement poétique de la vie conjugale.

— Allons retrouver les autres, — dit-elle en se levant.

A son geste Lothar comprit qu'il venait de faire fausse route ; mais trop peu subtil pour saisir ce qui avait blessé sa cousine, il accentua sa maladresse au lieu de l'atténuer.

— Ach was ! — s'écria-t-il, — qu'il faut peu de chose pour choquer une Anglaise ! Doit-on dire ici que les enfants

naissent sous les roses? En Allemagne, nous avons plus de simplicité et d'honnêteté.

— Comme vous allez être heureux de retourner chez vous ! — dit ironiquement Brenda.

Il la regarda avec étonnement.

— Certainement. Mais qu'entendez-vous par là?

— Je veux dire qu'un Allemand ne doit se sentir à l'aise que dans son propre pays, puisque tous les autres lui sont inférieurs.

— Vous devriez admirez ma patrie comme je l'admire moi-même. N'est-ce pas celle de votre père et de votre mère?

— Leurs enfants sont Anglais.

— C'est ce dont je les blâme.

— Il serait plus aimable de ne pas me le dire, — répondit Brenda.

Elle espérait l'arrêter par cette remarque péremptoire, mais il continua sans répondre :

— Je puis vous indiquer un bon moyen de retrouver votre véritable nationalité.

Une autre aurait peut-être fait mine de ne pas comprendre et aurait sollicité une explication plus claire, mais Brenda tenait à éviter une déclaration. Elle ne voulait pas épouser Lothar et pourtant elle se sentait sans force contre sa volonté. Il était si grand, si autoritaire, si sûr de lui-même, qu'elle se voyait très bien disant oui, au moment où elle voudrait dire non. Ce géant barbare serait capable de franchir tous les obstacles, peut-être même de l'embrasser et de proclamer ensuite leurs fiançailles !

— Il faut réellement aller retrouver nos parents, — dit-elle. — Je sais que maman est fatiguée. Nous devions rentrer à quatre heures.

— Vous ne voulez donc pas m'écouter?

— Nous ne serions pas d'accord.

Lothar aurait sans doute insisté, mais l'apparition de son père et de sa tante coupa court à la conversation. Brenda eut un soupir de soulagement et se promit d'éviter tout tête-à tête jusqu'au départ de son cousin. Elle s'était toujours représenté une déclaration comme une chose flatteuse et très émouvante ; les visibles avances de Lothar n'avaient causé à la

jeune fille qu'inquiétude et malaise. Quant au jeune officier, il ne dissimulait pas son dépit et son père le souligna avec son tact coutumier :

— Qu'y a-t-il? Tu sembles bouleversé? Ce bifteck coriace te pèserait-t-il sur l'estomac? Est-ce la chaleur qui t'incommode? Je n'aurais jamais pensé que le soleil pût être aussi ardent en Angleterre.

— Je n'ai rien et ne suis nullement troublé, — fit Lothar avec emphase. — On doit être au-dessus de toute émotion si l'on veut être digne de son sexe.

Au dîner, Jem et son père firent de vains efforts pour alléger une atmosphère particulièrement chargée. Leurs hôtes étaient au dernier degré de l'énervement et prêts à s'en prendre à l'univers entier.

— Pourquoi ne venez-vous jamais à Berlin voir votre famille? — demanda Herr Erdmann à Jem.

Et lorsque ce dernier lui répondit poliment qu'il espérait lui rendre visite quelque jour, il s'écria avec impatience :

— Je n'aime pas que la jeunesse me nargue ! Depuis vingt ans, aucun de vous n'a daigné venir jusqu'à nous. Je ne vois pas là une grande preuve d'affection.

— Nous sommes toujours très occupés, — dit Mrs Müller sans penser à mal.

— Occupés ! — gronda son frère. — Comment pouvez-vous alléguer vos occupations? En Angleterre tout le monde est paresseux. Les hommes travaillent quatre jours sur six, et le reste du temps ils jouent au golf ou au tennis. Les femmes sont encore plus oisives. Je vous ai observées, Marie, ainsi que votre fille pendant cette quinzaine ; pas un instant je ne vous ai vues absorbées dans quelque besogne utile. Dieu merci ! je n'ai pas élevé mes enfants de cette façon.

— J'ai amené Brenda à Heidelberg au printemps dernier, — dit Mr Müller espérant détourner la conversation.

— Qu'est-ce qu'Heidelberg? C'est à Berlin qu'il faut venir si vous voulez connaître l'Allemagne moderne. Tout dans notre ville est supérieur à Londres et même à Paris.

— Avez-vous aussi un port comme Portsmouth? — demanda Jem qui connaissait sa géographie sur le bout du doigt.

— Que voulez-vous dire? — s'écria le vieillard.

Quant à Lothar, il jeta à son cousin un regard de défiance, puis baissa le nez dans son assiette.

— Prenez un atlas, — continua Herr Erdmann, — et trouvez Berlin si vous en êtes capable. On ne vous enseigne rien dans vos écoles. Un simple terrassier allemand en sait plus long qu'un gentleman anglais.

— Combien connais-tu de gentlemen anglais? — demanda Mrs Müller, qui seule osait tenir tête à son frère.

— Bien assez pour mon goût, — répliqua Wilhelm.

Puis il changea de sujet en refusant la sauce au pain, déclarant cette mixture bonne tout au plus pour un nourrisson ou pour un cataplasme.

— La seule chose qui convienne avec le perdreau, c'est la choucroute, — ajouta-t-il.

— J'aime beaucoup la sauce au pain, — fit Brenda.

— Votre palais est, comme les connaissances géographiques de votre frère, au-dessus de tout éloge. Je parle franc et sans doute cela vous déplaît ! Autrefois quand mes filles prenaient ces airs-là, je leur donnais une paire de gifles.

— Il n'y a pas de quoi se fâcher ainsi, papa, — dit Lothar. — Ce n'est pas un crime d'aimer la sauce au pain.

— Ach was ! — dit le terrible vieillard, remplissant son assiette de pommes de terre frites.

— Pourquoi as-tu parlé de Portsmouth? — demanda Brenda à son frère un peu plus tard.

— Qu'est-ce que Lothar est allé y faire? Toutes ces investigations ne me disent rien qui vaille. D'abord pourquoi est-il en Angleterre?

— Je croyais qu'il était venu nous voir?

— Ach was ! — répondit Jem.

IV

Deux années s'écoulèrent sans apporter de changement dans la vie de Brenda. Elle était toujours l'enfant choyée de ses parents. La vie suivait doucement son cours, chaque saison

lui apportant ses plaisirs, toujours renouvelés. Les merles et les rossignols chantaient au printemps, le jardin de plus en plus fleuri étalait en été la splendeur de ses roses. En automne, on songeait aux voyages, aux départs vers des pays enchanteurs, et l'hiver ramenait les réunions amicales, les soirées, les concerts et les joies paisibles du *home*.

Cependant, la jeune fille se sentait parfois mélancolique. Comment, sans amour, pouvait-elle, être si heureuse? Était-elle vraiment rebelle à toute passion? Était-elle destinée au célibat? Pourtant son miroir lui renvoyait une séduisante image qui gagnait chaque jour en grâce et en beauté. Le prince charmant ne viendrait-il donc jamais réveiller la princesse endormie?

Son frère, Jem, son meilleur camarade, n'était pas encore marié. Aux yeux de Brenda, personne n'était digne de lui. Pourtant, elle se surprenait parfois à vanter en sa présence, les mérites de son amie, Violet Lovel, une charmante jeune fille qu'elle avait prise en affection et qui lui paraissait douée de toutes les qualités.

Si Jem devait un jour se créer un foyer, seule une femme comme Violet pourrait le rendre heureux. Mais, peut-être, après tout, resterait-il célibataire ainsi que Brenda? Alors, ils pourraient vivre ensemble, et sauraient se créer une douce existence.

Mrs Müller se moqua de sa fille, le jour où elle lui exposa ce projet.

— Vous êtes bien jeunes l'un et l'autre, — dit-elle en souriant. — Que de surprises l'avenir vous réserve !

Brenda resta sceptique. Pourquoi n'avait-elle pas encore rencontré le mari qui lui était destiné? Suivant les mœurs britanniques, elle menait une vie très libre. A Londres et pendant ses séjours à l'étranger, elle voyait beaucoup de monde, car son père recevait nombre de jeunes Allemands que lui envoyaient ses amis d'au delà du Rhin. Plus d'un cœur germanique s'était épris de la charmante Anglaise, sans être jamais payé de retour. Malgré tout, Lothar avait laissé dans l'esprit de sa cousine une impression plus vive qu'aucun de ses compatriotes. Venus de Berlin ou de Hambourg, ces jeunes Teutons se reconnaissaient à leur pédanterie, leur

arrogance, leur lourde galanterie, et leur haine envers l'Angleterre. Comparés à Jem, ils semblaient bien peu civilisés, et pourtant ils se vantaient très haut de la supériorité de leur culture. Ils ne pouvaient comprendre que Brenda, malgré son origine, déclinât l'honneur de faire partie du peuple élu de Dieu, et éclataient en colères puériles lorsqu'elle plaisantait leur orgueil national.

Pour fêter les vingt ans de leur fille, les parents de Brenda résolurent de donner un bal. Brenda obtint sans peine l'autorisation d'inviter Violet à passer quelques jours à Saint John's Wood à cette occasion. Il fut donc convenu que le frère de son amie, Andrew Lovel lui servirait d'escorte et serait de la fête, un danseur de plus étant toujours le bienvenu.

— Nous n'avons pas quitté la campagne depuis l'été dernier, — dit Violet, en arrivant. — Je me sens encore sous l'influence soporifique de notre coin de province !

— Il n'y paraît pas, — dit Brenda, admirant les yeux pétillants, les gestes vifs et gracieux de son amie.

Andrew était moins affiné en apparence que sa sœur. Brun comme elle, il n'avait pas sa vivacité d'allures, mais il possédait une voix agréablement timbrée qui plut tout de suite à Brenda.

Les Lovel habitaient toute l'année un village de Cornouailles dont leur père était le recteur. Andrew s'occupait de gérer la propriété d'un de ses oncles, et c'était la première fois qu'il accompagnait sa sœur chez les parents de Brenda. Violet fut ravie de voir qu'il semblait sympathiser dès le premier abord avec son amie. Elle appréciait beaucoup les Müller, mais ne parvenait pas à les considérer comme des Anglais. Brenda la stupéfiait toujours par sa connaissance approfondie de l'allemand et par son goût pour la musique sérieuse. Sur ce sujet, les deux jeunes filles n'étaient jamais d'accord ; aussi ce jour-là, la petite Lovel se serait bien passé du grand concert à Queen's Hall. Lorsqu'on ne reste qu'une semaine à Londres, on aime mieux aller rire à une opérette ou à une revue que de perdre une soirée à écouter la musique de Wagner.

Ses souhaits furent exaucés, car après le dîner, les trois jeunes gens, auxquels était venu se joindre Jem, se décidèrent

pour une comédie sans prétentions, et la plus franche gaieté ne cessa de régner entre eux. Brenda fut heureuse de voir son frère s'occuper de Violet pendant les entr'actes; elle-même prit grand plaisir à la conversation d'Andrew.

Après le théâtre, le jeune Müller les emmena souper au Carlton, et vers la fin de la soirée, Brenda pu constater que les deux hommes s'entendaient parfaitement. Mais les débuts d'une mutuelle inclination entre son frère et son amie lui échappèrent. On organisa une partie de pêche pour le samedi suivant ; ceci amena les jeunes Lovel à inviter leurs amis à venir passer quelques jours chez leurs parents, au mois de juin. La campagne serait alors dans toute sa beauté et il ferait assez chaud pour prendre des bains de mer.

Le lendemain, la journée tout entière fut consacrée aux préparatifs du bal et nombre de cadeaux arrivèrent à l'adresse de Brenda.

— On dirait d'un mariage, — dit Violet pleine d'admiration. — Tu as reçu plus de bijoux en un jour que bien des femmes n'en possèdent pendant toute leur vie, et je ne vois ici aucun de ces présents qu'il est d'usage d'offrir aux fiancés, comme les cuillers et les fourchettes, par exemple.

Les jeunes gens étaient réunis dans la bibliothèque.

— Quelle tête sans cervelle, — dit Andrew en riant. — As-tu réfléchi que les couverts sont nécessaires pour monter un ménage? Les jeunes mariés doivent être ravis d'en recevoir !

Devant cette remarque sur le mariage, Brenda se sentit rougir et se détourna, vexée de ce trouble ridicule. Ne connaissait-elle pas Andrew depuis deux jours à peine?

Le soir, au bal, elle prit grand plaisir à danser avec lui. Elle ne put s'empêcher de le comparer involontairement à Lothar. Autant l'attitude de son cousin envers les femmes était antipathique, autant celle d'Andrew Lovel était aimable et déférente. L'un voulait être servi, l'autre se montrait prêt à servir ; toute la différence était là.

Une société très cosmopolite se pressait dans la salle de bal. La maison dont Mr Müller était l'associé avait des succursales dans le monde entier, ce qui lui créait des amis et des relations de tous les pays. Brenda évoluait gracieusement au milieu

de tous ces étrangers. Elle parlait couramment le français et l'allemand et pouvait même mener une conversation en italien.

— Je n'ai pas grand mérite, — dit-elle à Andrew, comme il la complimentait sur ses talents. — J'ai eu des institutrices françaises et allemandes. Puis chaque langue nouvelle est pour moi une source de vraies joies littéraires.

— Mes connaissances sont bien inférieures aux vôtres, — avoua Andrew.

Cette confession causa une certaine déception à Brenda. Aussi fut-elle bien étonnée lorsque Jem lui confia que son nouvel ami était un des hommes les mieux équilibrés et les plus instruits qu'il eût jamais rencontrés.

— Mais que sait-il donc?

— Tout ce qu'il est utile de savoir.

— Il est bien moins savant que Lothar.

— Notre cousin, — reprit Jem, — avec toute sa science mal digérée m'a toujours fait l'effet d'un pudding insuffisamment cuit, fait de produits excellents, mais insipide et immangeable.

— Jem, tu n'aimais pas Lothar?

— Certes, non. Et toi?

— Je ne sais pas. Parfois oui, parfois non.

— Pourtant il n'avait rien de séduisant.

Brenda ne répondit pas. Elle n'oubliait pas le jeune officier allemand, mais elle ne pensait pas le retrouver sur son chemin. Après avoir adressé une lettre de remerciements guindés à Mrs Müller, peu de temps après sa visite, il n'avait plus donné signe de vie. Brenda se demandait parfois s'il était de règle pour un homme de se montrer si indifférent après avoir été sur le point de vous demander en mariage.

— Quel dommage que vous ne puissiez pas rester plus longtemps parmi nous, — dit-elle à Andrew la veille de son départ.

— Je le regrette bien aussi, mais je compte vous voir avec Jem au mois de juin.

— Je n'ai jamais été à la campagne au printemps, — dit Brenda.

Andrew, quelque peu surpris, regarda la jeune fille avec mélancolie. Il admirait sa grâce et son charme si bien mis en

valeur par l'élégance du cadre. Les beaux meubles, les fleurs dans les vases, le grand manteau de fourrure négligemment jeté sur une chaise, tout ceci représentait le luxe coûteux auquel elle était habituée. Il évoqua tristement les grandes pièces nues de la cure de Treva que les moyens si restreints de ses parents n'avaient jamais permis d'embellir.

— Je me trompe, — continua Brenda, n'attendant pas réponse. — Il y a deux ans au mois de juin, j'étais à la campagne, aux portes de Heidelberg.

— Je n'ai jamais quitté l'Angleterre, — dit Andrew.

— Aimeriez-vous voyager?

— Certes. Mais je suis lié à mon coin de terre.

— Vraiment?

Elle éprouva un vague regret de cette perspective bornée et se sentit un peu déçue de voir le jeune homme l'accepter si facilement.

— Mes occupations me retiennent, — dit-il. — J'ai souvent regretté de n'avoir pas de frère ; j'aurais pu alors m'expatrier sans contrarier mes parents, et me faire une situation plus indépendante. C'est la meilleure solution pour un homme car alors il peut se marier et combler les désirs de sa femme.

— Vous songez toujours aux autres, jamais à vous-même, — dit la jeune fille.

V

Par une belle journée de juin, Brenda, invitée avec son frère chez leurs amis de Tréva, se mit en route pour la Cornouailles, précédant Jem qui ne s'accordait que de courtes vacances. Pour la première fois, elle se rendait seule en visite chez des étrangers. Aussi se sentait-elle vaguement intimidée à la perspective de ce séjour dans une maison inconnue. Que savait-elle des Lovel? Peu de chose, en somme. Ils lui avaient plu par leur franchise et leur simplicité, mais s'étaient toujours montrés peu communicatifs sur leur vie privée.

Le chaleureux accueil que lui firent ses amis lorsqu'elle descendit du train dissipa toute appréhension, et elle monta

joyeusement dans la voiture qui devait l'amener à la cure de Treva, distante de six milles de la gare de Porthlew. C'était jour de marché. Andrew avait peine à conduire son poney à travers les groupes de paysans. On croisait des gens indimanchés, des diligences encombrées de ballots, des carrioles chargées de bestiaux. Un orphéon jouait sur la place et le soleil versait de la gaieté sur cette scène pittoresque. Tous les habitants du pays paraissaient familiers aux jeunes Lovel et les saluaient cordialement ; mais Violet semblait plus occupée à vérifier la liste des commissions dont elle était chargée que de leur répondre. Elle expliqua à son amie que la distance de Treva à Porthlew rendait les approvisionnements difficiles, et qu'un manque de mémoire risquait d'entraîner des complications culinaires.

Brenda méditait encore sur les capacités nécessaires à une maîtresse de maison vivant dans une campagne isolée, lorsque la voiture quitta la route poussiéreuse qu'ils suivaient depuis leur sortie du bourg, pour s'engager dans un chemin creux bordé de genêts en buissons et de grandes digitales fleuries. Le soleil était caché par un nuage ; le paysage revêtait une teinte plombée, douce et triste. Des champs montait une fraîche odeur de trèfle et de foin coupé, l'atmosphère était d'une pureté délicieuse. Bientôt ils débouchèrent sur une vaste lande inculte semée de blocs de granit ; les bruyères roses et les ajoncs formaient un tapis coloré derrière lequel s'étendait l'immensité glauque de la mer. Abritée par un bouquet d'arbres, seul obstacle où s'arrêtât le regard, se dissimulait la cure, bâtiment massif, datant du XVIIIe siècle et placé si près de la côte que les embruns baignaient les murs gris aux jours de grande tempête.

Quand Brenda eut été présentée au pasteur et à sa femme et qu'elle eut pris possession de la grande chambre, aux meubles plutôt fatigués qui lui était destinée, elle eut l'impression d'avoir pénétré dans un paradis. Le maître de la maison avait une figure de camée, auréolée de cheveux blancs, digne d'un archevêque. Sa voix musicale, son élocution précieuse, charmaient au premier abord, et contrastaient avec la bonhomie cordiale et un peu brusque de son épouse. Entre ce vieillard et sa compagne, dans cette atmosphère de pureté et de

simplicité, devant cet admirable paysage, la vie devait s'écouler comme une eau paisible.

De sa fenêtre, Brenda découvrit la grande nappe moirée de la mer. La lune mettait déjà des reflets d'argent dans le sillage des barques de pêche dont les voiles se profilaient sur la dernière clarté du soleil couchant.

— On se croirait au bout du monde, — dit-elle à Violet qui venait l'aider à déballer sa malle. — Quel silence !

— Ce n'est pas toujours ainsi. Quand le vent souffle, la mer se brise sur les rochers avec un bruit de tonnerre. Par certaines nuits d'hiver, quand les hiboux et les chouettes se mettent de la partie, il est impossible de dormir, et demain, vous serez certainement réveillée par les cris des mouettes et des corneilles.

— Quand on a vécu dans ce pays, on ne doit se plaire nulle part ailleurs. Si j'étais à votre place, je ne pourrais supporter la pensée de quitter cette maison.

— Un jour ou l'autre, il nous faudra bien partir, — soupira Violet. — Si mon père venait à disparaître, nous n'aurions pas un sou vaillant, car rien ici ne nous appartient. Aussi ai-je résolu de chercher à gagner ma vie.

— N'avez-vous pas Andrew?

— Certes. Mais sa situation lui permet tout juste de subvenir à ses propres besoins et ne lui offre aucun avenir. Il gère la propriété du frère aîné de mon père. Il en héritera à condition que mon oncle reste célibataire. Au cas contraire, Andrew restera pauvre comme Job. Cependant il a bien promis de veiller sur moi. Il ne peut songer au mariage avec des moyens aussi restreints. Mon père n'a jamais voulu le laisser s'expatrier. A son avis, tous les hommes aux colonies s'adonnent au jeu et à la boisson, et le commerce entraîne souvent à des compromissions fâcheuses.

Jamais les deux jeunes filles n'avaient échangé tant de confidences. Brenda se sentit peinée pour son amie, mais elle se consola en pensant qu'avec tant de grâce et de séduction, Violet trouverait certainement un mari. Au printemps précédent, pendant la visite d'Andrew et de sa sœur, Jem s'était abstenu de toute remarque sur la jeune Lovel ; pourtant, il avait bien semblé à Brenda qu'elle lui plaisait infiniment. Peut-être s'était-elle trompée...

— Je regrette que mon frère n'ait pu m'accompagner aujourd'hui, — dit-elle. — Il ne peut malheureusement s'absenter plus d'une semaine.

— Pourvu que le beau temps se maintienne, — dit Violet.

Il était impossible de deviner si l'allusion à Jem l'avait touchée. De même, ce soir-là, l'attitude d'Andrew vis-à-vis de Brenda fut empreinte de la même simplicité et de la même déférence qu'il témoignait à sa propre mère. La jeune fille en ressentit une légère déception qui atténua le plaisir qu'elle éprouva pendant cette première soirée à la cure.

Andrew lui plaisait-il? Elle s'interrogea anxieusement lorsque, remontée dans sa chambre, elle se pencha à la fenêtre pour aspirer l'odeur des algues montant vers elle. Non certes. Ce garçon simple, peu cultivé, à peine capable de se suffire à lui-même, ne pouvait lui inspirer qu'une affectueuse amitié. L'amour est un sentiment moins calme : aux élus, il se révèle splendide, foudroyant, irrésistible.

Le murmure des vagues la berçait doucement de son rythme lent. La sérénité de la nuit l'enveloppait, apportant à son cœur inquiet les promesses que la nature printanière sait prodiguer à la jeunesse avide de bonheur.

Le lendemain, ses hôtes l'emmenèrent déjeuner chez le major Lovel, le frère aîné du pasteur, celui-là même qui possédait la propriété de famille gérée par Andrew. Brenda était très désireuse de faire la connaissance de ce personnage important qui tenait le destin du jeune homme entre ses mains. Elle n'ajoutait pas entièrement foi aux paroles de Violet sur l'impossibilité où se trouvait Andrew de songer au mariage. Dans bien d'autres occasions, elle avait entendu des affirmations semblables et les événements s'étaient chargés de les démentir.

Elle occupa la place d'honneur à côté du major. C'était un homme de haute taille et large d'épaules, avec des yeux clairs et francs dans une figure rasée. Il ne fit pas sur la jeune fille une impression bien profonde. En beaucoup de matières inconnues à Brenda sa compétence paraissait étendue ; mais dans celles qu'elle considérait comme du plus haut intérêt, son indifférence, son ignorance même, ne faisait aucun doute. Il lui témoigna une politesse assez froide et s'entretint tout

le temps du déjeuner avec son neveu sur une question de machines agricoles. Violet essaya vainement de l'interrompre en jetant quelques paroles futiles dans cette ennuyeuse conversation.

— Ne prendrons-nous pas le thé sur les rochers, oncle Adam? — demanda-t-elle enfin.

— Je l'ai commandé dans la bibliothèque.

Le ton était net et autoritaire. Personne n'en parut choqué, sauf Brenda qui jugea son hôte un peu rustre.

***

Dans l'après-midi, après la visite du parc, toute la société se rendit sur la falaise. Dans les coins abrités, on cultivait des champs de narcisses qui répandaient une odeur exquise. Au pied de l'escarpement, il n'y avait pas à proprement parler de plage, mais un éboulis de rochers. La mer, en se retirant, laissait entre les blocs de granit des flaques limpides reflétant l'azur du ciel. Seule la fumée des paquebots dans le lointain et la voile d'une barque de pêche, cinglant vers le large, révélaient la présence de l'homme.

— Je voudrais mener ici la vie de Robinson ! — s'écria Brenda, croyant Violet derrière elle.

Mais en se retournant, elle s'aperçut qu'Andrew avait pris la place de sa sœur et qu'ils étaient en avant du reste de la société.

— Mon vœu le plus cher serait de vous voir vivre pour toujours parmi nous, — dit-il.

Il parlait gravement et semblait triste. Il était évident que le pauvre garçon souffrait plus que jamais de la perspective d'un avenir si borné, sans espoir d'amélioration. Ses parents avaient mis tout en œuvre pour le garder auprès d'eux, lui vantant les joies de la famille, mais le jour était venu où il souhaitait d'avoir un home à lui. Son oncle lui donnait cent livres par an, somme bien insuffisante pour épouser une fille comme Brenda habituée au bien-être et au luxe. Il hériterait peut-être de Treva, mais le major Lovel, malgré ses cinquante-deux ans pouvait parfaitement prendre femme, et alors Andrew se trouverait sans aucune perspective d'avenir.

— Je ne gagne presque rien, — dit-il, formulant involontairement sa pensée.

— Au moins, ce métier de plein air vous plaît? — demanda-t-elle.

— Sans doute, — répondit-il, — mais il ne mène à rien.

— Pourquoi ne demandez-vous pas conseil à Jem? J'ai grande confiance en lui.

— Oh ! j'ai bien mon idée. Je voudrais aller en Nouvelle-Zélande. Mon oncle possède là-bas des terres incultes, que je pourrais défricher et faire prospérer. Malheureusement il ne peut se décider à risquer le capital nécessaire à cette entreprise.

— Gagneriez-vous davantage?

— Certes, et je serais associé au lieu d'être simple employé.

— Mais dans ce pays lointain vous seriez perdu pour vos amis...

Les jours qui suivirent, Andrew ne parut qu'au dîner, prétextant d'importants travaux le retenant au dehors, du matin au soir. La température était d'une douceur exceptionnelle et dès l'arrivée de Jem, les quatre jeunes gens passèrent leurs soirées sur la plage à admirer le clair de lune.

— Vous devriez les accompagner, ma chère, — dit le recteur à sa femme. — Ce serait plus convenable. Les domestiques finiront par jaser de ces tête-à-tête répétés.

— Dans cette saison, vous n'espérez pas garder la jeunesse enfermée? — répondit Mrs Lovel un peu agacée. — L'humidité du soir est funsete à mes rhumatismes et je ne saurais affronter l'ascension de rochers. Puis, entre ces enfants, je serais de trop.

— Il me semble précisément qu'il serait sage de les gêner un peu, ne serait-ce que pour sauvegarder les apparences.

Mrs Lovel fit quelques rangs de tricot en silence.

— Brenda et Jem me plaisent beaucoup, — dit-elle tout à coup.

— Je ne sais si ce sont bien les amis qui conviennent à nos enfants, — reprit timidement le pasteur, — leurs parents ont une si grosse fortune.

— Je ne déteste pas les gens riches.

Le vieillard regarda sa femme avec embarras.

— Certes, — dit-il doucement, — mais je serais peiné si Violet ou Andrew faisaient un mariage d'argent.

— Moi aussi.

— L'argent ne fait pas le bonheur.

— Peut-être. Mais la pauvreté non plus, — répondit-elle sèchement.

La figure fine du recteur s'assombrit. Il adorait sa femme, mais n'avait jamais pu s'accoutumer à ses manières brusques.

— Nous serions jugés sévèrement, — continua-t-il.

Sans répondre, Mrs Lovel s'absorba dans son tricot.

Il insista :

— Voyons, n'êtes-vous pas de mon avis?

— Personne ne nous accusera de cupidité, — dit-elle enfin. La fortune n'a pas présidé à notre union et pourtant nous avons été heureux. Mais je suis anxieuse de bien établir mes enfants. Je suis décidée à marier ma fille sans m'occuper de l'opinion d'autrui.

VI

La semaine suivante, la personne la plus heureuse à la cure de Treva fut certainement Mrs Lovel. Les événements qui se préparaient sous ses yeux la remplissaient de joie.

Jem et Violet, comme tous les amoureux, étaient d'humeur capricieuse, tantôt sombres, tantôt joyeux avec exubérance.

Un soir après le dîner, Brenda, à la demande de ses hôtes, se mit au piano et chanta quelques lieds. La dernière note expirait sur ses lèvres, lorsque son frère et Violet se glissèrent sans bruit hors du salon. Elle les suivit du regard avec envie et attendit un moment avant de commencer une autre mélodie.

Les jours précédents, les quatre jeunes gens étaient descendus sur la place en sortant de table, mais, ce soir, Andrew avait commencé une partie d'échecs avec son père et semblait tellement absorbé par son jeu qu'il ne leva même pas la tête en entendant sa sœur et Jem quitter la pièce.

Brenda fredonna un air de Grieg, puis, fermant le piano,

alla s'asseoir près de Mrs Lovel dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte.

Pour se donner une contenance, elle tenait à la main un ouvrage de broderie, mais son regard errait mélancoliquement dans le jardin baigné de lune. S'apitoyant intérieurement sur la tristesse de la jeune fille, la femme du pasteur observait l'attitude de son fils vis-à-vis de Brenda. Évidemment, celui-ci s'écartait d'elle, ne jugeant pas ses ressources suffisantes pour l'épouser, cherchant à dissimuler ainsi les tourments de son cœur.

Brenda, en silence, regardait le tableau qu'elle avait ce soir devant les yeux. Il devait se représenter souvent à sa mémoire lorsque plus tard elle évoquerait ses vacances à Treva.

Pour dissiper l'humidité de la grande pièce nue, quelques branches de sapin brûlaient dans la cheminée, mêlant leur âcre senteur de résine aux effluves odorantes qui montaient du jardin. Le profil de médaille du pasteur se détachait en clair-obscur sur la tenture sombre. La scène était toute quiétude et sérénité. Tout à coup, Andrew fit une remarque sans importance. La note grave et musicale de sa voix chaude causa à la jeune fille un trouble inexplicable. Elle se sentit soudain morne et oppressée à la pensée qu'elle sortirait bientôt de cette maison comme une étrangère.

— Je vais retrouver les autres, — dit-elle, se levant, brusquement, à la grande surprise de Mrs Lovel.

Elle descendit au jardin mais ne s'éloigna pas, anxieuse de trouver dans la solitude l'explication de son émoi. Pourquoi Andrew lui témoignait-il soudain tant de froideur? Les premiers jours, ses regards, ses paroles trahissaient un amour croissant. Pourquoi donc était-il devenu, tout à coup, sombre et distant? Elle-même qu'éprouvait-elle? Que signifiait cette plainte qui montait de son cœur endolori?...

Combien Jem et Violet étaient plus heureux ! Dans la douceur embaumée de cette nuit de printemps, ils avaient rencontré l'inoubliable félicité de l'amour partagé.

Brenda le vit dans leurs yeux quand elle les eut rejoints.

— Où donc est Andrew? — demanda Jem.

— Il joue aux échecs.

— Quelle idée de s'enfermer par un temps pareil !

— Tous les hommes ne sont pas amoureux, — dit Brenda avec un peu d'amertume !

— Violet, — s'écria Jem joyeusement, se tournant vers la jeune fille, — ma sœur nous a devinés !

— Ce n'était pas bien difficile, — dit Brenda en riant.

Puis elle embrassa tendrement son amie.

— Allons trouver maman, — dit Violet.

Une nouvelle beauté envahissait, ce soir-là, son visage. L'amour mettait une flamme de joie dans son regard et dans son sourire. Les jeunes gens firent irruption au salon, annonçant les promesses échangées. Il y eut un moment de confusion, puis des baisers, des félicitations et des rires.

— Aurons-nous l'approbation de vos parents? — demanda le pasteur avec inquiétude.

Mais Jem s'empressa de le rassurer.

Le lendemain, le vieux recteur eut un sérieux entretien avec le jeune homme, lui faisant comprendre que Violet n'avait pas de dot, et qu'il ne pouvait même pas faire la dépense d'un trousseau. Le jeune Müller déclara qu'il était assez riche pour deux, et que sa situation lui permettait d'envisager l'avenir sans inquiétude.

— Mais que diront vos parents, — répéta le pasteur très anxieux.

— Ils seront ravis, — déclara Jem avec assurance.

Le jour même Mr et Mrs Müller envoyèrent un télégramme de joyeuse approbation. En somme, personne ne songea à soulever la moindre objection et ce fut de toutes parts un concert de souhaits affectueux pour le jeune couple. On fixa le mariage pour la fin de juillet et les deux fiancés s'occupèrent activement de préparer leur futur home.

Une semaine avant la cérémonie, Brenda et Violet se trouvaient dans la petite maison que Jem avait louée dans Kensington Square et discutaient le choix des tentures et des meubles.

— Je crois rêver, — s'écria Violet, s'extasiant devant l'heureux effet du mobilier déjà en place. C'est trop de bonheur.

— Ne regretteras-tu pas la campagne? — demanda Brenda.

— Pas le moins du monde ! Puis, avec Jem je vivrais aussi bien en Patagonie s'il le fallait. N'est-ce pas tout naturel?

— Sans doute, — répondit son amie.

La joie de Violet l'enchantait, mais la remplissait d'envie. Elle appréhendait de se retrouver en face d'Andrew tout en comptant les heures qui la séparaient de lui. Pourtant, s'il conservait à son égard cette attitude silencieuse et contrainte, elle était résolue à supporter bravement sa déception. Pourquoi sa vie serait-elle gâchée par un amour malheureux ? Elle n'avait pas encore atteint l'âge où l'on renonce au bonheur.

Les Müller qui devaient être les hôtes du major Lovel arrivèrent à Treva la veille de la cérémonie. Brenda ne vit Andrew qu'au moment du dîner et ne fut pas sa voisine de table. Elle se trouvait entre un vieux colonel et un jeune vicaire cousin du pasteur. Celui-ci avait mal entendu le nom de la jeune fille au moment des présentations. Ne se doutant pas de sa parenté avec Jem, il lui demanda si les mariages entre gens d'une nationalité différente lui inspiraient confiance.

— Le fiancé n'a pas l'aspect d'un étranger, — ajouta-t-il.

— Mais, il est Anglais, — dit Brenda.

— Pourtant ses parents sont Allemands, c'est visible. Aimez-vous les Allemands?

— Il y en a que j'apprécie beaucoup.

— Vous me surprenez, — reprit le vicaire. — Vous en connaissez sans doute un très petit nombre, autrement votre opinion serait toute différente. J'ai passé une quinzaine de jours à Dresde au printemps dernier, et je me suis rendu compte de la nécessité de visiter un pays pour se faire une idée exacte du caractère de ses habitants.

— Je n'ai jamais été à Dresde, — fit Brenda. — N'est-ce pas une très belle ville?

— Superbe ! Mais je m'y suis bien déplu. J'ai été pris pour un espion à cause de mon kodak. On m'a mené brutalement au poste et injurié d'une façon honteuse.

— Cela ne me surprend pas, — dit Brenda se remémorant son oncle Vilhelm.

— J'ai allégué mon caractère ecclésiastique. On m'a répondu que mon cas n'en était que plus grave. Pendant deux jours, je suis resté en prison, puis on m'a ramené à la frontière sans aucun égard. Aussi dès mon retour ai-je adressé une

lettre aux autorités allemandes. Et je n'ai pas ménagé les termes, je vous prie de le croire !

Sa figure s'était empourprée au souvenir de ses mésaventures. Brenda le regarda avec un sourire amusé.

— En Angleterre, peut-on circuler partout avec un kodak? — demanda-t-elle.

— Je l'espère bien...

A ce moment, le vieux colonel l'interrompit en demandant à Brenda si elle aimait la chasse à courre. Quand elle lui eut avoué son incompétence en matière d'équitation, il la regarda d'un air stupéfait et lui tourna le dos sous prétexte d'entamer une discussion avec sa voisine de gauche.

Après le dîner, Andrew s'approcha de Brenda et lui demanda si elle s'était ennuyée.

— J'espère que je ne l'ai pas trop fait voir, — répondit-elle, en lui faisant part de sa conversation avec le jeune pasteur.

— C'est un imbécile, — dit Andrew, — mais il est inoffensif. Il ne connaît pas plus les Allemands que les Esquimaux et se croit un grand homme pour s'être fait ramasser par la police à Dresde. Du reste, — ajouta-t-il, — pourquoi s'inquiéter de l'opinion des autres. On se marie pour soi, non pour plaire à quelque sot cousin. Il importe avant tout d'avoir sa conscience en repos.

— Parfois on est trop esclave du scrupule, — dit Brenda pensivement, — et on laisse échapper le bonheur.

Andrew ne répondit pas. Ils étaient assis un peu à l'écart. Tous deux ressentaient une grande douceur à se sentir l'un près de l'autre et n'éprouvaient pas le besoin de parler.

Il y eut bientôt un exode de tous les invités qui voulaient aller jusqu'à la cure admirer les cadeaux. Brenda s'étant attardée à chercher son manteau, se trouva seule avec Andrew et souhaita intérieurement qu'il proposât une promenade sur la plage. Mais, elle n'osa lui suggérer ce tête-à-tête et ils eurent bientôt rejoint le reste de la société, fort animée autour de la table où étaient exposés les cadeaux offerts aux futeurs époux. Violet faisait admirer le collier de perles que la grand'-mère de Mr Müller lui avait envoyé de Heidelberg.

— Voyez, — disait-elle, — le fermoir est fait avec des

cheveux du grand'père de Jem. N'est-ce pas touchant? J'ai reçu nombre de présents d'Allemagne, et je suis bien reconnaissante à tous ces parents étrangers de m'avoir tant gâtée. Mon père apprécie beaucoup les Allemands. Il les juge honnêtes, doux et simples. Votre famille est-elle ainsi, Jem? ou se compose-t-elle de modernes Germains traînant le sabre et déclarant que le monde leur appartient?

— Ils sont de la nouvelle espèce, — dit Brenda, voyant l'hésitation de son frère.

— Comme c'est drôle ! — dit Violet. — Puis elle passa à un autre sujet.

Une fois de plus Brenda percevait, parmi tous ces Anglais, ce sentiment d'inébranlable sécurité, d'étrange aveuglement, devant la menace que les discours des Erdmann lui avaient montrée suspendue sur son pays d'adoption.

—Si les Allemands se jetaient sur nous, — dit-elle à Andrew, — ce serait épouvantable. Ils sont formidablement armés. Ici, nous n'avons rien préparé pour nous défendre.

— Pourquoi nous attaqueraient-ils?

— Ils sont envieux de nos richesses.

— La guerre ne se fait pas pour de telles raisons. Il faut tenir compte de l'opinion publique.

Brenda ne savait pas bien exprimer ses idées, mais son oncle et son cousin lui avaient appris que, dans leur pays, on se moque de l'opinion publique. Le caractère germanique semblait vraiment par trop incompris de ce monde britannique, paisible, prospère, policé, si attaché à ses traditions.

— Cependant, — dit-elle, achevant sa pensée, — les Anglais étaient jadis une race guerrière. Vos ancêtres ont combattu pour leur pays.

— Mon arrière-grand'père a été tué à Waterloo, — dit Andrew. — Son portrait est dans la salle à manger de Tréva.

Le lendemain, la chapelle du village regorgeait de monde. Les Müller n'avaient jamais assisté à un mariage à la campagne et les réjouissances leur semblèrent interminables. Elles s'achevèrent cependant par un souper offert par le pasteur à ses paroissiens. Il y eut force discours, qui donnèrent à Brenda une notion de ce qu'est vraiment la position sociale d'une

famille anglaise possédant ses terres depuis des siècles. Dans l'opinion des villageois, Andrew était l'héritier de son oncle. Un des fermiers, un peu excité par de copieuses libations, fit un speech où il exprima le désir de boire à la santé du frère de la mariée et de danser bientôt à ses noces.

— Je crains de causer une déception à ce brave homme, — dit Andrew à mi-voix à son voisin.

Brenda, assise en face de lui entendit cette remarque.

Elle rentra à Londres triste et déçue. Au fond de son cœur, elle conservait vivace le souvenir d'Andrew. C'était bien celui qu'elle aurait pu aimer et épouser. En automne, elle apprit son départ pour la Nouvelle-Zélande et demanda s'il s'était expatrié pour toujours.

— Je le souhaite pour lui, — dit Violet. — Il a choisi le seul moyen de se faire une situation indépendante.

— Mais son emploi, ici, lui plaisait pourtant?

— Oui, sans doute, mais il ne menait à rien et ne lui permettait aucun projet d'avenir.

Cette conversation avait lieu dans le petit salon des nouveaux mariés. Le thé fumant attendait sur une table basse, un feu clair pétillait dans la cheminée. Brenda, les yeux fermés sur une vue de Cornouailles, accrochée au mur, laissait errer au loin ses pensées.

— Vos parents vont bien souffrir de leur solitude, — dit-elle

— Ils ne sont pas seuls, ils sont deux. J'habiterai un désert avec Jem et j'y serais très heureuse ; vous me trouvez bien égoïste n'est-ce pas?

Brenda ne répondit pas ; elle semblait plongée dans de profondes réflexions.

— Dites-moi, Violet, — fit-elle tout à coup, — est-ce que l'amour, le vrai amour, vient avant le mariage ou après?

— Après, répondit la jeune femme d'un ton décidé.

— En êtes-vous bien sûre? Pourtant il n'y a pas que de bons mémages

— On le dit... Moi je n'en connais pas de mauvais !

— Violet, — demanda encore Brenda avec un peu d'hésitation, — aviez-vous aimé avant de rencontrer mon frère?

Violet rougit, et montra quelque embarras.

— Vous ne le direz à personne, — dit-elle, — c'est promis?

Eh bien je vais vous faire une confidence. J'ai eu une vraie passion pour un de nos vicaires. Un grand blond avec des yeux superbes.

— Une passion ! Une vraie passion ! Et lui s'est-il déclaré?

— Certainement. Mais il était sans fortune et ne pouvait songer à épouser une fille aussi pauvre que moi. Nous n'étions que des enfants !

— Vous avez eu un gros chagrin?

— Pendant quelque temps je me suis crue inconsolable. Je me suis juré de lui rester fidèle jusqu'à la mort... Et puis, le vicaire qui l'a remplacé était si séduisant qu'il m'a fait oublié le premier. Vous voyez, tous ces flirts étaient sans importance.

— Mais, sur le moment, ce n'était pas votre avis? — insista Brenda.

— Voici Jem ! — s'écria Violet, se précipitant dans l'antichambre.

Et quand elle revint au bras de son mari, ses yeux brillants, son air joyeux indiquaient clairement que celui-ci avait effacé le souvenir de tous les autres.

VII

Le printemps touchait à sa fin, et dans les rues étroites de Heidelberg le soleil avait dardé, toute la matinée, des rayons brûlants. Brenda revenait du marché chargée d'une brassée de lilas et de muguet. Elle tenait à la main une de ces poteries bleues qu'elle affectionnait, remplie de fraises des bois. Dans le vestibule de l'hôtel où elle était descendue avec Mr Müller, le portier eut un sourire gracieux pour la gentille Fräulein qui aimait tant les produits locaux.

Cette année encore, elle retrouvait avec le même plaisir les coutumes surannées, les mœurs vieillottes qui lui avaient tant plu naguère, dans la patrie de son père. Elle oubliait, dans l'atmosphère archaïque de la petite ville, la force arrogante de l'Allemagne dénoncée avec alarme par les journaux

anglais. A chaque voyage, elle était frappée par la violence du contraste qui se manifestait dans ce pays entre le progrès et la tradition. Elle n'en tirait pas de conclusions, se contentant de souhaiter que la politique agressive des dirigeants n'empoissonnât pas la masse de la nation.

Dans l'antique maison de ses aïeules, rien n'avait changé. Sous les arbres rachitiques du jardin, l'herbe folle s'enchevêtrait aux orties. Quand la jeune fille paraissait, elle était fêtée, choyée et à chaque visite, il lui fallait croquer force gâteaux et sucreries.

Pourtant, les deux grand'mères ne dissimulaient pas leur déception devant le retard que Brenda mettait à choisir un mari. Ce sujet leur tenait à cœur. Elles y faisaient allusion sans cesse, en lui demandant si elle ne se montrait pas trop difficile dans son choix. Elles critiquaient d'ailleurs le costume tailleur trop simple à leur avis que portait cette année-là leur petite-fille.

En cette visite d'après-midi, sur le grand canapé recouvert de brocart fané, Brenda était assise entre ses deux aïeules. Elle aimait à les entendre évoquer le passé et s'amusait de leurs manières surannées et sentimentales.

— Pourquoi n'as-tu pas une robe blanche? — demanda l'arrière-grand'mère.— De mon temps, la jeunesse portait en été des toilettes claires. Ce n'est pas le moment de te vieillir. A vingt-deux ans, j'étais déjà mère de trois enfants.

— Quel âge avais-tu donc le jour de tes noces, grand'mère? — demanda Brenda.

— J'avais dix-sept ans, mon petit cœur, et ma mère n'en avait que quinze lorsque mon père l'épousa. Il fut grièvement blessé à la bataille de Waterloo, six semaines après la cérémonie nuptiale.

— L'année prochaine, — interrompit Frau Müller, revenant au sujet qui la préoccupait, — j'espère que tu reviendras nous voir en compagnie d'un époux.

— Il faut te marier, ma colombe, — reprit l'aïeule, — afin de donner à ton pays des fils capables de porter les armes un jour.

— Mais notre chérie est Anglaise, — dit bonne-maman. — Ses fils seront Anglais, sans doute.

— Et pourquoi donc? — dit l'arrière-grand'mère. — C'est l'origine qui compte non le pays où l'on naît. Prions le « lieber Gott » d'envoyer un bon Allemand à notre trésor.

— As-tu déjà été demandée en mariage, — répondit bonne-maman?

Elle était méthodique et n'abandonnait un sujet qu'après l'avoir épuisé.

— Mais certainement, — dit Brenda en rougissant... Puis, cherchant à détourner la conversation : — Demain, je mettrai ma plus jolie robe blanche pour venir ici grand'mère. Je l'ai apportée de Paris.

— Et pourquoi n'as-tu agréé aucun de tes prétendants? — insista Frau Müller.

— Je ne sais pas au juste, — dit Brenda... — Au fait, aimerais-tu une note de couleur sur ma toilette claire?

— Un bouquet de bleuets, — chevrota l'arrière-grand'mère, — ou des boutons de roses. C'est ce qui sied le mieux à une jeune fille.

— Pourquoi ce garçon te déplaisait-il? — continua bonne-maman, poursuivant son inquisition.

C'était si difficile de répondre que Brenda se mit à rire. Ceci froissa l'aïeule. Mais, qu'aurait-elle pu dire? Plusieurs prétendants s'étaient présentés, au cours de ces dernières années, et tous avaient été éconduits. Elle ne croyait pas s'être montrée difficile, mais aucun n'avait eu le don de faire battre son cœur, Andrew excepté ; et lui n'avait pas parlé...

— Il était sans fortune et ne pouvait se marier, — dit-elle enfin, pour apaiser sa grand'mère.

Et puis après tout, ce qu'elle disait ici, loin de Londres, n'avait aucune importance.

— Alors il n'aurait pas dû se déclarer. Un homme qui fait sa demande et s'avoue ensuite sans le sou est un imbécile ou un fripon.

— Mais cela ne s'est pas du tout passé ainsi, — s'écria Brenda, souffrant de voir ses sentiments intimes étalés au grand jour. — Ceux qui se sont prononcés ne me plaisaient pas. Au contraire celui qui n'a rien dit je... le...

Les deux vieilles dames échangèrent un regard expressif, puis l'une d'elles caressa doucement la main de sa petite-

fille, tandis que l'autre, se levant se dirigea en trottinant vers la cuisine pour surveiller la préparation du café.

Dans cet intérieur vénérable, on ne risquait pas d'être abreuvé de cette insipide lavasse intitulée thé qu'il est de mode maintenant d'offrir à quatre heures, accompagnée de biscuits desséchés. Les bonnes traditions étaient respectées, les vieilles recettes de famille maintenues, si bien que Brenda devait se défendre pour ne pas être bourrée de tarte à la crème immédiatement avant son dîner.

— Moi aussi, — confia la grand'mère, lorsqu'elle fut seule avec Brenda, — moi aussi, mon petit cœur, j'ai aimé avant le mariage et j'ai mangé mon pain trempé de larmes. Puis j'épousai ton grand-père sur le désir de mes parents et je ne m'en suis pas repentie. Marie-toi, ma colombe, marie-toi sans tarder et fie-toi à la bonté du Tout-Puissant.

Bonne-maman reparut, portant triomphalement un plateau de gâteaux encore chauds, confectionnés tout exprès au goût de Mr Müller. Il avait toujours témoigné une prédilection marquée pour ces sablés saupoudrés de cannelle et ces macarons crémeux. L'attendrait-on pour les goûter? Il avait promis d'être exact à quatre heures.

Il y eut un coup de sonnette à la porte, un bruit de voix dans l'antichambre; puis Mr Müller entra, suivi d'un superbe officier en uniforme gris-bleu, traînant son sabre.

— Je vous amène le neveu de ma femme, le capitaine Erdmann, — annonça Mr Müller.

Le nouveau venu joignit les talons et salua profondément les deux vieilles dames en murmurant une vague formule de politesse.

— Lothar ! — s'écria Brenda stupéfaite.

— Ma jolie cousine, — dit-il en se penchant vers elle pour lui baiser la main.

— Si je vous avais rencontré dans la rue, je ne vous aurais certainement pas reconnu.

— Je n'en dirai pas autant, — répondit-il galamment, — car je ne vous ai jamais oubliée.

Brenda le regardait avec une admiration qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Dans ce grand capitaine, élégant et bien découplé, elle avait peine à retrouver le garçon aux habits

étriqués, à l'air commun qui avait été leur hôte quatre ans auparavant. La tenue militaire lui seyait à merveille, mettant en valeur sa large carrure, son aspect vigoureux et lui communiquant une distinction qui lui faisait défaut sous l'habit bourgeois. Son parler hautain, ses manières arrogantes ne semblaient plus ici les défauts d'un individu, mais le signe distinctif d'une caste supérieure. Aussi Brenda ne fut-elle pas surprise en voyant ses aïeules s'empresser autour de lui et le servir avant elle. A côté de ce grand gaillard, splendide et rutilant, elle n'était plus qu'une petite jeune fille sans importance, humiliée de n'avoir pas encore trouvé de mari, et subissant, sans trop s'en rendre compte, le prestige de l'uniforme.

— Je vous croyais à Berlin, — dit-elle à Lothar.

— J'y suis habituellement, mais en ce moment mon service me retient à Manheim.

Il n'avait d'yeux que pour Brenda. Il la trouvait fort embellie depuis qu'il l'avait quittée. Plus connaisseur que les vieilles dames, il appréciait la simplicité, le goût parfait de sa toilette et l'aisance de ses manières.

— Ne viendrez-vous pas à Manheim? — demanda-t-il.

— Nous devons y aller samedi pour entendre *les Maîtres Chanteurs*.

— Mais je veux que vous veniez pour moi, et non pour l'Opéra.

— Quand je voyage avec ma fille, — dit Mr Müller, — c'est elle qui commande.

— Cela ne m'étonne pas, — dit Lothar, — on doit faire l'impossible pour obtenir un sourire de ma jolie cousine. Mais j'y pense. Venez donc à Manheim pour deux jours, samedi soir nous nous rencontrerons à l'Opéra et dimanche vous serez mes hôtes. Je vous emmènerai faire une belle excursion.

— Quelle bonne idée ! — s'écria Brenda. — Et où irons-nous ?

— Fiez-vous à moi pour tout organiser, — répondit Lothar. — Oncle Gustav, je vous invite tous deux à souper après la représentation. Donnez-moi vos billets, je les changerai afin que nous soyons ensemble au théâtre.

— Qand rentrez-vous, — demanda Mr Müller un peu ahuri par la soudaineté de tous ces projets.

Lothar eut un instant d'hésitation. Son service ne l'appe-

lait pas avant le lendemain matin, mais il avait promis sa soirée et comptait prendre le train dans une demi-heure.

— Nous allons dîner dans les jardins du château, — dit Brenda.

— Je me joindrai à vous, si vous le permettez, — dit Lothar se décidant brusquement. — Il fera délicieusement frais sur le coteau et nous pourrons faire une petite promenade dans les bois. Je vais courir à la poste expédier un télégramme et dans une heure, je viens vous chercher à l'hôtel.

— Je n'aime pas avoir ainsi la main forcée, — fit Mr Müller avec impatience, quand le capitaine eut quitté la pièce en faisant sonner ses éperons. — Le neveu de ma femme est très aimable, mais je déteste voir tous mes plans ainsi bouleversés.

— Quel bel homme ! — murmurèrent les deux aïeules extasiées, — si fort, si galant ! Heureuse la femme qu'il choisira comme épouse, mais son cœur ne doit certainement plus lui appartenir !

— Je ne vois pas ce que vous pouvez trouver de séduisant dans ce garçon-là, — dit Mr Müller. — Il a un grand corps anguleux et je déteste les taches de rousseurs sur des joues aussi rouges.

— Il a repris deux fois de mes sablés, — dit bonne-maman avec ravissement, — ce n'est peut-être pas un Adonis, mais il est extrêmement distingué. J'ai vu le coup d'œil avec lequel il a toisé les vêtements de Brenda et je crains qu'il ne les ait pas beaucoup appréciés, accoutumé, comme il doit l'être aux élégances de Berlin. Rentre vite à l'hôtel, ma colombe, et mets cette robe blanche dont tu voulais nous donner la primeur. Ta gentille frimousse n'est pas mise en valeur par cette cheviotte grise.

— Je vais suivre votre conseil, — dit Brenda. — Je changerai de robe et je prendrai un manteau. Il fera sûrement frais en voiture.

— Les parents de ta femme ont-ils de la fortune, Gustav? — demanda Frau Müller quand sa petite-fille eut fermé la porte.

— Je le crois, mais pourquoi cette question?

— Brenda est jolie, elle n'a pas encore perdu sa fraîcheur.

— Pas encore ! Grand Dieu ! elle n'a que vingt-deux ans.

— Quand j'avais l'âge de ta fille, ton père avait quatre ans, — dit l'aïeule. Je me suis mariée à dix-sept ans.

— Brenda a ses idées. Sa mère me dit qu'elle est assez difficile et je ne veux pas la contrarier, — répondit Mr Müller.

— Ce sont là des idées bien anglaises, que je n'approuve nullement. Qui donc s'occuperait de l'établissement d'une jeune fille si les parents n'imposaient pas leur volonté au moment voulu? Jadis quand j'hésitais à épouser ton grand-père, mon père m'a giflée et m'a traitée de sotte. Il avait raison. Le temps l'a prouvé, je n'ai pas été malheureuse en ménage.

Ce discours jeta Mr Müller dans une grande perplexité. Il n'avait jamais pensé qu'il pût être responsable, du choix d'un mari pour ses filles. C'était leur affaire et celle de sa femme. Le père apparaissait en dernier ressort pour régler les questions d'intérêt. Les choses s'étaient passées ainsi pour Thékla, pourquoi n'en serait-il pas de même pour sa cadette? Il espérait bien, d'ailleurs, qu'elle se marierait en Angleterre.

Brenda n'avait pas mis la robe blanche promise à ses aïeules. Mais quand Lothar et Mr Müller vinrent la prendre à l'hôtel, elle portait une toilette bleu pâle qui faisait valoir à ravir son teint éblouissant et ses cheveux dorés.

Une grande animation régnait dans les jardins du château. De bruyants groupes d'étudiants voisinaient avec de paisibles citadins venus en famille se reposer dans la fraîcheur du soir. Les garçons de service avaient peine à contenter leurs clients, et la musique militaire couvrait le bruit des voix et le cliquetis de la vaiselle.

La table de Lothar suscita la curiosité générale. D'abord parce qu'il était à peu près le seul officier de la société et surtout parce que le charme de Brenda, ses manières étrangères attiraient l'attention.

Une bande de jeunes gens un peu excités par des libations excessives jetèrent sur la jeune fille des regards enflammés dont Lothar prit vite ombrage. Il les fixa d'abord d'un air hargneux ; puis voyant que le manège continuait, il se leva brusquement avec l'évidente intention de leur chercher querelle.

— Qu'avez-vous donc? — demanda Mr Müller, abandonnant l'étude de la « Speise Karte » et levant des yeux surpris. — Êtes-vous souffrant?

— Ces messieurs ont le mauvais goût d'importuner ma

cousine de leurs regards, — répondit Lothar à haute voix. — Je veux leur faire comprendre que je ne supporterais pas plus longtemps ce jeu-là. S'ils persistent, je demanderai à l'un d'eux de répondre pour les autres.

— Qu'ont-ils fait? — demanda Mr Müller.

Se retournant, il aperçut une douzaine d'étudiants aux figures rougeaudes zébrées de cicatrices, ayant l'air d'ailleurs fort inoffensifs. Brenda, qui avait remarqué sans se troubler l'attitude de ses voisins, les jugea simplement rustres et mal élevés. Se levant tranquillement, elle changea de place en disant:

— Voilà. Maintenant ils ne pourront plus « fixir » que mon dos et vous n'aurez plus à vous en offenser, Lothar. Nous sommes venus ici pour souper et non pour assister à une effusion de sang !

— Que voulez-vous dire? — demanda Lothar avec hauteur.

— N'alliez-vous pas les transpercer avec votre sabre? Vous aviez l'air terrible?

— En Allemagne nous n'admettons pas la plaisanterie sur un tel sujet, — dit l'officier, — quand l'honneur de l'armée est en jeu, rien ne nous arrête.

— Je sais, je sais, — dit Brenda ; — voyons, ne froncez pas ainsi les sourcils et quittez bien vite ce vilain air méchant. Je serais vraiment peinée d'être la cause d'une querelle.

— « Kalbscarbonade », — murmura Mr Müller. — Toujours « Kalbscarbonade ». J'aime mieux les « Wiener Schnittzel ». Que diriez-vous du saumon du Rhin pour commencer? Et que voulez-vous boire, Lothar? Prendrons-nous du vin de la Moselle?

— Je demande du « Maitrank », — dit Brenda. — Par une aussi belle soirée, quand la lune se lève et jette ses reflets sur le Necktar alors qu'on se remémore les vers de Hein et qu'on évoque les elfes, le « Maitrank » est de rigueur.

— Comme il te plaira, — dit Mr Müller. — Pour moi, je ne pense ni aux elfes ni à Heine et je déteste les boissons sucrées.

— Moi aussi, — dit Lothar, — elles me barbouillent l'estomac.

(A suivre.)

M^RS ALFRED SIDGWICK

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR G. GUILLEMOT-MAGITOT)

LA STRUCTURE ÉCONOMIQUE

DE

LA COALITION

Une grande coalition ne va point sans des ententes économiques. Les nations associées dans une guerre qui absorbe l'activité de presque tous les hommes adultes et valides, doivent immédiatement réunir leurs ressources, ajuster leur production respective aux besoins communs, civils ou militaires, et suppléer au déficit de leur production par des importations qu'il leur faut concerter si elles veulent ménager leurs disponibilités financières à l'étranger, assurer le rendement le plus avantageux de leurs moyens de transport, et établir entre elles une répartition équitable qu'elles puissent réviser constamment d'après les nécessités les plus urgentes de l'action commune.

Le concert économique qu'il importe d'établir pour la poursuite des hostilités s'impose également en vue des tractations de paix.

Dans un discours prononcé le 16 mars 1918 à Berlin, le docteur Helfferich déclarait : « La paix qu'il nous faut — avant tout la paix économique sans laquelle il ne saurait y avoir de paix pour nous — reste toujours à obtenir par les armes », marquant ainsi que l'hégémonie économique, au

moyen de laquelle l'Allemagne compte sans doute assurer l'hégémonie politique qu'elle ne peut imposer par la force, est le but dernier du conflit européen. Ce qu'il faut entendre par la paix économique à la manière allemande, la paix de Brest-Litovsk et celle de Bucarest, les Alliés l'ont appris et sont désormais avertis qu'ils doivent s'entendre sur l'usage — à tout le moins défensif — qu'ils comptent faire de l'arme économique.

Enfin, ils ont le devoir d'échanger, pour l'après-guerre, des garanties de coopération tant en vue de panser leurs blessures, qu'en vue de parer de nouveaux coups.

La mise en commun des ressources économiques au cours des hostilités et la mise en œuvre des moyens économiques pour l'après-guerre supposent une organisation à la fois puissante et souple.

Or, cette organisation ne naît point spontanément. Il faut créer son âme collective ; il faut lui façonner un corps robuste et délié.

Dans la vie de l'Entente, l'âme a préexisté au corps. Elle s'est exhalée dans les premiers jours d'août 1914, dans le souffle d'entr'aide qui nous vint du Royaume-Uni et dont la France se rappellera toujours la réconfortante ardeur.

Les cellules de l'organisme économique de l'Entente furent créées, dès l'origine de la guerre, par des initiatives franco-britanniques, destinées à canaliser l'apport anglais. La Commission internationale du ravitaillement fut créée à Londres, chargée de centraliser toutes les demandes que la France adressait, soit à l'Angleterre, soit, par l'entremise de l'Angleterre, à l'empire britannique et au reste du monde.

Quelques mois après, l'Angleterre et la France s'aperçurent que leur concurrence sur le marché neutre du fret rendait particulièrement onéreuse l'organisation des transports maritimes. Elles instituèrent l'*Interallied Chartering Committee*, auquel adhéra plus tard l'Italie, par l'entremise duquel se négocient et se répartissent les affrètements de la coalition.

Lorsqu'à la suite des mauvaises récoltes de 1916, la question du ravitaillement en céréales apparut angoissante, les Alliés européens imaginèrent d'instituer un organisme qui les

mettrait à l'abri de toute surprise. Le *Wheat Executive* fut chargé de reconnaître les ressources de chacun des Alliés, d'évaluer leur déficit, de faire sur les marchés neutres les achats correspondants et, par la sage administration d'une flotte qui lui était dévolue, de diriger constamment, dès que l'abaissement des stocks en montrerait l'urgence, les cargaisons de blé ou de céréales fourragères vers le pays de l'Entente dont les besoins paraîtraient les plus urgents.

Sur le modèle du *Wheat Executive*, furent créés ensuite d'autres comités exécutifs pour l'achat en commun et la juste répartition du sucre, des viandes et graisses animales, des huiles minérales et des nitrates.

L'entr'aide n'était plus limitée désormais à l'organisation commune des productions et des importations destinées à la guerre. Elle s'étendait progressivement à certains produits alimentaires et à certaines matières premières. Avant même d'avoir été formulée en principe, la solidarité de la coalition pour toutes les branches de la vie économique recevait des applications successives qui motivaient l'institution d'organes interalliés adaptés chacun à un objet précis. Ces organes devaient former corps, dès que le principe d'une action solidaire des Alliés pour leur approvisionnement et leur production serait acceptée avec toutes ses conséquences.

Ce principe, l'Angleterre et les États-Unis l'ont admis presque simultanément.

Cette adhésion comportait de leur part des concessions importantes. Dans l'association qui s'instituait, il n'y avait point égalité de ressources. Le Royaume-Uni, jaloux de son autonomie économique, mettait à la disposition de la coalition entière sa flotte marchande, au moyen de laquelle il contrôlait jusque-là les transports mondiaux. Les États-Unis apportaient à l'Entente, non seulement le secours précédemment acquis de leur production industrielle et le secours toujours intensifié de leur fourniture en vivres et en matières premières, mais surtout les ouvertures de crédit correspondant aux achats des Alliés sur leur territoire.

La mise en commun de toutes les ressources, fussent-elles chez certains entamées par l'invasion ou prématurément épuisées par la lutte, dont ils avaient supporté stoïquement

la première ruée, n'en demeurait pas moins une nécessité vitale pour la coalition.

Ce fut l'Angleterre qui, la première, en novembre 1917, adopta le principe d'une extension et d'une systématisation de l'entr'aide interalliée. Les États-Unis avaient marqué, dès leur entrée dans le conflit, le souci de contribuer puissamment à l'organisation des forces économiques des Alliés. C'est ainsi qu'à la Conférence de Paris, au début de décembre 1917, fut établie, dans ses formes actuelles, la structure économique de la coalition.

La machine qui fonctionne depuis lors suffit à l'action économique des Alliés pendant la guerre, en même temps qu'elle prépare les conditions économiques qui prévaudront à la paix et qui assureront la reconstitution économique de l'après-guerre.

I

Il importait avant tout que la machine fût simple et d'un maniement facile. L'esprit clair des Latins, l'esprit pratique des Anglo-Saxons s'entendirent à merveille pour discerner les rouages essentiels et pour les mettre en action.

La mise en commun des ressources suppose deux rouages actifs seulement. L'un doit assurer l'achat des produits, l'autre leur transport. Tout le reste n'est que préparation ou contrôle de ces deux actions, qu'il s'agisse du programme de répartition entre les Alliés, de la négociation des ouvertures de crédit, de l'allocation des bateaux, ou de la distribution, dans chaque pays, des marchandises importées. Même les programmes de production comme en vue de l'outillage de guerre, ne supposent d'action interalliée que pour l'achat et le transport des matériaux, que chaque pays est chargé ensuite de mettre en œuvre. Les deux rouages essentiels de la machine interalliée sont donc le Conseil interallié des achats de guerre et des finances et le Conseil allié des transports maritimes.

Le Conseil allié des achats de guerre et des finances administre les ressources financières de la coalition et en dirige l'emploi.

En tant que Conseil des finances, il étudie le moyen d'assu-

rer le développement le plus complet des moyens financiers des États associés, il concerte l'aide financière qu'ils se prêtent les uns aux autres, et il assure les moyens de paiement grâce auxquels ils pourront, dans les conditions les moins onéreuses, procéder aux achats en pays neutres.

En tant que Conseil des achats de guerre, il compare et classe par ordre d'urgence les demandes de chacun des Alliés, recherche les moyens de les limiter, indique les marchés où les prix et les moyens de paiement sont les plus favorables et répartit les ressources communes en conformité avec les programmes d'achat agréés.

La procédure est simple. Supposons que pour un mois déterminé, les Alliés aient en Amérique un crédit de 500 millions de dollars. Ce chiffre représente leur pouvoir commun d'achat. Il s'agit d'en assurer l'emploi au mieux des intérêts de la coalition. La France, l'Angleterre, l'Italie soumettent au Conseil le programme des achats qu'ils comptent effectuer aux États-Unis, ainsi qu'une demande d'un chiffre correspondant de dollars. Les programmes d'achats sont confrontés, leur urgence relative est appréciée suivant qu'ils contribuent plus ou moins efficacement à la poursuite de la guerre et d'après les besoins plus ou moins reconnus du pays demandeur. Le Conseil propose des réductions, envisage la substitution avantageuse d'autres produits ou le recours à d'autres marchés, ajuste en un mot les programmes qui leur sont proposés et assigne à chaque État une portion de dollars correspondant à son programme ajusté. S'agit-il d'acheter du blé, des peaux, ou des extraits tanniques en Argentine, s'agit-il d'importer des nitrates ou d'obtenir du fret en Norvège, l'attribution des crédits se fait d'après la même procédure.

L'étude de la priorité et la limitation des achats n'est point l'unique tâche du Conseil interallié des achats de guerre. Non moins importante est l'organisation des meilleures modalités d'achat et de paiement.

L'un des résultats les plus décisifs de l'organisation interalliée est la substitution de l'acheteur unique à la concurrence que, sur les marchés alliés des neutres, se faisaient entre eux les divers pays alliés ou même les acheteurs d'un même pays allié. Avant la participation de l'Amérique à la guerre, la

concurrence effrénée des Alliés y avait déchaîné une hausse de prix telle que l'Amérique en éprouvait elle-même les répercussions économiques. Telle usine de munitions recevait en un même jour dix-sept demandes d'offres, et les prix offerts aux demandeurs doublaient en quelques heures. La hausse du cuivre avait subi une progression dont la rapidité rappelait une célèbre campagne de l'accaparement. Cette course à l'abîme a cessé sous la pression du Conseil interallié. Les achats des États alliés sont désormais effectués le plus souvent par un acheteur unique, soit qu'il s'agisse d'un organisme interallié qui centralise tous les achats de la coalition dans un même pays — d'une manière cependant quelque peu différente des *Zentral Ein kaufstellen* que les empires centraux avaient institués dans les pays limitrophes — soit qu'il s'agisse, lorsque la concurrence interalliée n'est pas à redouter, de l'un des gouvernements alliés achetant pour le compte de tous ses nationaux. Pour certains produits, la substitution de l'acheteur unique à la concurrence interalliée a déjà provoqué une réduction de moitié et il en va de même pour le marché des frets que pour le marché des produits.

A l'avantage de l'acheteur unique, l'organisation interalliée des achats a joint le perfectionnement et l'extension des moyens de paiements. Il suffit de rappeler que tous les accords conclus dans ces dernières semaines avec les neutres, qu'il s'agisse de la Suisse, de la Norvège ou de la Suède, ont eu un aspect financier. Les contingents d'importation consentis à ces pays ont désormais leur contre-partie financière ; une bonne administration des disponibilités nouvelles augmentera le bénéfice que l'on peut, par ailleurs, retirer de procédés de trésorerie mieux adaptés.

Il convient cependant de retenir que le Conseil allié des achats de guerre a surtout pour mission de répartir au mieux entre les Alliés le dollar américain que les États-Unis ont « mis sur la table », selon l'expression de Lloyd George, avec la même générosité que le Royaume-Uni a « mis sur la table » la flotte britannique.

Le Conseil allié des transports maritimes doit agir en harmonie complète avec le Conseil interallié des achats de

guerre et finances, car la faute a été trop souvent commise dans les pays de l'Entente, d'effectuer outre-mer des achats pour lesquels les moyens de transports n'étaient point assurés.

Ajustées par le Conseil interallié des achats et des finances, à nos besoins et à nos crédits, les commandes doivent l'être également aux moyens de transports que répartit le Conseil allié des transports maritimes.

C'est peut-être le résultat le plus décisif de l'organisation économique de l'Entente que la mise en commun du tonnage.

Il n'est point établi qu'à aucun moment de la guerre sous-marine, il y ait eu une crise réelle du tonnage ; la crise était surtout apparente et provenait de l'utilisation du tonnage. Des navires étaient employés à des trafics qui n'étaient point essentiels pour l'approvisionnement de guerre des Alliés, ou leur trafic comportait des pertes redoutables de temps ou d'espace. Que de voyages sur lest ! que de rotations mal établies ! que de surrestaries inutiles ! et à la suite de tout cela quel encombrement de nos ports.

Le Conseil allié des transports maritimes a mis fin au péril qui grandissait en procédant à une répartition périodique et à un ajustement constant des disponibilités alliées en tonnage.

Sa tâche consiste à confronter périodiquement les disponibilités en tonnage de la coalition, telles qu'elles résultent des constructions, des affrètements, des réquisitions, avec les programmes d'importation que lui soumet chacun des Alliés. Il constate l'écart qui existe entre les disponibilités et les demandes, et rechercher si, en instituant des rotations meilleures, en établissant ou en supprimant des ruptures de charge, en adaptant plus exactement le type des bateaux au trafic qu'ils ont à fournir, il est possible de réaliser intégralement les programmes ou, s'il les faut comprimer, différer, en consultant les besoins les plus urgents de la guerre.

Le tonnage des Alliés doit servir à la fois aux transports des armées et des marines, au ravitaillement des pays associés, en vivres, en matières premières, en produits fabriqués, enfin aux divers trafics inter-coloniaux et d'outre-mer dont le maintien est indispensable au commerce extérieur des Alliés.

Cette classification correspond, non seulement à des emplois distincts, mais aussi à un ordre d'urgence. Elle ne représente cependant point des catégories fixes. L'intensification momentanée des transports militaires peut exiger des prélèvements sur le tonnage affecté au ravitaillement civil ; le ravitaillement civil varie lui-même selon les évènements militaires. Il suffit qu'une ligne de chemin de fer soit momentanément inutilisée en France, par suite des opérations de l'ennemi ou des nôtres, pour qu'il en résulte un arrêt des arrivages de nos mines du Nord et pour que, par centaines de millions de tonnes, il faille suppléer par des charbons d'Angleterre à l'arrêt temporaire du débit de notre production nationale.

D'autres causes provoquent, soit directement, soit indirectement, des variations analogues. Les mauvaises récoltes de 1916 et 1917 ont obligé la France à importer, en 1917, plus de trois millions de tonnes de céréales, et l'insuffisance de nos récoltes était imputable en partie à l'insuffisance de notre importation de phosphates.

Le tonnage alloué aux transports militaires et navals n'ayant pu être réduit, il en résulte que le tonnage destiné au ravitaillement civil des pays de l'Entente a dû être l'objet de perpétuels ajustements.

Cette adaptation constante du tonnage disponible et des importations demandées, exige deux études parallèles, dont l'une est destinée à récupérer du tonnage par un emploi plus économe, dont l'autre est destinée à obtenir, par la coordination des programmes joints des Alliés, une compression des demandes ou, dans le cas où elles apparaîtraient incompressibles, à établir un ordre de priorité.

Le meilleur emploi de tonnage est affaire aux meilleurs techniciens des marines marchandes. La confrontation et la discussion des programmes d'importations présentés par chacun des pays alliés est, au contraire, une étude étrangement complexe.

Les importations de vivres, céréales, graines et noix oléagineuses, viandes et graisses animales, sucre, denrées coloniales, etc..., varient selon la récolte, selon l'état du cheptel, selon les mesures de rationnement et le régime des prix dont

dépend la consommation. Les importations de matières premières destinées aux industries civiles et aux fabrications de guerre varient sans cesse selon l'état des stocks, l'accroissement ou l'usure de l'outillage, les fluctuations de la main-d'œuvre. Elles dépendent également des variations de la production nationale. Pour l'industrie de la laine, la tonte française fournissait, en moyenne, par an, 35 500 tonnes. Mais le troupeau ovin est tombé de plus de 14 000 000 de têtes à 9 000 000, et les abats ont été réduits par le rationnement de la viande. Voilà la gourmandise d'hier et la restriction d'aujourd'hui qui agissent dans le même sens et imposent un accroissement momentané de notre demande à l'étranger. Les importations des objets manufacturés ou de produits demi-finis se développent, en principe, en raison inverse de notre capacité de production industrielle ; mais en temps de guerre, bien d'autres facteurs interviennent. Lorsqu'il y a une crise — du moins apparente — des transports maritimes, le rapport du tonnage de la matière première à celui du produit fini est une donnée capitale du problème. Il y a quelques mois, on s'aperçut, dans nos services de l'armement, que les matières premières nécessaires pour la fabrication de certains explosifs comportaient treize fois le tonnage du produit fini. N'était-il pas logique de demander outre-mer le produit fini? Un autre facteur principal est le rapport du prix de revient de la fabrication nationale à celui de la fabrication étrangère. Certes, l'achat à l'étranger avarie notre change, mais une production à des prix trop onéreux, augmentant constamment le prix de la vie, amène une inflation redoutable de notre circulation monétaire. Pour payer toutes choses deux ou trois fois plus cher, il faut émettre deux ou trois fois plus de monnaie. Une trésorerie intelligente combattra donc les importations de produits finis, parce qu'en thèse générale, il faut empêcher que nous payions à l'étranger à la fois la matière première, les frais de fabrication et de main-d'œuvre, et le bénéfice du producteur ; mais elle les concèdera, avec les tempéraments nécessaires, si les prix exorbitants du fret, du charbon, de la main-d'œuvre, portent le prix du produit fabriqué en France à un niveau considérablement plus élevé que le produit fabriqué à l'étranger. La hausse exagérée peut

exercer sur notre circulation à l'intérieur un effet non moins redoutable que celui qu'auraient sur notre change les achats à l'étranger.

L'établissement des programmes d'importation que chacun des Alliés doit soumettre à la fois au Conseil allié des transports maritimes pour s'assurer le tonnage, et au Conseil interallié des achats de guerre et des finances pour obtenir les crédits, exige donc que chacun des gouvernements envisage tous les aspects de l'économie nationale.

Pour l'établissement des programmes, il a donc fallu prévoir une procédure nationale, qu'il appartient à chaque gouvernement de fixer, et des organes interalliés, chargés de coordonner les programmes nationaux et de les joindre en un programme commun des Alliés.

Le jeu des organes interalliés n'intervenant qu'après celui des organes nationaux, nous examinerons successivement la procédure française et le fonctionnement de l'organe interallié.

Supposons qu'il s'agisse de fixer le programme d'importation en France, du coton brut nécessaire à la fois à la fabrication des poudres et à l'industrie textile.

L'industrie textile doit pourvoir aux besoins de l'armée et aux besoins de la population civile. Les demandes en produit brut au ministère de l'Armement les demandes de produits fabriqués de l'armée et du commerce ne pourront donc être étudiées que par un comité interministériel du coton, composé de techniciens chargés de représenter chaque département, qui sont le plus souvent des industriels mobilisés. La tâche ne peut d'ailleurs être confiée qu'à des spécialistes.

Nous importions, avant la guerre, du coton d'Amérique, d'Égypte, des Indes ; ces espèces différentes sont traitées au moyen d'un outillage différent; or, notre outillage, qui comportait avant la guerre 7 500 000 broches, a été sensiblement réduit du fait de l'invasion et, malgré des constructions et des importations nouvelles, il demeure amoindri. Mais il va de soi qu'il ne l'est pas d'une manière proportionnelle. Seul, le Comité interministériel du coton sait qu'à une date précise nous avons tant de broches qui peuvent traiter le coton d'Amérique et tant de broches qui peuvent traiter le coton

d'Égypte, quelle est leur consommation et quel est leur débit, quelle est l'usure et quel est le renouvellement qu'il faut prévoir pour ce matériel. Seul, il connaît l'état exact de nos stocks et quel est le montant des importations en cours de route. Le Comité interministériel du coton, après consultation du consortium qui devra répartir la marchandise importée aux industriels, peut donc en connaissance de cause établir le programme français d'importation du coton brut.

Ce programme est soumis ensuite au Comité exécutif des importations, qui coordonne la demande du Comité du coton avec l'ensemble des programmes spéciaux d'importation, et, consultant l'exigence relative des importations destinées à l'armée, aux fabrications de guerre, à certaines industries civiles plus épuisées, ratifie le programme qui lui est soumis, ou l'ajuste.

Le programme français est désormais établi ; c'est alors qu'intervient le jeu de l'organe interallié chargé d'établir le *joint-programme* ou programme associé.

Le Comité interallié de programme pour le coton, composé de délégués techniques (assistés d'industriels et d'importateurs choisis parmi les plus notoires et les plus compétents) réunit les programmes nationaux et établit, après discussion, le total et la répartition des importations de coton brut de toutes provenances, qu'il estime nécessaires pour satisfaire aux besoins de l'Entente.

Le programme interallié pour le coton brut est ensuite coordonné avec tous les autres programmes spéciaux en un programme général d'importations, et soumis, dans ce cadre, aux délibérations des Conseils interalliés. Le Conseil allié des transports maritimes le confronte avec ses disponibilités en tonnage, le Conseil allié des achats de guerre et des finances avec les disponibilités en crédits ; le programme se trouve dès lors ratifié avec ou sans retouches.

La procédure est la même pour toutes les catégories d'importations. Les programmes français sont proposés par des comités interministériels spécialisés, et ajustés au programme d'ensemble de la France, par le Comité exécutif des importations. Les programmes interalliés sont composés et proposés par des comités interalliés de programme, ou par un *Exe-*

cutive interallié et ratifiés en fin de compte par les gouvernements représentés, dans les deux grands organismes qui président au régime économique de l'Entente.

Voici les programmes de ravitaillement commun établis ; il faut en assurer l'exécution. Les modalités de réalisation seront nécessairement différentes selon les produits pour lesquels il y a un acheteur unique de tous les Alliés ou un acheteur unique pour chaque pays, et suivant que l'acheteur unique d'un pays déterminé agit sur les marchés étrangers par l'entremise d'un organisme interallié qui y centralise les achats, ou achète avec les moyens financiers propres à son pays ou mis à sa disposition.

Cette variété dans l'exécution résulte de l'importance différente des produits et des marchés, des avantages qui, sur certains marchés, sont réservés à certains gouvernements, soit en vertu de leurs accords douaniers, soit en vertu de leur position privilégiée.

Le but poursuivi n'en est pas moins, en règle générale, l'action associée de tous les membres de l'Entente.

S'agit-il d'exécuter le programme commun des importations de viandes et graisses animales d'Amérique, voici comment l'exécution sera assurée. Le *Meat and Fats Executive* communique le programme à New-York, à la Commission alliée d'approvisionnement (*Allied Provisions Export Commission*), qui centralise tous les achats de vivres à l'exception des céréales et du sucre ; cette commission fait agréer le programme par l'administration américaine des vivres (*United States Food Administration*) qui fait les offres des marchés, et fait signer les contrats, ne laissant aux divers représentants des nations alliées que l'organisation des transports. Encore dans certains cas, par exemple pour les céréales, cette organisation est-elle assurée par un organe interallié. Le *Wheat Executive* a, en effet, sa flotte, qu'il administre en telle sorte qu'il peut, selon les besoins les plus urgents, router vers l'Italie une cargaison chargée pour l'Angleterre, ou accorder à la Suède une cargaison dont la France peut momentanément se passer : car les neutres eux-mêmes ont demandé à profiter des avantages que l'organisme interallié du *Wheat*

Executive procure, tant au point de vue des finances que des transports. Il ne reste plus, dès lors, au gouvernement importateur, qu'à répartir le produit.

Le mécanisme économique de la coalition est simple, parce qu'il ne comporte que les rouages essentiels. La production, fût-elle concertée pour l'action commune, la consommation, fût-elle réglementée de manière autonome, dépendent en dernière analyse des ressources que les Alliés peuvent se fournir les uns aux autres ou tirer de l'étranger. Le seul problème qui nécessite, non point un concert, mais une action concertée, est celui des importations qui se traduit par des achats et des transports.

Il a été résolu de telle manière que, désormais, tous les membres de l'Entente sont à l'abri, pour leur vie économique, comme pour la poursuite de la guerre, de lacunes dans leur ravitaillement, de surprises dans leur organisation, d'où pourraient résulter des catastrophes.

Ils savent que, par la mise en commun et la meilleure utilisation de leurs ressources financières et de leurs moyens de transport, et par l'action solidaire des organismes interalliés, leur vie économique n'est plus à la merci ni de l'incertitude des achats, ni de l'insuffisance du fret, ni même des événements militaires, auxquels l'action économique de l'Entente est constamment ajustée.

II

Le mécanisme que nous venons de décrire peut-il être adapté aux conditions d'après la guerre?

C'est l'ennemi qui nous en donne l'assurance. Au début du mois de mai 1918, l'Office impérial économique de guerre déclarait : « L'économie de transition dépend de la question du change allemand et du tonnage. » Il esquissait, par ailleurs, tout un système fondé sur ce principe que « les importations en Allemagne auront pour limites les disponibilités en tonnes et en effets de paiements. »

L'organisation de l'Allemagne, au moment où elle espère

être enfin libérée des entraves du blocus et retrouver la liberté du commerce avec la liberté des mers, serait, pour les importations nécessaires à sa reprise économique, régie d'après une méthode qui semble calquée sur le mécanisme actuel de l'économie interalliée. N'est-ce point l'aveu que ce mécanisme peut suffire à notre reconstitution comme il est censé suffire à « l'économie de transition des empires centraux » ?

Encore, si l'on tient compte de tous les éléments du problème, faut-il reconnaître que le mécanisme prévu sera plus adéquat à la condition des pays de l'Entente qu'à celle des empires centraux.

Pour acheter, il ne suffit pas d'avoir du change et des ouvertures de crédit, il faut pouvoir obtenir le produit. De bons esprits d'Allemagne ont à cet égard quelque doute. Dernburg, l'ancien secrétaire d'État aux colonies, écrivait, il y a peu de jours (18 mai 1918) : « Même avec le retour des colonies allemandes auxquelles s'ajouterait une bonne partie de l'Afrique, les puissances centrales ne sauraient se suffire à elles-mêmes pour leurs besoins en matières premières. Il ne reste plus que très peu de producteurs neutres. Ni la Suède, ni l'Espagne, ni les colonies hollandaises ne peuvent nous assurer le nécessaire, bien que les contributions qu'elles nous fournissent soient précieuses. Mais le reste du monde, y compris le Mexique, l'Argentine et le Chili, s'est mis du côté de nos ennemis et, comme la souveraineté de ces États leur permet d'imprimer à leurs importations et à leurs exportations la direction qu'ils désirent, rien n'empêchera qu'ils prolongent au delà de la guerre leur législation actuelle. L'Angleterre et les Dominions ont déjà commencé. » Dernburg eût pu ajouter que le Président Wilson a annoncé qu'il demanderait de même au Congrès le pouvoir d'édicter une prohibition générale de sortie pour une durée de cinq ans après la guerre.

Pour transporter ses importations après la guerre, l'Allemagne compte de même qu'il lui suffira de créer un « Office de répartition du tonnage ». Mais le Conseil allié des transports maritimes dispose, pour la répartir, d'une flotte qui, malgré la piraterie allemande, demeure suffisante pour les besoins de la coalition, durant la guerre, et dont les millions de tonnes aujourd'hui employées aux transports de troupes,

au ravitaillement des armées et des flottes, pourront servir à la reconstruction matérielle et à la reconstitution économique des pays de l'Entente. L'Allemagne, au contraire, de l'aveu de la *Gazette de Cologne* (6 mai) s'attend à perdre la moitié de sa flotte de commerce et le tiers du tonnage allemand actuellement dans les pays neutres. Même si elle retrouvait une partie du tonnage neutre aujourd'hui au service des Alliés, ses moyens de transports que l'Office de répartition aurait à distribuer seraient encore limités.

Le mécanisme que les empires centraux semblent nous avoir emprunté et qu'ils jugent adéquat aux nécessités d'après-guerre, donnera, pour les raisons que nous venons de détailler, un rendement meilleur pour les Alliés que pour l'ennemi.

Comment faut-il prévoir son adaptation aux conditions de l'après-guerre? Nous passons ici du terrain des faits sur celui des prévisions, et le signataire de ces lignes, qui a eu l'honneur de représenter son gouvernement dans certaines délibérations et négociations interalliées, tient à marquer cette distinction.

Il est d'ailleurs préférable de s'en tenir à des déductions prudentes plutôt que d'esquisser des hypothèses systématiques, et nous continuerons à exposer le mécanisme que l'on peut prévoir pour l'entr'aide interalliée après la guerre plutôt que d'esquisser les conséquences d'une guerre économique vengeant — dans un monde où le règne du droit n'aurait pas été établi — les hécatombes qui ensanglantent les champs de bataille.

Il faut reconnaître tout d'abord que le fonctionnement du mécanisme devra survivre, du moins quelque temps, à la guerre. Ce serait annuler tous les résultats de la guerre mondiale que de substituer brusquement au régime de la coopération économique qui fait la sécurité de l'Entente, le régime de l'action isolée et de la concurrence. Ce serait surtout méconnaître le souffle de solidarité qui les anime que de croire que les peuples alliés puissent se vouer les uns les autres aux périls de l'isolement économique et sacrifier plus cruellement ceux-là même qui, pour la cause commune, auraient sacrifié le plus d'existences, consenti le plus de pertes en outillage

économique, et dont le territoire, qui a servi de champ de bataille au monde entier, restera longtemps improductif et désolé.

Il est inévitable que le régime qui assure, au point de vue des finances comme au point de vue des transports, la coopération interalliée, subsiste, jusqu'à ce que tous les membres de la coalition aient, par une reconstitution de leurs moyens économiques ou par l'obtention de garanties suffisantes, retrouvé la possibilité de revenir à une vie économique autonome.

La continuation du consortium interallié implique d'ailleurs quelques adaptations.

La plus importante est l'institution d'un régime qui réserve à chacun des pays alliés le bénéfice sinon exclusif, du moins préférentiel, des ressources communes. A l'heure actuelle, ce régime existe en fait, d'une part parce que la demande ennemie ne peut se produire que par la voie détournée et de plus en plus impraticable de la contrebande, d'autre part, parce que la demande neutre est limitée par le rationnement institué en vertu des accords de blocus ou même exclue du fait de l'embargo.

Mais, — j'emprunte encore mes termes à Dernburg — « que l'on se représente ce qui arriverait si tous les commerçants du monde entier étaient lâchés sur les stocks réduits de matières premières, sur les moyens limités du tonnage. Une élévation immense du prix de fret, une hausse énorme du prix de toutes les matières premières, des conflits et des difficultés seraient la conséquence inévitable de cette absence de réglementation. »

Après la guerre, le régime que le Président Wilson signifiait en août dernier aux neutres limitrophes de l'Allemagne pour leur expliquer la nécessité de l'embargo qu'il plaçait sur les vivres, doit subsister aussi longtemps que la reconstitution des pays alliés ne sera pas en voie d'achèvement.

Le principe de ce régime consiste à réserver aux pays de l'Entente la part de la production qui leur est nécessaire et à ne laisser aux neutres — et éventuellement à l'ennemi, s'il adhère aux principes du droit sur lesquels se fondera la ligue des nations — le reliquat disponible.

Il va de soi que cet excédent sera pendant quelque temps réduit, car la guerre a diminué la production mondiale et, par contre, les demandes des pays de l'Entente devront prévoir la reconstitution des stocks de matières premières épuisés pendant la guerre et la reprise progressive des fabrications destinées à l'exportation.

Un contrôle des matières premières et des produits alimentaires s'imposera donc, afin de réserver, par un prélèvement privilégié, la part qui revient aux pays alliés et afin d'en assurer une juste répartition entre eux. L'excédent pourra être distribué de préférence à ceux des pays qui fourniraient une contre-prestation, s'associeraient au contrôle de certains produits ou fourniraient une contribution financière ou industrielle à la reconstruction économique.

Déjà, le contrôle de certains produits s'est trouvé garanti à l'Entente au cours de la guerre par l'initiative privée. L'association spontanée de certaines firmes qui ont « trusté » la production alliée et une part de la production neutre, a permis d'instituer une surveillance et de réaliser un rationnement. Pour la plupart des matières premières et des vivres, l'Entente a d'ailleurs le contrôle, au sens relatif et financier du mot, c'est-à-dire qu'elle réunit dans ses territoires la majorité de la production mondiale et qu'elle possède la majorité des capitaux qui la mettent en valeur.

Mais il faut y ajouter un contrôle légal. L'Angleterre qui, au cours de la conférence de l'empire, soumet actuellement à ses Dominions et à ses colonies le problème de la mise au service commun des Alliés de toutes les ressources de l'Empire en matières premières, a sans doute déjà prévu la forme légale qu'elle appliquera. En fait, en vue d'en assurer une juste répartition entre le Royaume-Uni et les Alliés, elle vient de frapper d'une prohibition générale de sortie toute la production égyptienne du coton.

La prohibition de sortie promulguée par chaque pays producteur et l'attribution de contingents exportables vers chacun des pays admis à bénéficier de l'exportation sera sans doute la forme de contrôle qui comportera le moins de contrainte.

L'organe capable de réaliser ce contrôle et d'établir les contingents suivant les besoins reconnus est celui qui déjà

en fait a réparti les matières premières et les vivres entre les Alliés. Ce sont les *Executives* ou comités de programmes que l'Entente a institués pour son économie de guerre et dont nous avons expliqué le mécanisme. Ces organes pourront s'adapter insensiblement aux conditions successives de la période de transition et de l'après-guerre.

Ces organes associés aux deux Comités alliés des achats et des transports pourront agir puissamment en vue de l'adaptation des industries aux besoins des pays alliés après la guerre. La répartition des matières premières conditionne les fabrications et la coopération des Conseils alliés pourra canaliser l'importation des produits fabriqués.

De même qu'ils reconnaissent actuellement les besoins les plus urgents pour la conduite de la guerre, les Conseils alliés pourront au moment de la paix et aussi longtemps qu'après la paix durera le régime de coopération, reconnaître les besoins les plus urgents pour la reconstitution. Sans discuter les programmes de reconstitution nationale, ils pourront par des importations appropriées, en assurer une rapide réalisation.

D'ailleurs, une orientation concertée doit être imprimée à la production industrielle, non seulement pour hâter le retour à la vie économique des pays que la guerre a le plus meurtris, mais pour éviter, à tous, les redoutables surprises résultant d'une production mal répartie. La guerre a développé chez presque tous les Alliés une métallurgie pléthorique. Lorsque les fabrications de guerre auront cessé, il faudra adapter l'outillage métallurgique à des fins nouvelles. Ce ne sera point seulement l'œuvre isolée de chacun des Alliés, il y faudra, s'ils ne veulent s'exposer à des concurrences maladroites ou des lacunes redoutables de la production, leur concert et leur coopération ; une spécialisation de la production s'imposera, du moins pour quelque temps. Tandis que la France fabriquera, par exemple, les laminés nécessaires à la reconstruction de ses maisons et de ses ateliers, l'Amérique produira les tôles nécessaires à la reconstruction de la flotte française. Une spécialisation analogue s'établira pour la construction mécanique en vue de la reconstitution de l'outil-

lage industriel. Cette orientation appropriée des fabrications d'après-guerre, qui ne peut être imprimée par des mesures de contrainte, elle peut être suscitée par l'octroi des crédits et du tonnage qu'administrent les Conseils interalliés.

Point n'est besoin, sans doute, de plus amples déductions pour reconnaître que l'instrument économique construit par les Alliés pendant les hostilités s'adaptera aux nécessités de l'après-guerre.

Il sera appliqué non moins efficacement aux tractations de la paix.

Les empires centraux le savent, et déjà certains désespèrent. Des publicistes allemands déclarent que « l'Allemagne doit regarder la bataille économique comme perdue et assurer sa pénétration économique dans les nations placées à sa portée ». Mais cette orientation nouvelle n'est point le salut. Le 16 juin 1918, la *Gazette de Francfort* commentant la théorie, constate : « L'industrie et le commerce auraient donc pour tâche de transformer une seconde fois leurs entreprises employées jadis à l'exportation, aujourd'hui à la guerre, en vue d'un débouché continental avec des matières premières et auxiliaires continentales, sans délai et sans un arrêt qui serait évidemment fatal. On ne solutionne pas de telles tâches avec un optimisme léger. »

L'Allemagne, avertie par la menace prononcée avec gravité et réserve le 4 décembre 1917 par le Président Wilson, constate qu'elle importait en 1913 pour 5 262 700 000 marks de matières premières et que, pour certains de ces produits, l'Entente et, en particulier, les États-Unis, pourraient se passer du marché allemand. Si le cuivre fourni à l'Allemagne par l'Amérique représente un peu moins du tiers de sa production, le coton ne représentait guère que le dixième. La *Gazette de Francfort* reconnaissait, avant Dernburg : « Si nous envisageons les matières premières les plus essentielles à notre industrie, nous constatons qu'elle est, pour la plus grande partie, dans la dépendance de nos ennemis actuels ou des peuples soumis à leur influence directe.

Dernburg lui-même annonce en public allemand et concède à l'Entente « qu'il s'agit là d'une matière de compen-

sation d'une très grande importance ». Il veut « une paix de conciliation » à laquelle il se déclare prêt.

Il est vrai que cette paix de conciliation, d'aucuns se chargent de la préciser. Elle comporte : « Rétablissement de ce que l'Allemagne possédait avant la guerre dans le royaume du travail, la route libre vers les domaines des matières premières et sur les marchés du monde entier, droits égaux, clause de la nation la plus favorisée, porte ouverte accordée et reçue. »

Ce régime se trouve exclu — les gouvernements des empires centraux le savent — par les conditions économiques qui résulteront après la guerre, dans le monde entier, des ruines qu'ils ont provoquées, et Dernburg se tourne vers « une alliance des peuples réalisée pour l'approvisionnement mondial et général de l'humanité appauvrie en matières premières ».

Il est certain que si, renonçant à se servir, sinon pour les justes réparations nécessaires à leur relèvement, de l'instrument économique dont ils disposent, les Alliés admettaient, après la paix du droit, la participation des ennemis de la veille, à l'échange des ressources mondiales sous le regard de la ligue des nations, celle-ci trouverait, dans une organisation économique analogue à celle de l'Entente, le moyen de sanction le plus opérant contre la préparation de toute nouvelle atteinte à la paix du monde.

Cette organisation est la meilleure des armes défensives. Elle peut répondre à toute menace d'agression par le refus des ressources pour que les États centraux savent désormais indispensables à la vie économique. Il suffirait au besoin que ce refus fut rétabli dans sa forme actuelle par les nations actuellement coalisées de l'Entente. Qu'on ne doute pas de leur solidarité. Ceux qui ont vu avec quel désintéressement elles ont institué leur économie de guerre savent qu'elles se regrouperaient autour « du même idéal, des mêmes trophées et des mêmes tombes ».

D. SERRUYS

L'HOMME

QUI VENDIT SON AME AU DIABLE...[1]

Parmi les plus audacieux vols qui aient marqué dans les annales judiciaires de ces dernières années, le vol dont fut victime la Banque Bienvenu peut prendre la place la plus avantageuse. L'affaire, à l'heure qu'il est, n'a point été tirée au clair; il subsiste un doute dans la conscience des jurés; l'auteur principal de ce forfait aurait droit à sa réhabilitation, s'il la revendiquait; mais il est notable commerçant et grand électeur en Nouvelle-Calédonie. Ce professionnel du cambriolage, condamné injustement, a trouvé sa voie dans les travaux forcés, et n'éprouve aucun désir d'être ramené en Europe. Interrogez-le, et il vous avouera qu'il n'a jamais été si heureux; le rayonnement de l'erreur judiciaire l'auréole, bien qu'il eût été convaincu de nombreux péchés : violations de domicile, attaques à main armée, sans parler de soustractions au détriment des voyageurs qui se pressent dans le métro. Pourtant, il fut innocent ou presque.

Martial, l'homme aux cent appartements, était resté locataire avenue de Villiers; il habitait fidèlement son petit rez-de-chaussée, ou plutôt il s'y réfugiait, dès que la vie le pourchassait. Le sanglier n'abandonne pas sa bauge, et il y meurt.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin et du 1er juillet 1918.

Madame Magen présidait, immuable, à la direction de ce jardin secret; pourvu qu'elle touchât ses honoraires, elle s'estimait satisfaite. Encore qu'elle eût été gratifiée d'augmentations surprenantes, qui la mettaient pour le traitement sur le pied d'un préfet de première classe, elle ne s'étonnait pas, elle ne bavardait pas. Elle observait la ponctualité et le mutisme, qui sont l'honneur des femmes de ménage. Que Monsieur fût là, ou qu'il n'y fût pas, elle faisait la chambre, nettoyait sommairement les quatre pièces, préparait un en-cas, et s'en allait à six heures. Au début de sa liaison avec mademoiselle Thyss, Martial semblait fuir son port d'attache ; à peine s'il venait, de loin en loin, prendre la correspondance accumulée. Madame Magen l'apercevait, dans un courant d'air, s'enquérait de sa santé et le voyait repartir, chargé d'un monceau de lettres. Soudain Martial se retira chez lui ; madame Magen l'éveilla, selon la coutume, à neuf heures et lui porta le chocolat matinal. Durant un laps de temps indéterminé, consacré à mademoiselle Broutille et consorts, Martial disparut ; ce fut pour revenir au bercail, meutri et désemparé. Ces crises de neurasthénie le retenaient enfermé, des semaines entières ; prodigue, il dépensait dans le huis clos, les journées qu'il avait péniblement arrachées au Destin. Il goûtait une âpre jouissance à gaspiller, de la sorte, les minutes qu'il avait mises à la caisse d'épargne. La réaction ne tardait pas ; il reprenait son collier de misère, dès que le tas des billets diaboliques s'amoncelait dans son coffre-fort. La géhenne éternelle ne doit pas être à ce point redoutable et c'était vraiment être damné avant la lettre, que subir ces à-coups, ces alternatives d'espoir et de désolation, cette inquiétude perpétuelle du lendemain. La misère incite les pauvres à des actes violents. Se douterait-on que la richesse contraigne ses esclaves à des crimes aussi répréhensibles? Un matin, Surot hors d'haleine carillonna à la porte du maître. Madame Magen lui ouvrit :

— Que voulez-vous, monsieur?...

— Je suis monsieur Surot, le caissier de la Banque : vite ! Réveillez monsieur Bienvenu !

— Il dort. Je ne l'éveillerai pas pour un empire et quand vous seriez le Petit Caporal ! — dit madame Magen qui avait des lueurs d'histoire.

— Il est arrivé un malheur à la Banque ! Il faut que je parle au patron !...

Madame Magen ne s'informa pas outre. Du moment qu'il s'agissait de la Banque, elle devait s'incliner. Martial, tiré de ses rêves, s'affubla d'un pyjama chaud, et alla recevoir son caissier. Il se doutait peut-être de la nouvelle que ce dernier lui apportait. Surot était dans un état d'excitation peu séant aux fonctions qui étaient les siennes. Il parla :

— Monsieur, on a cette nuit cambriolé la Banque ! Des malfaiteurs bien renseignés se sont glissés par la porte de service ; ils ont dû s'introduire dans la maison en donnant le nom d'un locataire, pour endormir la vigilance du concierge. Ils ont attendu que le consciencieux serviteur se fût assoupi ; alors, ils ont ouvert, avec mille précautions, la porte qui mène aux bureaux des comptes. Là, ils ont découvert le gardien de nuit qui ronflait copieusement selon son ordinaire. (J'ai toujours soutenu que dans une banque aussi convoitée que la nôtre on devait avoir trois gardiens nocturnes qui se contrôlent ! Ils jouent à la manille, soit ! mais ils restent éveillés. Il est trop tard pour récriminer !) Ces bandits ont pénétré dans le saint des saints, dans ma caisse ! Ils ont négligé le coffre-fort aux espèces, où je ne laisse que la monnaie courante, une centaine de mille francs ; ils se sont attaqués au coffre des titres, renfermant cinq millions de valeurs en dépôt.

— Cinq millions ! — s'exclama Martial, souriant, — un joli butin !...

— Ça ne paraît pas vous émouvoir? — reprit Surot furieux. — Moi, j'ai pensé en faire une maladie, tout à l'heure, en découvrant le désastre, la porte enfoncée, le garçon Léon sans connaissance et mon coffre grand ouvert, vide !... Les brigands savent leur métier, allez !... Ils sont repartis, à pas de chat, comme ils étaient venus ; ils ont déménagé le gros paquet de valeurs, dans une auto qui stationnait à proximité ! Ça représente quelque chose, cinq millions de titres !... Imaginez ce qu'il leur a fallu d'astuce pour trimballer un tas de paperasses, haut comme moi et le caser dans la voiture, sans que personne ne les eût vus !... Il n'y a pas à dire, c'est du beau travail !... Le concierge déclare qu'il y a de la magie là-dessous. Lui qui a l'oreille fine, il n'a rien entendu !...

Bref, nous voilà dans une fichue passe !... La Banque va sauter...

— Mais non, mon cher Surot ! — fit Martial, que cette anecdote comblait de joie. — Que diable ! J'ai les reins assez solides pour supporter une charge inattendue ; j'ai là six millions en coupures, que je vais vous remettre ; vous achèterez les valeurs disparues, ou vous indemniserez les déposants à leur gré.

— Est-ce possible? — rétorqua Surot. — Il y a là dedans, des valeurs à lots, des valeurs de famille !... On ne remplace pas ça !...

— Tant pis !... Je paierai ce que mes clients me réclameront et je ne chicanerai pas !... Vous comprenez qu'une banque telle que la mienne est pareille à la femme de César, on ne la soupçonne pas !... Je ne veux point de scandale, Surot !... Étouffons cette affaire !... Que personne, au bureau, ne s'avise de répandre des bruits alarmistes !... J'ordonne qu'on se taise !... Je paie !... C'est compris?...

Surot bondit ; il se planta devant son patron et le défia :

— Et moi?... — cria-t-il

Martial, surpris, toisa du regard ce petit homme indigné qui osait la contrecarrer, et murmura :

— Vous?... En quoi cela vous concerne-t-il?

— Cela ne concerne que moi, moi ! Surot, votre caissier !... Oui, monsieur Bienvenu, je suis une canaille honoraire, j'ai fait, autrefois, des escroqueries, des saletés ! On disait de moi : « Surot? C'est une abominable fripouille ! » Mais vous m'avez tiré de la boue, vous m'avez relevé ! Vous m'avez honoré de votre confiance ; enfin, grâce à vous je suis un honnête homme. Je vous ai servi loyalement, j'en aurais plutôt mis de ma poche, s'il y avait eu la moindre erreur dans mes livres de caisse. Et, révérence parler, ça ne m'aurait pas été difficile de vous gruger, car vous me laissiez bien libre ! Vous n'avez même pas jeté les yeux sur mes bilans. Ça me flattait ; et je vous jure qu'un honnête homme de carrière n'aurait pas mis autant d'ardeur que j'en ai fourni à protéger vos intérêts !

— Mon bon Surot, Dieu me préserve de vous soupçonner ! — dit Martial, gêné...

— Merci, monsieur Bienvenu ! Vous jetez un baume sur ma

blessure ! Mais vous ne savez pas. Je suis jalousé par un tas de mécréants qui ne peuvent pas croire que je sois devenu un homme probe !... Ils apprendront que la Banque a été cambriolée : tout se sait, hélas ! Et devinez ce qu'ils diront?... Ils iront droit à l'évidente solution : « Parbleu !... C'est Surot qui a fait le coup !... Aussi, a-t-on idée de prendre pour caissier un ancien réclusionnaire ? » Est-ce que je puis rester sous l'opprobre de cette accusation?... Je vous supplie, monsieur Bienvenu, de porter plainte.

— Je regrette, — dit Martial, très ennuyé, — je ne veux pas de complications et je m'abstiendrai. Je vous prie d'imiter ma réserve...

— Trop tard ! — conclut Surot. — J'ai convoqué le commissaire aux délégations judiciaires ; il a fait son enquête préalable sur mes indications. La justice est saisie, elle ira jusqu'au bout!... Maintenant, monsieur Bienvenu, si je vous ai désobéi, ce n'est pas ma faute. Je suis prêt à démissionner ; je quitterai votre maison, sans en emporter un centime de bénéfice illicite, et je vous fiche mon billet que ce sera la première fois que ça me sera arrivé !

Martial contemplait ce petit bonhomme si nerveux, dont la physionomie avait gardé l'empreinte de toutes les misères, de tous les vices passés, mais dont les yeux brillaient d'une flamme généreuse, d'une probité récupérée. S'il avait pu lui avouer, lui, le bienfaiteur, la lâche entreprise qu'il avait tentée, de placer ce voyou dans un poste de confiance, afin qu'il en abusât?... S'il avait pu lui étaler l'infamie d'un calcul qui ne tendait qu'à mieux avilir une âme de forban et qui n'avait abouti qu'à sauver cette âme?... Quel soulagement il eût éprouvé ! Il se méprisait d'avoir douté de sa bonne œuvre : le châtiment le frappait en plein cœur. Il bafouilla des excuses :

— Vous avez raison, Surot ! Il faut que votre innocence éclate aux yeux de tous vos confrères. Je porterai plainte tantôt !

Surot se confondit en remerciements et repartit.

Cependant Martial lui avait donné les subsides nécessaires ; l'escroc repenti emporta six millions, destinés à couvrir la perte. Il n'eut pas la tentation de se les approprier ; Surot

avait désormais le caractère de feu Tambouille !... Martial déploya une ingéniosité maladive pour dépister celle des magistrats enquêteurs ; il se plaignit suivant les formes ordinaires, mais évita de dramatiser sa plainte :

— Ça n'a pas d'importance ! Au contraire, mes voleurs m'ont permis d'affirmer le crédit de ma Banque. Pincez-les ou ne les pincez pas ! Cela m'est fort égal. Je suis au-dessus de ça !

Les chroniqueurs judiciaires admirèrent l'attitude du volé. A la bonne heure ! Le Crésus dédaignait la rapine !...

Il s'ensuivit que les cambrioleurs mystérieux furent frustrés de la sympathie publique qui s'attache aux grands bandits. Les informateurs si prodigues d'éloges pour les Mandrins et les Cartouches, épargnèrent les allusions désobligeantes à la victime ; ils étaient désorientés. Ce nonobstant, la police prit conscience de ses devoirs ; il y avait là une question quasi-sportive, une question corporative, si j'ose dire !... Un méchant cambriolage peut passer inaperçu : l'affaire de la Banque Bienvenu, ça se monte en épingle !... Le bureau des recherches fut en émoi. Pendant quatre semaines, la Sûreté générale n'eut pas un instant de repos. Recherches dans tous les coins, rapports sur rapports... Une légende naissait, celle de la « Bande Verte ! » Pourquoi verte?... Nul ne l'expliquera ; le bande, au dire des journalistes, s'était octroyé la mission de piller les grands établissements de crédit ; elle avait des affiliés partout, même à la Banque de France. Elle étendait ses opérations sur toutes les parties du globe terrestre où des échanges monétaires s'effectuaient.

Les limiers de deux polices concurrentes rivalisèrent de zèle ; au bout de leurs filatures, ils trouvèrent qui? Évariste Maingois !... Personne ne répondait moins au type du bandit de cinéma !... Évariste Maingois, honnête citoyen de Corbeil, eût inspiré la confiance à un usurier ; il était de mœurs douces et de commerce agréable. Depuis un quart de siècle, il habitait une confortable propriété, où madame Maingois élevait des enfants et des poules ; le dimanche, des amis venaient faire un bridge, à l'ombre des vieux marronniers, tandis que les jeunes gens se livraient à ces jeux de jardin qui sont l'agrément et la plaie de la campagne. M. Maingois avait une pro-

fession régulière : il était ingénieur des Arts et Manufactures ; en foi de quoi il avait un petit bureau malcommode, dans une rue écartée du quartier Saint-Lazare, où il se rendait trois fois par semaine. Quand il reprenait le train de Corbeil, il ne tarissait pas sur les difficultés qu'un ingénieur éprouve à gagner sa vie :

— La concurrence nous dévore ! Il y a trop d'ingénieurs conseils !... On est là, se disputant quatre ou cinq pauvres affaires ! Moi, je n'ai pas trop à me plaindre ; je me suis spécialisé dans les expertises d'électricité. Dame, ça m'oblige à passer des nuits !... Ces messieurs de l'École polytechnique ne m'ont laissé que ce rebut ! Ce n'est point du travail qui leur dise ! Pendant qu'ils sont bien au chaud dans leur lit, je surveille des installations d'usines mal conçues, des distributions de force ; je risque vingt fois ma vie ! Ma femme me dit souvent : « Un homme de ton âge devrait se reposer ! » Je ne l'écoute pas... Mon père ne s'est pas reposé ! Mon grand-père ne s'est pas reposé !... Tous sont morts sur la brèche ! Je mourrai comme eux !

Et les habitants de Corbeil avaient une sincère estime pour ce citoyen qui voulait absolument travailler, alors qu'il aurait pu jouir d'un repos chèrement acquis ! Ils le nommèrent adjoint au maire et conseiller d'arrondissement. Ce lui était dû !

Or, à l'insu de tous, Évariste Maingois exerçait la profession de cambrioleur, de monte-en-l'air. La douce madame Maingois, son épouse, n'était pas mieux renseignée sur les véritables faits et gestes de son mari, que ne l'étaient les autres Corbillonnais. Elle croyait, dur comme fer, qu'Évariste avait gagné sa modeste aisance par un labeur acharné, qui est le lot des ingénieurs sans génie. Maingois n'avait que de pauvres affaires qu'il négligeait. Son bureau lui servait de station provisoire entre sa vie apparente, respectable, et sa véritable vie de brigand organisé. Durant vingt-cinq années, il avait, couvert par ce stratagème, mené à bien une centaine de cambriolages relativement fructueux ; c'était du quarante mille francs par an, tout au plus! mais il était borné en ses désirs et modeste en ses goûts ; si la police ne l'eût pas arrêté, il comptait se retirer après la réussite du coup

tenté contre la Banque Bienvenu. Il n'opérait qu'ayant mûrement réfléchi, étudié son terrain de manœuvre, et ne donnait de sa personne que dans les grandes occasions. Il avait appliqué les méthodes scientifiques à l'art de dérober ! Il s'était adjoint une compagnie d'employés et de rabatteurs, des camarades sûrs au nombre fatidique de cinq : Zicotti (dit le Frisé, parce qu'il était chauve, encore qu'Italien), ouvrier dans une grande fabrique et qui façonnait les outils ; M. Gustave, commis chez un remisier et qui écoulait les titres volés ; Joseph, un machiniste, très répandu dans les bars louches de la périphérie ; le père Gédéon, antiquaire-recéleur, qui avait une vaste boutique, aux environs du Luxembourg et une façade de commerçant notable ; c'était lui l'homme nécessaire qui fournissait les tapissières, enlevait les meubles et maquillait les argenteries. Enfin Julot, chauffeur de son métier, possédait une belle limousine qu'il louait à la journée aux Américains de passage ; très correct, très bon conducteur, ce garçon était recherché de tous les chasseurs d'hôtel qui lui confiaient le soin de promener les voyageurs de marque, et de leur indiquer les endroits de plaisir, qui furent la célébrité de notre capitale. Sa voiture stationnait, l'après-midi, rue Halévy où les passants la remarquaient pour sa propreté méticuleuse et le petit bouquet de fleurs qui en parfumait l'intérieur. Julot était tenu pour le parangon des chauffeurs, parce qu'il avait, un jour, rapporté un réticule enrichi de pierreries, oublié dans sa voiture par une dame frivole ! Allez donc, après cela, égarer vos soupçons sur ce loyal mécanicien !...

La bande se réunissait dans une petite salle, au premier étage d'une gargote, rue Saint-Georges. Chaque affidé recevait un pneumatique, toujours conçu en ces termes : « Juliette est de retour. Elle cherche une place ; son oncle voudrait vous parler. Signé : Léon. » Cela signifiait qu'un des camarades avait déniché une bonne affaire. On se réunissait à la gargote, afin d'examiner la chose ; si elle semblait fructueuse et facile, on établissait le plan d'attaque. Aucun détail n'était négligé ; on n'imagine pas la minutie qu'exige un cambriolage ! La moindre erreur peut être la cause de désastres ! Évariste Maingois, esprit rompu à la discipline scientifique, ne se livrait

pas à l'inspiration, il scrutait les moindres détails, calculait les moindres actions : il supputait une à une, les hypothèses d'échec. Lorsque le machiniste apporta l'affaire de la Banque Bienvenu. Maingois se rebiffa :

— Non!... C'est trop gros !... Des millions?... Ca ne se digère pas comme un œuf ! Il nous faudra du temps pour maquiller les titres et les vendre à l'étranger. A supposer que le coup réussisse, ça fera du bruit ! Il y aura des notes dans les journeaux ; les mouchards mettront tout leur amour-propre à nous pister. Une imprudence peut nous entraîner dans la catastrophe irrémédiable ! Parlez-moi d'une visite chez un particulier, chez un collectionneur qui est en villégiature à Dinard, laissant la garde de ses trésors aux domestiques? Ça c'est du tout cuit !... Mais le nettoyage d'une grosse banque ! Mauvais travail !... Nous dressons contre nous tous les financiers, tous les clients de la maison. Je n'ai pas encore travaillé dans ce rayon-là, ça me déroute et j'avoue que j'éprouve une certaine appréhension !

Les autres n'écoutèrent pas la voix de la sagesse ; ils étaient enthousiasmés à l'idée de s'assurer, en une soirée, le pain de leurs vieux jours. L'entreprise menée à bonne fin, chacun d'eux se proposait de renoncer à la vie d'aventures, aux dangereuses équipées nocturnes ; il rentrait, après fortune faite, dans la paisible existence bourgeoise. Quel rêve !... Il y a, au cœur des bandits, un besoin de tranquillité, de jouissance terre à terre, qui les perd. Ces malfaiteurs n'échappaient point au mesquin idéal du citoyen ; s'ils pillaient les rentiers, c'était pour devenir rentiers à leur tour. Joseph démontra que l'affaire était immanquable ; M. Gustave se fit fort de caser les valeurs à des intermédiaires éprouvés. L'antiquaire suggéra la fondation provisoire d'un comptoir, à Bayonne, pour noyer le papier dans le Sud-Ouest et en Espagne ; Zicotti se chargeait des transactions en Italie. Évariste n'était pas convaincu ; sa clairvoyance l'avertissait. Contre l'habitude, il questionna Joseph sur la genèse du projet ; le machiniste exposa qu'il avait rencontré dans un bar un monsieur très bien qui lui avait offert un verre ; on avait causé. Le monsieur était un client de la Banque Bienvenu ; il en voulait sans doute au caissier qui l'avait rabroué dans l'après-midi.

Il s'était mis à déblatérer contre ces banques féroces qui prennent l'argent du monde et qui négligent les précautions les plus élémentaires :

— Je vous demande un peu ! — qu'il disait. — Le caissier n'a pas voulu me régler mon compte, sous prétexte qu'il était quatre heures sonnées ! Moi, j'avais besoin de mon argent. Est-ce que je sais où il sera demain ?... Cette boîte-là est exposée ; il n'y a qu'un garde de nuit. Je le sais, je le connais le gardien ! Dans le jour, il est homme de peine à la Samaritaine. Vous pensez s'il doit ronfler, le soir. Faut-il que je sois bête, d'avoir aventuré mes quatre sous dans un bazar ouvert à tous les vents ?

Le monsieur partit ; mais ses récriminations n'étaient pas tombées dans l'oreille d'un sourd ; Joseph, le lendemain, allait se renseigner sur place ; il avait acheté un bon de la Ville de Paris, à la Banque Bienvenu ; tandis qu'on le servait, il avait noté la position de la caisse, des coffres, du bureau directorial, des portes d'accès. Ensuite il était ressorti pour entrer dans la maison, il avait questionné le concierge au sujet d'une chambre à louer, cependant qu'il levait la topographie des aîtres. Il s'était renseigné sur les habitudes des locataires ; le portier était un homme jeune, marié. A minuit, il ne devait plus avoir conscience de rien. Il n'y avait pas à hésiter : la Banque était une proie facile. Si on tardait, d'autres amateurs devanceraient l'association Maingois. Dernier argument : il n'y avait pas de complice à rétribuer, puisque le monsieur bavard avait involontairement servi d'indicateur. Cela décida sur-le-champ Évariste ; pas d'indiscrétion et pas de chantage à redouter. On restait entre soi. Au dessert, le schéma du cambriolage était établi ; rendez-vous fut pris.

L'affaire de la Banque réussit à merveille, ainsi que l'on sait. Les titres, d'abord transportés à Levallois dans la remise de Joseph, furent ensuite livrés dans des malles au domicile du père Gédéon ; là, M. Gustave les travailla, les renumérota à l'aide d'une chimie experte. Ces images émigrèrent en Suisse et de là en divers pays. Zicotti, ainsi qu'il l'avait promis, dispersa d'autres obligations chez ses parents d'Italie. Le Comptoir général, fondé a Bayonne, écoula le reste. Au bout d'un mois, il n'y avait plus trace de ces papiers encom-

brants. On pouvait considérer l'impunité comme acquise... Hélas!... Sécurité trompeuse, tu détruis les situations les mieux établies! Julot, modèle des chauffeurs, vendit sa limousine et annonça qu'il se retirait au pays natal. M. Gustave quitta son remisier et voulut tâter des plaisirs coûteux; le père Gédéon se débarrassa de sa boutique; Joseph, le machiniste, s'offrit des bombances royales et ne reparut à son théâtre accoutumé ; Maingois, le prudent Maingois, effrayé de son succès, commit la gaffe de proposer au plus offrant son fonds d'ingénieur-conseil. Cette hâte à s'embourgeoiser fut cause de leur perte à tous ! L'acheteur de la limousine et de ses accessoires, découvrit dans la remise plusieurs plaques d'arrière, portant des numéros différents ; comme il n'avait encore payé que la moitié de la somme stipulée par le trop pressé Julot, il alla rendre une petite visite au commissaire de Levallois, lequel fut prodigieusement captivé par la conversation qu'il eut avec l'amateur d'automobiles. Ce magistrat communiqua ses impressions à son collègue de la Sûreté ; il s'ensuivit que Julot fut appréhendé au corps, dans l'instant où il se préparait à fuir Paris et ses embûches; malgré toute sa finesse d'esprit il ne put trouver une explication plausible à la présence de plusieurs plaques pour une seule voiture; il se contredit, s'enferra, et bien qu'il n'avouât pas, fut gardé à la disposition de la justice.

Chez le père Gédéon, une fille de service en balayant les salles — chose qui ne s'était pas faite depuis vingt ans ! — trouva une grande enveloppe à en-tête portant ces mots imprimés : « Banque Bienvenu et Fils ». Elle était au courant des méfaits commis par la Bande Verte et se hâta d'avertir la police ; c'est pourquoi le père Gédéon, malgré la rouerie de son argumentation, fut mis à l'ombre. Le plus fort était accompli ; on arrêta M. Gustave, chez lequel on perquisitionna ; saisie d'une comptabilité très en règle. Quant à Joseph, son cas était trop clair ; ivre dès le midi, il se répandait en propos compromettants, racontait, pour justifier ses libéralités envers les copains, tantôt une histoire d'héritage, tantôt une mirifique légende de gros lot panamique ; l'ivresse lui fut fatale, comme la propreté l'avait été au père Gédéon. L'arrestation de ces quatre complices fut tenue secrète ; Zicotti tomba dans

une souricière préparée au domicile du machiniste. Il ne restait plus que Maingois que les autres trahirent, selon les règles de la politique ; une troupe d'inspecteurs vint le cueillir à Corbeil, où il se délassait de ses labeurs. Après quoi, la nouvelle fut communiquée aux journalistes, dont la joie ne connut pas de bornes. Surot faillit trépasser de bonheur !...

Quelqu'un qui était moins radieux, c'était Martial. Est-ce qu'on allait lui restituer ses cinq millions? Le Diable était bien capable de lui jouer ce tour. Mais non !... Le Diable ne tenait pas à livrer un trop grand nombre de ses fidèles sujets; on ne put retrouver qu'une faible partie des sommes volées. Vous n'imaginez pas la quantité de personnes notoires que ce procès contenta : d'abord les inspecteurs de police et leurs supérieurs directs, qui reçurent un avancement mérité ; puis les directeurs de journaux, qui eurent de la pâture pour des semaines ; puis les lecteurs d'iceux journaux ; puis les financiers qui se rassurèrent ; puis les tenanciers de cinémas ; puis les dessinateurs, photographes et rédacteurs du Palais, puis les magistrats, qu'une cause célèbre immortalise ; enfin, cinq maîtres du barreau, parmi lesquels le bâtonnier Bernard-Robert de Vezou, avocat d'assises très réputé, pourvoyeur de guillotine, et qui réclama la faveur de défendre Évariste Maingois ; le chef de la bande lui revenait de droit.

C'est pourquoi l'instruction de l'affaire se prolongea outre mesure ; on faisait durer le plaisir. Martial, convoqué chez le juge d'instruction, pria qu'on lui épargnât les comparutions trop fréquentes, et rejeta sur son caissier la corvée de témoigner. Surot ne demandait que cela ; le procès l'avait rendu populaire à la Bourse ; il était rayonnant, comme s'il eût bénéficié d'un non-lieu. Il se laissait volontiers prendre des interviews, et posait, tant qu'on le désirait, devant les kodaks. Il accaparait l'attention publique, au point que le vaniteux Julot en fut jaloux, et se plaignit :

— Ma parole ! On dirait que c'est lui qui a commis le vol ! — confia-t-il à son défenseur.

Les meilleures choses ont une fin ; l'instruction fut close ; les débats, fixés aux premiers jours de novembre, ne pouvaient manquer d'attirer du monde ; novembre, c'est la bonne époque

pour une cause célèbre ; on est assuré d'une salle comble ; les spectateurs habitués de ces grandes premières sont rentrés, qui de villégiature, qui de la chasse, qui de tournée; les Chambres ont rappelé les vaillants représentants du peuple ; les théâtres et les couturiers lancent leurs modèles. On s'arracha les cartes d'entrée au procès de la Bande Verte. Malgré le désir qu'il avait exprimé de ne pas paraître aux débats, Martial fut convoqué par la défense, en qualité de témoin ; il devait déposer le dernier ; aussi fut-il contraint de rester, durant trois jours, enfermé dans la salle des témoins qui n'est pas un lieu de délices, certes !

Les accusés ayant tout avoué, leur sort ne laissait pas de doute ; pourtant, le plus jeune des défenseurs, celui qui n'avait pas encore été bâtonnier (mais qui le devint, au lendemain de cette affaire sensationnelle), maître Jigon, avait échafaudé un système de défense assez adroit : selon lui, les bandits n'étaient pas entièrement responsables, ils avaient été entraînés. Par qui? Par cet individu mystérieux, que Joseph avait rencontré dans un bar louche et qui, sans en avoir été prié, avait livré les indications les plus précises, permettant d'accomplir le vol en toute sécurité. Il avait tenté la cupidité de ces naïves fripouilles et corrompu leurs probités chancelantes! Quels étaient les mobiles de cet étrange provocateur? Ne fallait-il pas voir en lui un de ces malheureux, ruinés par les manœuvres d'un boursicotier cynique, et qui avait cherché à se venger? Lorsque maître Jigon développa son hypothèse dans le conseil des défenseurs, le bâtonnier Bernard-Robert de Vezou la jugea en quelques mots :

— C'est ridicule !... Je ne vous suivrai pas sur ce terrain !...

— Libre à vous ! — répliqua maître Jigon, vexé comme un canard. — Moi, j'entends sauver mon client ; si vous avez une autre stratégie à me proposer, je l'accepte, mon cher bâtonnier !...

— Vous avez fait rechercher l'individu mystérieux !... L'avez-vous déniché?

— Hélas! Non!... Et je m'en applaudis!... Il sera plus commode de lui prêter les plus noirs desseins...

— Tenez ! Cela me rappelle l'homme à la grande barbe de Troppmann !... Moyen usé ! Les magistrats de province

n'en veulent plus, à plus forte raison ceux de Paris seront-ils incrédules !... Je ne tiens pas à ce qu'on me blague !...

— A votre aise !... Je reste sur mes positions !

Et maître Jigon se renferma dans un mutisme courroucé. Il avait raison, mais son âge ne lui permettait pas encore d'avoir raison contre son bâtonnier.

Vous retrouveriez, dans *la Gazette des Tribunaux*, le compte rendu détaillé des débats auxquels donna lieu la passionnante affaire de la Bande Verte. L'interrogatoire des prévenus fut mené avec maëstria par le premier président Bizingue ; ce magistrat, qui n'avait à sa disposition que la forme trop concise de l'interrogation, s'arrangea quand même pour tracer le portrait psychologique de chaque bandit ; l'auditoire se délecta ! Les comédiennes avaient une envie folle d'applaudir, les littérateurs opinaient du chef ; les boulevardiers souriaient d'un air de connaisseurs ; les victimes ne dissimulaient pas leur orgueilleuse satisfaction ; seuls, les avocats de la défense, et l'avocat général, à qui on coupait leurs effets, se renfrognaient :

— Quel cabot ! — souffla tout bas maître de Vezou, à son assesseur, maître Lardanchois.

Les réponses d'Évariste Maingois confirmèrent l'espèce de déférence que le président lui décernait ; le chef de la bande joua très serré, se posa en partisan de la « Reprise individuelle ». Ingénieur et petit bourgeois, il avait pâti de la médiocrité que notre état social inflige à ceux qu'il égare d'abord par le mirage des carrières libérales ou scientifiques.

— Je ne suis pas sorti de Polytechnique, ce fut ma tare originelle !

Il avait lutté; il s'était efforcé, loyalement, de conquérir sa place au soleil ; puis la malechance l'avait terrassé, il s'était dégoûté d'un effort vain ; il s'était révolté, il avait déclaré la guerre à l'infâme société !... Maître Bernard-Robert de Vezou prenait de notes : il tenait sa plaidoirie !... Évariste se campait en pleine lumière, comme le champion de la misère exaspérée, défiant l'inégalité des conditions humaines. Joseph parla trop ; il parut phraseur, bellâtre et peu pittoresque. Le père Gédéon ne répondit aux questions que par des protestations timides :

— Un pauvre vieux comme moi !... Je suis innocent !... J'étais respecté de tous les voisins. C'est un gredin qui a placé cette enveloppe parmi les détritus de ma boutique ! Quel malheur, quand on est ainsi que moi, près de sa fin, de se voir déshonoré. Une famille en larmes !

M. Gustave expliqua qu'il n'avait vu, dans cette aventure, qu'une transaction financière, semblable à celles que les boursiers les plus renommés traitent, d'un bout de l'année à l'autre :

— Le maquillage des titres? Mais c'est courant !... Il n'y aurait plus d'affaire possible si on s'arrêtait à ces vétilles !

Son inconscience professionnelle faillit le sauver ; cependant, il fut prouvé qu'il avait participé au cambriolage. Zicotti, dit le Frisé, se contenta de rejeter sa faute sur Évariste Maingois, « qui avait entraîné un malheureux étranger à commettre des forfaits, dont un Zicotti, des Zicotti de Milan, n'aurait pas été capable, s'il n'avait été au préalable magnétisé ». Il amusa beaucoup l'auditoire, et même le tribunal ; mais il força ses effets, on dut lui imposer silence.

Le défilé des témoins. Surot ouvrait la marche ; le président le félicita :

— Surot, vous avez racheté votre déplorable passé ; moi qui vous ai si souvent condamné en correctionnelle, je ne me doutais pas de la revanche que l'avenir vous réservait. Vous êtes à présent un honnête homme, et l'aide le plus dévoué de la justice, dans sa tâche redoutable. Ne pleurez pas, Surot ! Levez haut la tête ! Vous en avez désormais le droit ! Et je suis fier de le crier publiquement ! Par la même occasion, je félicite l'homme de bien, qui vous tendit une main secourable. L'Œuvre du Relèvement moral des condamnés peut inscrire votre nom dans ses annales !... Remettez-vous, Surot, et dites-nous ce que vous savez !

Le caissier, étranglé par l'émotion, mais soutenu par la vanité, raconta la visite préalable de Joseph à la Banque Bienvenu, l'achat du bon de la Ville de Paris, il dit son émotion lorsqu'à son arrivée au bureau, il buta du pied contre le corps du garçon chloroformé, son épouvante à la vue du coffre-fort vide. Il narra sa visite à Martial, et l'indifférence de celui-ci devant le désastre :

— Mais j'avais mon honneur à défendre monsieur le président ! J'ai insisté, et nous avons porté plainte !

A son tour, maître Jigon prenait fiévreusement des notes.

Le concierge, le garçon Émile, les employés de la Banque furent retournés sur le gril de l'interrogatoire ; les défenseurs accablèrent le portier !

Le concierge se demandait avec angoisse si ces messieurs n'allaient pas l'entraîner dans l'affaire en qualité de complice. Un expert serrurier déposa ; puis parurent les voisins des inculpés, des gens de Levallois, de Corbeil, du quartier Tournon, des chimistes, des machinistes, des remisiers... Enfin, on appela :

— Monsieur Martial Bienvenu !

Rumeur dans l'assistance, chuchotements ; le milliardaire allait être présenté en liberté dans le cirque. Martial, très calme, traversa la salle pour se rendre à la barre ; il marcha sur les avocats, accroupis aux pieds des belles dames, sur les toges, sur les traînes ; arrivé devant le tribunal, il ôta le gant de sa main droite, déclina ses nom, prénoms, âge et qualités, et jura de dire la vérité, toute la vérité, ce dont il n'avait, d'ailleurs, nulle intention !...

Juste à ce moment, Joseph que la monotonie des débats avait engourdi, se réveilla d'un demi-sommeil, aperçut Martial, et s'écria, à voix contenue :

— Ah !... Par exemple !... Ça, c'est trop fort !...

— Qu'est-ce que vous avez? — lui demanda maître Jigon.

— Ou j'ai la berlue, ou ce type-là est le citoyen que j'ai rencontré au bar du boulevard Barbès !...

— Vous en êtes sûr? — insista maître Jigon, envahi d'un espoir trop large pour sa poitrine.

— J'en mettrais ma main au feu — sussurra Joseph, — sauf qu'il est mieux nippé que le soir où je l'ai connu !... Mais c'est lui !...

La déposition de Martial était terminée ; il se préparait à fouler une seconde fois les robes de l'assistance, lorsque maître Jigon se leva, et s'adressant au tribunal, jeta un appel vibrant :

— Pardon !... S'il plaît à la Cour, je désire poser à monsieur Martial Bienvenu plusieurs questions qui l'embarrasseront peut-être?...

— Mais, maître Jigon, — observa le président, — le témoin

nous a déclaré qu'il ne savait rien !... Il n'a point chargé les prévenus ; il déplore le bruit que l'on a fait autour de ce fait-divers ; il a indemnisé très largement les ayants droit. Je ne vois pas ce que vous réclameriez de plus !...

— Justement !... La conduite du témoin m'est, si j'ose dire, assez suspecte !... Il vient de se produire un incident très grave : mon client, Joseph le machiniste, a reconnu en monsieur Bienvenu le mystérieux individu qui lui livra les plans de la Banque !

Stupeur générale ; maître Bernard-Robert de Vezou se penche vers son collègue, maître Lardanchois, et lui glisse :

— Quel idiot ! Il va nous rendre grotesques !

Martial n'a pas bronché, il se tourne, face à maître Jigon, sourit poliment, et dit :

— Maître, je ne comprends pas !

Le président est très ennuyé ; il redoute une gaffe qui nuirait à la belle ordonnance des débats ! Pourtant, il ne saurait imposer silence au défenseur.

Maître Jigon reprend :

— Permettez-moi d'insister, monsieur le président !... Priez le témoin de se tourner dans la direction du banc des accusés, et de regarder mon client bien en face !

Docile, et sans attendre l'injonction du président, Martial se tourna vers la machiniste ; maître Jigon continua :

— Joseph ! Reconnaissez-vous le témoin?... Est-ce lui qui vous offrit une consommation au bar du boulevard Barbès?

— Sûr que c'est lui ! — dit Joseph.

— Et vous, monsieur Bienvenu, reconnaissez-vous en Joseph votre interlocuteur?

Martial ne se troubla pas ; il répondit :

— Ma foi, maître, je tombe des nues!... Je n'ai pas coutume de fréquenter les bars où s'abreuvent les machinistes, et c'est la première fois que j'ai l'honneur de rencontrer votre client !

L'assistance, que le coup de théâtre avait inquiétée, se reprit aussitôt ; des rires discrets tintèrent.

Joseph murmura :

— Eh bien !... Il a un rude toupet, le frère !

Maître de Vezou prit un air de commisération dédaigneuse,

et haussa les épaules ; maître Lardanchois renchérit, et jeta des regards de blâme à l'adresse du Jigon ; les deux autres avocats suivirent l'exemple qui tombait de si haut ; le cinquième réserva son opinion. Le tribunal, lui, était furieux !...

Maître Jigon ne se tint pas pour battu :

— Usant de mes prérogatives, je demande que monsieur Bienvenu soit confronté avec le patron du bar Barbès !

C'en était trop !... Les spectateurs se révoltèrent !... Mais Martial intervint, du tac au tac :

— Très volontiers, maître !... Je suis à votre disposition, bien qu'il me semble inattendu d'être traité par vous en accusé, alors que je ne suis, vous le savez, qu'un plaignant qui ne se plaint guère !

L'assistance approuva... Maître Jigon rageait ; il souffla à son client :

— Espèce d'imbécile ! Vous nous avez fourrés dans un joli pétrin !

— Ah ! — fit simplement Joseph que le doute submergea soudain.

Le patron du bar Barbès s'avança près de Martial ; maître Jigon le pria de dévisager M. Bienvenu, et de dire si cet examen ne lui rappelait pas quelque chose, si ce monsieur ne ressemblait pas à l'individu qui avait consommé dans son établissement, certain soir, en compagnie du machiniste?... Le silence, durant cette confrontation, pesait sur les spectateurs ; enfin l'homme de Barbès se décida :

— Non !... Je ne crois pas !... Monsieur a une figure très ordinaire et ressemble à tout le monde !

Soulagés, les spectateurs éclatèrent de rire : le président, qui riait aussi, réclama un peu de tenue ; le patron du bar, flatté, ajouta :

— Vraiment, non !... Je pourrais jurer que monsieur n'est jamais venu dans ma boutique ! Il est trop chic !...

— Joseph? — questionna le président, — persistez-vous dans vos affirmations?

Le machiniste, complètement désorienté, leva des bras désespérés, et les laissa retomber contre ses cuisses, ce qui est le signe du désarroi mental le plus absolu. Il soupira :

— Peut-être bien que je me serais trompé !... A la réflexion, l'autre était plus petit et plus mince !

Maître Jigon, consterné, cacha sa courte honte dans un dossier propice ; le président dit à Martial :

— Monsieur Bienvenu, cet incident regrettable est clos, vous pouvez vous retirer, si les jurés et la défense n'y voient point d'inconvénient !

Maître Jigon, sans lever la tête, acquiesça. Martial partit ; sur son passage, une vive sympathie le saluait ; les robes s'écartaient !...

Quand il fut dehors, sur l'escalier du Palais, il aspira une large bouffée d'air :

— Ouf !... Je l'échappe belle !

Les amis s'empressaient et le réconfortaient.

— Qu'est-ce qui lui a pris, à Jigon, de vous apostropher?... Les personnes de qualité ne sont plus à l'abri de la calomnie?... Un peu plus, et il vous accusait de vous être volé vous-même !... C'est bouffon !... Vous, un milliardaire, dans un bar d'apaches ! Les fabricants de films n'ont rien imaginé d'aussi burlesque ! Du reste, vous avez été épatant, mon bon !... Nous vous admirions, pour votre sang-froid et votre placidité !... Le président était furieux, les jurés se roulaient !... Ce Jigon ramassera le maximum !

Martial sut être indulgent, supérieur :

— Tout cela n'a aucune importance !... Ce petit Jigon se raccrochait à la moindre espérance. Je ne lui en veux pas d'avoir fait son métier ; je n'en veux à personne. Il faut que tout le monde vive, les avocats et les accusés. Je me mets à la place de ces pauvres bougres !...

Des reporters aux aguets notèrent ces déclarations, que les feuilles matutinales reproduisirent, amplifiées.

Rentré chez lui, Martial s'abstint de dîner, il revoyait le petit bar du boulevard Barbès où il s'était égaré, où il avait tendu au naïf Joseph le piège qui avait englouti celui-ci et sa bande. Il aurait dû, suivant les reproches de sa conscience, confesser la vérité :

— Oui, c'est moi l'inconnu mystérieux !... Les comparses que vous allez juger n'ont fait qu'exécuter mes ordres, puis-

que j'ai tenté leur cupidité !... Condamnez l'instigateur, coupable d'avoir vendu son âme au Diable !... Punissez-moi !... Je suis un être malfaisant ; partout où je passe, je laisse du malheur !... Ces nobles fripouilles sont mes dernières victimes ! Acquittez-les et envoyez-moi aux travaux forcés !... J'ai grand besoin de travailler, et de me réhabiliter !

« Attention !... Nous bifurquons sur la voie du remords !... Trop tard, mon bonhomme !... Oui, tu as menti, tu as tiré ton épingle du jeu ; tu te repens, tu ne dormiras pas ! Ta ruse ne s'adressait qu'au Diable ; elle a brisé cinq forbans au passage. Quoi que tu fisses, tu n'as pas pu les sauver. L'Autre te tient : quoi que tu fasses, tu échoueras et tu répandras la ruine autour de toi ! Incline-toi, et accepte !... »

L'amertume de ces pensées maintint Martial en éveil, durant la fin de la journée. A neuf heures, la sonnerie du téléphone tinta ; Surot annonçait le jugement :

— Victoire sur toute la ligne !... Les travaux forcés à perpétuité pour Évariste Maingois, Joseph, Julot et le père Gédéon ; dix ans pour Zicotti ; monsieur Gustave a passé au travers, il ne récolte que cinq ans de réclusion !

Si Martial, poursuivi par le désir de jeter l'or de Satan dans la circulation, ne s'était pas rendu au bar du boulevard Barbès, Corbeil n'aurait pas été privé d'un adjoint honorable, et la voiture de Julot stationnerait encore rue Halévy ! Ce qui prouve que les grandes causes ont de petits effets !...

Les avocats de la défense ne ménagèrent pas le plaignant ; ils arrangèrent, de la belle façon, le richard dont le luxe était un défi à la misère. En sorte que le plus malmené, en cette affaire, fut justement celui qui se réclamait des justes lois. Maître Jigon se révéla très éloquent ; il ne sauva pas son client, mais il s'acharna sur le banquier ; il posa le problème des richesses inexplicables, et piétina la réputation de ces boursiers, dénués de scrupules, qui n'ont pas honte d'étaler leur opulence mal acquise :

— La partie civile ? — S'écria-t-il, dans un superbe mouvement d'indignation. — Par qui est-elle représentée ?... Par monsieur Bienvenu !... Un enrichi de la veille, un de ces parvenus qui violentent notre société !... Vous avez fouillé le passé de nos clients, c'était votre droit !... Avez-vous fouillé le passé

du personnage, sorti on ne sait d'où, et qui, du jour au lendemain, s'est imposé à l'attention du Tout-Paris, par ses prodigalités?... Quelles ressources cachées subviennent aux dépenses insolentes du sieur Bienvenu?... D'où vient ce prurit de gaspillage, qui a illustré ce comte romain?... Cet énigmatique financier, d'où sort-il?... Où va-t-il?... Que veut-il?... Messieurs les jurés, vous, les humbles travailleurs, les rentiers modestes, les patentés qui peinez, vous ferez-vous les complices du détraqué, qui défraie la chronique scandaleuse de ses excentricités?... Il a tout acheté, ce multimillionnaire !... Il est comte romain et député socialiste !... Et il se plaint, parce que cinq obscurs malandrins lui ont raflé un peu de cet argent que, par ailleurs, il dilapide si allègrement !...

La plaidoirie de maître Jigon fit sensation; au fond, il avait raison : l'emploi de la fortune nécessite une méthode mesurée que Martial avait dû ignorer, de propos délibéré. L'épithète de « Parvenu » lui était infligée pour la vie !... Maître Jigon l'en avait blasonné ! Le futur bâtonnier avait insisté sur ce fait : jamais le sieur Bienvenu ne commit, auparavent, le moindre acte de libéralité; il ne s'était point inscrit en tête des listes que les périodiques ouvrent au profit des miséreux. Martial Bienvenu était, désormais, le « Mauvais riche ». Ainsi finit l'affaire Maingois, par la déchéance de la partie civile ! C'est assez fréquent...

***

La leçon avait été brutale ; que faire, en définitive?... Subir, dans sa monotonie la sévère discipline à laquelle le pacte le forçait?... Mieux valait la mort au jour fixé, que cette agonie lente, prolongeant, au prix de quelles machinations, une vie désenchantée, vide. Quel but à tant d'efforts?... Exister. Vieillir. Être le forçat du souci, le condamné qui retarde son exécution, à l'aide de mille subterfuges, cassation, recours en grâce, révélations tardives?... Les cardiaques finissent presque tous en beauté ; sachant, à peu de chose près, quelle sera la date où cessera leur martyre, ils ont une sérénité surhumaine; ils règlent leurs affaires périssables, apurent leur passé ; ils lisent avec passion, ornent encore une intelligence qui doit s'éteindre bientôt ; ce faisant, ils rendent un suprême hom-

mage au Créateur, qui nous a mis au monde pour que nous perfectionnions son ouvrage, et l'exaltions !... Martial ne se défendit plus contre la résignation à l'inévitable : il s'avoua vaincu. Deux mois lui restaient qu'il comptait employer au mieux de son entretien psychique. Au moins, le Diable prendrait possession d'une âme distinguée, nette de toute faiblesse, et que Dieu eût reçue, en bonne place, parmi les Élus.

Ce fut, pour le réprouvé, une âcre jouissance que celle de ne plus trafiquer ; chaque matin, Surot venait quérir le million, destiné à solder les dépenses accumulées. A chaque visite, il remarquait que son bienfaiteur était plus sombre, et tournait au neurasthénique. Le taciturne Bienvenu recevait son homme de confiance, avec de rares questions, qui ne variaient guère :

— Tout va bien, Surot?... La Banque marche?... On ne nous a pas volés?...

— Tout va des mieux, monsieur Bienvenu.

— Vous n'avez rien de spécial à me dire?

— Rien de rien, monsieur Bienvenu, sinon que votre compte débiteur diminue à vue d'œil. Encore deux mois d'économies, et vous serez à jour !...

— Parfait !... Versez cela à mon crédit, et bonne chance, Surot !...

— Merci, et à demain, monsieur Bienvenu !...

Dès que le caissier se retirait, Martial se sentait soulagé, il s'habillait en hâte, et commençait sa tournée ; il visitait, à pied, tous les quartiers de Paris, s'émerveillant d'apercevoir des détails ignorés, des paysages nouveaux. Il s'intéressait à la vie, cependant qu'elle se retirait de lui. Il causait avec les commères des rues écartées, leur soutirait des confidences. Il s'enrichissait d'une quantité de sensations : « Je suis perdu, je n'ai plus que tant de jours à vivre ; tout de même, j'ai vu ceci et cela !... » Il aimait à se perdre dans les foules, tel le personnage de Poe ; il se jetait au plus compact des rassemblements ; quand il suivait une troupe de mercenaires allant à leur besogne, il participait à leur paisible acquiescement devant la nécessité. Il vécut ainsi des existences innombrables d'employés, d'ouvriers, de manœuvres, de pauvres gens qui ne voient pas au delà de leur géhenne quotidienne. Le soir, la rue de la Paix lui était un lieu de délices. lorsque les cou-

settes sortent en cohortes pressées des magasins ; toute une jeunesse, délivrée du travail, se répand dans Paris, bruyante, bourdonnante. Des salutations joviales s'échangent ; un bonheur relatif égaie les larges avenues :

— A demain !... Songe à ce que je t'ai dit !... Tiens !... L'aviateur de Julienne attend sous le réverbère !... Ma chère, la Première est une rosse ! Elle voulait me retenir, pour la robe du mariage Machin !... Crois-tu?... André a demandé si tu viendrais dimanche ; il amène un ami à lui, l'homme de lettres qui est si distingué !...

Etc., etc.

Petits romans entrevus, que vous étiez précieux pour ce malheureux que le désespoir d'être seul poussait à vous épier !

La Providence veillait sur Martial ; ce fut au cours d'une promenade, avenue de l'Opéra, qu'il entra en relations avec Germaine Marcin, apprêteuse de la maison Bourcier sœurs. Le réprouvé n'avait plus que dix jours de crédit ; il ne se rebellait plus contre le sort ; il préparait en toute douceur d'âme le « Salut à mon dernier matin ! ». Il ne souhaitait que dix journées de beau temps ; elles lui furent concédées.

C'était le plein cœur de la jolie saison, lorsque l'air tiédit à peine, et se pose sur votre joue, comme une haleine de femme essoufflée ; la nuit, plus tardive, fait le ciel plus vaste et plus clément. Douceur de déambuler sans but, de cueillir au vol les rires des fillettes, mélancolie de quitter ces visions familières !

Que serait la nécrologie, à la troisième page du *Figaro*? Il faut penser à tout, sapristi ! « Nous avons le regret d'apprendre la mort d'un Parisien fort connu, le comte Martial de Bienvenu, député de Chose-sur-Machin, directeur de la Banque Bienvenu, officier de la Légion d'honneur, propriétaire de la ligne Bordeaux-Buenos-Aires, fondateur des Aciéries d'Imogène, président du conseil d'administration des Charbonnages de l'Ariège ; industriel, armateur, financier, le défunt s'était, tout jeune, imposé au monde des affaires. En outre, il s'intéressait beaucoup aux choses de l'art ; commanditaire de l'Opéra, membre du Cercle libéral, il possédait une remarquable collection de tableaux, où toute les écoles étaient représentées. Fabuleusement riche, il avait le goût des pierres

précieuses, dont il avait en ses divers logis des quantités amassées ; on évalue à huit cents millions la fortune de cet étrange nabab, qui ne laisse aucun héritier direct. M. Martial Bienvenu a été emporté, à l'âge de trente-deux ans, par... » Au fait, par quoi serait-il emporté, sinon par le Diable?... On ne met pas ces choses-là dans un article nécrologique. Dix lignes de biographie hâtive, et ce serait tout ! Ensuite, le monde reprendrait son cours, comme si de rien n'était ; un autre vendrait son âme au sinistre brocanteur... Absorbé par ses pensées, Martial ne s'était pas aperçu qu'il suivait deux jeunes filles, depuis le commencement de l'avenue de l'Opéra. Il ne les avait pas même regardées ; l'une d'elles se retourna et l'apostropha :

— Ah ! çà, monsieur, est-ce que vous allez continuer votre manège?... C'est assommant !...

— Quoi, — balbutia Martial, tiré de son cauchemar. — Quel manège, mademoiselle?...

— Vous êtes sur nos talons, depuis notre sortie du magasin, — reprit la jeune fille.

— Excusez-moi !... Si je vous ai suivies, c'est sans le vouloir !... Je ne faisais pas attention !...

Il avait une figure si piteuse, que les jeunes filles se mirent à rire, franchement. La plus jeune, qui était aussi la plus gracieuse lui dit :

— Comme ça, vous êtes le suiveur malgré lui?... C'est pas ordinaire !

— C'est la vérité. Et pour vous prouver que je ne mens point, tenez ! Je traverse et je prendrai l'autre côté de l'avenue, en vous priant d'agréer mes regrets. Adieu, mesdemoiselles !

Il salua, et s'en fut, sans se retourner. Ces petites femmes de Paris ont un aplomb ridicule ; elles s'imaginent qu'on en veut à leur vertu, parce que l'on marche derrière elles, entraîné par le flot des passants !... Cet incident avait détourné le cours des idées qui se pressaient tout à l'heure dans la cervelle du fils Bienvenu. Ce garçon bien élevé était furieux contre des péronnelles qui l'avaient jugé capable d'une incorrection ; lui, accompagner des demoiselles modistes !... Il était trop timide pour cela. Qu'est-ce qu'auraient pensé ses cama-

rades du cercle, s'ils l'avaient rencontré parlant à des cousettes?... Un nabab qui donne dans le trottin !... Fi donc !

Il arriva ainsi à la place de l'Opéra ; il y avait un rassemblement autour d'un fiacre dont le cheval s'était abattu ; le cocher s'efforçait de relever la bête, à l'aide de ces moyens de persuasion que la Société protectrice des animaux réprouve, c'est-à-dire qu'il lançait de grands coups de pieds dans le ventre de son gagne-pain. Le cheval, rompu de fatigue, tressautait lorsque le brutal soulier l'atteignait, mais il ne bougeait pas autrement ; le cercle des badauds n'élevait aucune protestation. Depuis qu'il se savait perdu, Martial était compatissant aux souffrances, même à celles de nos frères inférieurs ; il prit à partie le citoyen en chapeau de cuir bouilli, et lui intima l'ordre de s'arrêter :

— Finissez !... Vous voyez bien que cette bête est rendue !

— De quoi vous mêlez-vous, — dit l'homme, enchanté de passer sa colère sur quelqu'un. — Il faut que je rentre au dépôt, moi !... C'est-il vous qui m'y conduirez?

— Non !... Mais je vous aiderai à dételer votre cheval, puisque vous êtes trop maladroit pour le faire tout seul !

Tant de mansuétude étonna le brutal conducteur, et l'induisit à la politesse. Martial, posant sa canne à terre, était déjà en train de desserrer les courroies qui retenaient les brancards. Il prenait à cet exercice inaccoutumé un plaisir qu'il n'avait pas soupçonné ; le cheval se laissait désentraver, et ne lançait plus de ruades. Son bel œil imbécile reflétait une stupéfaction obscure. Des citoyens complaisants s'offrirent pour seconder le travail de Martial, d'autres donnèrent des conseils. Le cheval fut debout sur ses parenthèses de jambes ; on le réattela ; le cocher grommelait :

— Si c'est permis, tout de même, de vous confier des bêtes comme celles-là, qui ne sont plus bonnes que pour l'équarrisseur... Je suis gentil !... Ma soirée est perdue !

— Tenez, — fit Martial, en tendant un billet, — je vous l'achète, votre soirée. Mais reconduisez votre cheval au pas, et laissez-le reposer.

— Cent francs, mon prince ! — s'écria le cocher ébloui. — A ce prix-là, je me serais mis moi-même dans les brancards.

Le cercle des badauds fit une ovation au bourgeois qui se

révélait comme le petit bleu des canassons; Martial très gêné regretta la bonne action qui le couvrait d'un ridicule estimable. Pourquoi s'était-il donné en spectacle, devant une foule qui devait le prendre pour un cabotin de la bienfaisance ! Soyez bons envers les animaux ! Quel sujet de chromo populaire !... L'éminent réprouvé n'avait plus que l'envie de se sauver ; il écarta les badauds, et reprit sa route. Il n'était pas éloigné de cinq mètres qu'il entendit une petite voix émue, qui lui disait :

— C'est chic, monsieur, ce que vous venez de faire !...

Il se retourna furieux ; les deux midinettes de tout à l'heure le suivaient ; et l'une d'elles, la plus gracieuse, lui tendait la main, en manifestation approbative. Martial retomba dans sa timidité, mais il n'était pas moins flatté; il ôta son gant sali par le contact des harnais, et serra la menotte qu'on lui présentait. Ce fut ainsi que le plus malheureux des humains entra en relations avec mademoiselle Marcin, l'envoyée de la Providence...

Comment se fit-il que cette jeune fille, qui ne voulait pas être suivie, trouvât tout naturel de parler brusquement au monsieur qu'elle avait rabroué dix minutes auparavant? D'où vient que Martial, sans presque s'en apercevoir, accompagna deux employées subalternes de la grande couturière Bourcier sœurs? Il n'avait l'intention que de faire un pas de conduite aux deux midinettes ; il les abandonnerait au prochain carrefour ; de son côté, Germaine, une fois payé le tribut d'admiration qu'elle devait à ce libérateur de chevaux abattus, comptait bien congédier ce compagnon d'un « adieu, cher monsieur ! » à la fois aimable et définitif. Seulement une phrase en entraîne une autre ; on laisse échapper des indications sur sa vie privée ; cela, bien entendu, appelle des réponses.

— Tiens ! vous êtes à la Bourse? J'ai un cousin qui est commis d'agent de change ; vous l'avez peut-être rencontré? Il s'appelle Léon Tardif : c'est un grand blond, assez poseur.

— Oh ! les grands blonds sont d'ordinaire poseurs, — dit Martial, — et j'en ai rencontré des flottes, de grands blonds !

— Et puis, il y a tant de monde, à la Bourse !... Quelle cohue, ça me donne le vertige !... On m'a menée, une fois, tout en haut du monument, pour voir le spectacle : ces gens

qui s'agitent, qui se bousculent ! Et ces cris, cette poussière, autour de la corbeille !... J'étais grisée, mal à l'aise : pourquoi tous ces êtres-là se poussent-ils ainsi?... Pour l'argent? Est-ce que cela compte, l'argent !...

L'amie de Germaine, mademoiselle Christine, protesta ; l'argent, on ne peut s'en passer, que diable !... Il s'ensuivit une discussion académique sur la valeur du vil métal. Mademoiselle Marcin s'estimait heureuse, du moment qu'elle avait du travail !

— L'argent, on ne l'emporte pas avec soi, dans le grand trou?

Hélas !... Que c'était vrai !... Il y eut échange de constatations philosophiques, concernant la vie de tous les jours. Peu à peu, les interlocuteurs précisaient leurs personnalités ; à leur insu, ils avaient parcouru des kilomètres de confidences; mais se seraient-ils défiés, les uns des autres, alors qu'ils goûtaient, en toute naïveté, le plaisir d'abréger le chemin, par la causerie?... Déjà, les présentations s'étaient faites, en dehors du protocole ; le sauveur des chevaux abattus s'était nommé ; Germaine avait remarqué :

— Martial?... Ce n'est pas un prénom courant !... Oh !... Il n'est pas vilain... Seriez-vous parent du Bienvenu, de ce fameux financier, dont on a tant parlé, à propos de la Bande Verte?

Martial eut honte d'être ce Bienvenu, illustré par le cinéma : il mentit :

— Non !... On m'a souvent posé cette question !... Je n'ai aucun lien de parenté avec ce capitaliste !...

— Tant mieux ! — dit Germaine.

Cette affirmation blessa Martial ; mais il renchérit :

— Cet homme-là me déplaît, et je vous félicite de le détester !... A ne vous rien cacher, je suis son pire ennemi !

Et il était sincère pour la première fois de sa vie !...

— Ma foi, il a une fâcheuse réputation, — confirma mademoiselle Marcin. — J'ai lu les articles à propos de la Bande Verte ; l'a-t-on assez arrangé, ce richard !... J'ai horreur de ces hommes-là !...

Qu'elle était ravissante et cruelle, Germaine, en proférant l'arrêt contre la richesse !... Martial, très lâche, abonda dans son sens :

— Oui, les capitalistes sont la plaie de la société !... Ils souillent, par leur bas appétit de jouissances, tout ce qu'il y a de noble et de désintéressé dans le prolétaire !... Encore, s'ils étaient rassasiés? Mais ils ignorent ce que c'est que le bonheur !... Ils sont isolés dans leur puissance, comme un prisonnier dans sa cellule !... Et c'est le pire des châtiments !...

— Croyez-vous qu'ils n'aient pas des compensations? — fit mademoiselle Germaine, dubitative...

— Je vous le garantis ! — décida Martial, sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Mademoiselle Christine, personne pratique et délurée, haussa les épaules :

— Ça n'empêche pas que votre Bienvenu a pu, grâce à sa fortune, se payer toutes les satisfactions qu'il a voulues !... Essayeuse chez Marqueste, j'ai vu souvent mademoiselle Thyss, la chanteuse de l'Opéra, qui était sa maîtresse ; elle commandait dix robes à la fois !... Vrai, pour aimer cette femme-là, il ne devait pas être difficile, le nabab !

Martial ne sourcilla point sous cette pluie de critiques indirectes ; ne les avait-il pas méritées?...

L'entretien s'égara sur d'autres sujets ; le trio était arrivé à l'avenue de Clichy; mademoiselle Germaine émit un scrupule :

— Monsieur, nous devons vous détourner de votre route, avec nos bavardages !...

— Non, non ! — se hâta de dire Martial. — J'habite par là !... Mais si je suis importun.

— Pas du tout, puisque nous suivons la même route, nous ne nous gênons pas les uns les autres. On vous quittera un peu avant d'arriver à notre porte. Vous comprenez?... Dans ce quartier les voisins potinent !...

Le fils Bienvenu protesta ; depuis des siècles, il faisait ce trajet, tout seul. Il remercia ces demoiselles de lui avoir permis une causerie amicale, grâce à laquelle il ne s'était pas aperçu de l'ennui qu'il avait d'ordinaire à regagner son logis. Jamais la route ne lui avait semblé plus courte !... Ses compagnes admirent que la conversation d'un homme bien élevé charmait le parcours et les délivrait des habituelles obsessions contre lesquelles elles devaient se défendre. A l'endroit fixé, il

prit congé, serra la main de Christine, serra la main de Germaine, et s'éclipsa par une rue adjacente. Christine dit à Germaine :

— Il est bien, ce garçon !...

Germaine répondit à Christine :

— Peuh !... il est convenable, voilà tout !... Mais il n'est pas sot !...

Elles détournèrent la conversation sur autre chose, ce qui prouvait que chacune d'elles élaborait, en son for intérieur, un de ces petits romans qui occupent l'activité psychique des cousettes, avant qu'elles ne s'endorment.

Ce ne fut qu'après avoir dit adieu à ses compagnes d'une heure, que Martial essaya de se rendre un compte à peu près exact des événements ; d'abord, il s'orienta : où était-il?... Dans ce quartier qui n'est plus Clichy, et qui n'est pas encore Saint-Ouen, aux environs de la Fourche. Il faisait presque nuit ; la nouvelle lune, moqueuse, et gonflée d'une fluxion, souriait amicalement aux indigènes de ces régions, qui vivent de préférence sur les trottoirs et sont vêtus sans recherche. Martial se trouva très comique d'avoir reconduit ces deux employées, mademoiselle Germaine et mademoiselle Christine, jusqu'à leur port d'attache ; il leur avait même, le roué, laissé croire qu'il les retrouverait peut-être le lendemain, au seuil du magasin, puisqu'il passait par là !... Il s'était amusé ; demain, il ne penserait plus à la petite fille blonde, ni à son amie qui avait des idées si judicieuses sur le pouvoir de la richesse. Il fit une centaine de mètres, d'un pas conquérant, et se surprit à siffloter une ariette en vogue : « Ah ça ! dit-il tout haut, je ne suis plus triste? D'où vient que je sois presque gai?... De quel droit? Avis !... Il a été perdu une mélancolie dans le trajet de l'Opéra au boulevard de Clichy ; la rapporter au président des Damnés de France !... Hâtez-vous, car il est, comme on dit, sur son départ !... » Plus moyen de rentrer dans le sérieux attristé qu'il avait déposé, une heure auparavant ; tout ça, parce qu'une petite fille blonde... Au fait, était-elle blonde?... Il n'avait pas osé la regarder. La femme que l'on doit aimer, que l'on aime déjà, on n'a point l'audace de la dévisager ; on n'a pas fait l'inventaire de sa personne ; on craint de s'en tracer à soi-même un portrait imaginaire.

Pourtant on la reconnaîtrait entre mille, on l'a reconnue du premier coup !... L'écrivain qui a le mieux senti et le mieux décrit la passion, n'a pas inventé de mots rares pour exprimer la grâce de la femme qui le conduisit aux pires erreurs ; il dit seulement : « Alors, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur ! !... » Est-il besoin d'un autre signalement?... Il est des nœuds sacrés, il est des sympathies !... A chacun son Ève !... Nous supposons qu'Yseult fut une créature merveilleusement belle, mais nous admettons que la Dulcinée n'ait été qu'une grossière maritorne ; elles se valaient, aux regards de ceux qui les chérirent et les immortalisèrent. C'est le plus sûr indice d'un amour naissant, que de ne pouvoir en critiquer l'objet !...

Martial courait, plutôt qu'il ne marchait ; il redescendit au boulevard... « Cette gamine !... Quelle tranquille conception du monde est la sienne !... Avoir des devoirs d'ordre dorique !... Ne pas se soucier du reste !... Je l'eusse rencontrée à l'époque où j'étais encore un homme, je m'en serais épris, et... Ne songeons pas à cela !... Je crois bien qu'elle a les cheveux d'un blond cendré très rare. Mais ses yeux sont-ils bleus, ou couleur noisette?... Là est la question ! »

Il dîna, tout seul, toujours seul ; mais il y avait à ses côtés, au restaurant, une invitée, l'image confuse de cette Germaine : « Est-elle grande?... Elle doit être petite, mais elle paraît grande, parce que sa stature est mince et bien proportionnée ; certaines de ces filles du peuple ont gardé, sait-on pourquoi? le canon de la beauté pure. Elles font, chez elles, les gros ouvrages ; pourtant leurs mains ne sont pas vilaines et leur corps, promis aux maternités, n'est point déformé. Cette Germaine, je ne la reverrai plus, je n'ai pas le temps !... Il ne reste que neuf jours de répit. Ce n'est guère suffisant pour entamer un roman. En définitive, qu'est-elle?... Un modillon, qui a distrait ma neurasthénie... Rien d'autre !... Elle a un cousin qui s'appelle Léon, qui est employé d'agent de change, et qu'elle trouve poseur. Du reste, ces petits employés de finance sont déplaisants au possible !... Mais non !... Je ne suis pas jaloux !... Je n'ai aucune raison d'être jaloux ! Je les connais, ces Léons : des bellâtres et des paresseux !... Si jamais le sieur Léon me tombe sous la patte, gare

à lui !... Je ne suis pas jaloux, puisque je ne reverrai pas la nommée Germaine... » Il alla se coucher, et dormit d'un sommeil sans rêves.

A six heures de l'après-midi, le lendemain, cet homme fort guettait la sortie des employées, devant la porte qui mène aux salons de la maison Bourcier sœurs. Naguère, il eût acheté l'établissement?... Il n'en eût même pas la pensée ; toute la journée, il n'avait songé qu'à la minute où il reverrait Germaine. Elle parut, et ne s'étonna pas de le trouver là. Depuis la veille, elle n'était occupée que de ce Bienvenu illusoire ; elle avait travaillé, parce qu'il faut travailler, mais l'œuvre de ses doigts était imparfaite. Pour ne pas emmener Christine, sa fidèle camarade de route, elle avait suscité une querelle ridicule, qui les avait brouillées : façon nette de supprimer sa rivale.

Elle prit le bras de Martial, comme s'il lui appartenait ; et Martial fut envahi d'un bonheur inédit. Il lui parut qu'il avait, sous sa protection, la plus jolie créature du monde, et qu'il était l'ami d'icelle, depuis des temps immémoriaux. Il se penchait vers elle, elle levait la tête vers lui : c'était une promesse de baiser prochain. Pour l'heure, on jouait encore à l'amitié, on était camarades, voilà tout !... On s'interrogeait sur les menus événements de la journée, comme on l'eût fait la veille, si on s'était connu plus tôt :

— J'ai beaucoup pensé à vous !...

— Tiens !... Comme c'est drôle !... Vous avez pensé à moi?... Je gage que ce n'est pas vrai !...

— Vous perdriez !... Je n'ai pensé qu'à vous !...

— Curieuse coïncidence !... Moi aussi, je n'ai pensé qu'à vous !...

Et de s'énumérer les susdites pensées :

— Tantôt, je rêvais, et mademoiselle Aurore, la directrice de l'atelier, m'a dit sévèrement : « Mademoiselle Germaine, vous somnolez sur votre ouvrage ; la maison ne vous paie pas pour ça !... » Alors, je me suis dépêchée !...

Martial, à part lui, se jura de commanditer la maison, en exigeant le renvoi de cette Aurore revêche. La promenade était charmante, on s'arrêtait aux vitrines de joailliers. Mademoiselle

Germaine indiquait, du menton, les parures qui lui plaisaient ; Martial proposa :

— Voulez-vous que nous entrions?...

Aussitôt la jeune fille reprit son chemin, et gronda :

— Vous êtes fou!... Ce n'est pas pour moi, ces machins-là!... Vous n'êtes point assez riche pour me les acheter ; le fussiez-vous, que je ne vous autoriserais pas à me les offrir. D'ailleurs, si vous étiez riche, nous ne serions pas amis !

— J'oubliais, — dit tristement Martial. — Vous avez horreur des riches !...

Là-dessus ils reprirent l'examen du sentiment qui les avait réunis ; de la sympathie, rien que de la sympathie, mais née si naturellement !... Ce qui lui plaisait, à la petite, c'était que Martial n'avait pas cherché à lui faire la cour :

— A propos, vous ne m'avez pas fait le moindre compliment !... Pourquoi?...

— Je ne sais pas !... J'ai eu peur de vous offenser !... En outre, il me semble que ce serait idiot, entre nous... Enfin, j'ai découvert que je ne vous avais point regardée hier, tant j'étais troublé ! En dînant, j'ai passé une heure à chercher la couleur de vos yeux !... Faut-il avoir du temps à perdre !...

— Eh bien !... Regardez-les, mes yeux ! — dit mademoiselle Germaine en s'arrêtant.

Martial, très gêné, se permit de dévisager son amie nouvelle ; mademoiselle Germaine, point intimidée, souriait de bon cœur ; enfin elle s'enquit :

— Alors, de quelle couleur sont-ils ces yeux indescriptibles?...

— Ils sont décidément de nuance noisette claire ; des cheveux blond-cendré et des yeux bruns, ça fait un effet fort agréable. Ne prenez pas cela pour un compliment, je vous en prie !...

— Je m'en garderais !... Moi, je vous ai regardé aussi. Christine a raison, vous êtes dans la bonne moyenne des hommes présentables !... Et vous savez, elle s'y connaît, Christine !... J'oubliais, nous sommes fâchées !... C'est pour cela que vous ne la voyez pas ce soir.

— J'essaierai de m'en consoler, — dit Martial.

— La pauvre fille, elle ne peut pas rencontrer un être

humain sans s'imaginer aussitôt qu'il l'aime, et qu'elle l'adore. Tous les jours, elle écrit à vingt amoureux ; elle se ruine en timbres et en papier à lettre.

— Et vous, mademoiselle Marcin, vous n'écrivez à personne?

— Ça ne vous regarde pas, monsieur mon ami !... Vous êtes trop neuf dans mon intimité pour me poser des questions pareilles !... Allons, ne faites pas cette figure d'enfant grondé ! Non, je n'écris à personne !... Je n'ai pas d'amoureux, et je n'en aurai jamais. Je suis heureuse comme je suis. Je me marierai peut-être plus tard. Mes parents m'y poussent. Mais c'est si bon d'être libre !... Voyez-vous, il faut être simple ; c'est tout le secret de l'existence. Mes amies, dans la couture, ne songent qu'au Prince Charmant, qu'elles rencontreront au coin de la rue, et qui leur donnera des choses coûteuses, dont elles ont envie. Moi, je n'ai envie de rien, je suis la reine de l'univers, parce que j'ai un univers à ma taille, un royaume de chez Dufayel, très modeste et à la portée de toutes les bourses. Je n'ai pas d'ambition. Mademoiselle Aurore me dit souvent que je n'ai pas le génie du chiffon !... Bien, j'admets que je n'aie pas de génie, on n'a pas besoin de ça pour remplir sa fonction de créature. N'est-ce pas votre avis, monsieur Martial?

Elle n'avait pu se décider à l'appeler M. Bienvenu. Martial, précédé du monsieur, était plus cordial tout en restant correct. C'est l'habitude des gens du peuple, qui s'appellent par leurs prénoms, ou leurs surnoms, rarement par leurs noms. Et Martial était flatté de cette marque de sympathie, plus qu'il ne l'avait été lorsque le Référendaire au sceau de France l'avait autorisé à porter le titre de comte romain. Être M. Martial tout court ! Quelle joie !... L'itinéraire fut celui que l'on avait parcouru la veille ; place de l'Opéra, mademoiselle Germaine eut un ressouvenir et demanda :

— Vous n'avez pas de nouvelles? Le cheval est-il bien?

Martial avait des nouvelles ; le cheval resterait au repos, quelques semaines.

— Ainsi, malgré vos occupations, vous vous êtes enquis de ce pauvre tire-fiacre? Vous êtes décidément un garçon pas banal !...

C'est à partir de la rue La Fayette que les deux amis échan-

gèrent leurs biographies. Martial mentit, bien entendu; il s'agissait de ne pas effaroucher celle qui n'aimait pas les milliardaires. Il se composa de lui un personnage présentable : il était employé aux titres, dans une banque, au coin de la place du Théâtre-Français (tout près de la maison Bourcier sœurs, comme par hasard). Il avait de bonnes notes, et son service ne l'absorbait pas. Il vivait seul et ne frayait pas avec ses confrères; un seul plaisir, la promenade. Le soir, il se couchait de bonne heure. Il n'avait ni parents ni relations. Jamais il ne s'était confié à âme qui vécût ! Il s'ennuyait, décemment.

— Que vous êtes donc un homme rangé ! — s'écria mademoiselle Germaine. — Vous n'avez pas d'amoureuse?...

— Si j'en avais une, je la plaindrais !... J'habite, depuis des années, le même rez-de-chaussée, avenue de Villiers !...

— Menteur !... Vous m'aviez assuré que votre domicile était dans ce quartier !...

Martial rougit de honte !... Il ne sut réparer sa gaffe ; mais mademoiselle Marcin n'avait que trop de propension à lui découvrir des excuses...

— Avouez, — dit-elle, — que vous avez inventé ce conte, pour nous accompagner plus loin, Christine et moi?... Ah !... Vous avouez?... Moi, je me doutais de quelque chose !... Vous n'êtes pas habillé comme un indigène de nos parages. Que les hommes sont dissimulés !... Pourquoi ces manigances?... Je vous avertis : j'ai le mensonge en horreur !... Si vous tenez à mon amitié, il faudra être toujours franc !...

— Je le serai, je vous jure !... — dit Martial, qui se remit à mentir, mais avec plus de précautions...

La biographie de la midinette n'était pas compliquée : monsieur et madame Marcin avaient cinq enfants, deux fils et trois filles. Le père était géomètre-arpenteur, profession bien connue pour nourrir maigrement son homme ; à plus forte raison, six personnes n'en pouvaient prospérer. Madame Marcin mère était couturière en chambre ; des deux fils, l'un était comptable dans un magasin de nouveautés, l'autre était au régiment ; l'une des filles était mariée à un gérant d'hôtel, on la voyait peu (cette noblesse d'auberge, toujours distante !). La cadette était dactylo à l'œuvre des Vieillards aban-

donnés ; Germaine était de couture, voilà tout ! La famille Marcin n'avait pas d'histoire, elle n'en souhaitait même pas ! De petites joies, de petits drames, c'était, depuis des années, son ordinaire. Il y a, dans la médiocrité, une félicité intense, qu'envieraient les gens qui ne sont pas médiocres, s'ils avaient le loisir de s'en informer. Cueillir le jour, est le précepte des sages malgré eux, des humbles. Martial, étonné que des créatures n'eussent pas d'ambition, questionnait la petite :

— Ainsi, vous ne désirez point autre chose que votre condition présente?...

— Il n'y a pas autre chose, pour moi !...

— Qui sait?... Une aubaine, un héritage qui vous délivrerait de vos soucis?...

— Nous n'avons pas de soucis, nous ne sommes pas assez fortunés pour nous offrir ce luxe. Il n'y a, chez nous, qu'une inquiétude, celle de la maladie. Nul ne cherche à nous nuire, et nous ne nuisons à personne. Papa ne s'ingère pas dans la politique du quartier ; dès lors, les voisins le laissent tranquille. Nous avons hérité de nos ancêtres les obscurs Marcin qui nous précédèrent, Bourguignons modestes, un solide bon sens. Il n'y a pas de meilleure pierre de touche pour éprouver les caractères, que la raison pratique ; je ne dis pas qu'elle vous préserve de toutes les erreurs ; elle en élimine le plus grand nombre, et celles qui sont le plus dangereuses...

— Que d'expérience acquise, en une tête si jeune !...

— Oh ! Je sais que je suis une petite personne très capable d'une folie. Mais au dernier moment, je m'arrêterais net ; les Marcins d'autrefois veillent sur moi comme le font les Marcins d'aujourd'hui. Appelez ça comme vous voudrez, dites à part vous que je suis une sale bourgeoise !... Je n'en serai pas blessée. Je suis ignorante, je n'ai pas lu de livres ; les journaux ne me servent qu'à faire des paquets. Je suis une sotte, mais je vais où je veux, quand je veux. Je réfléchis, pas longtemps, et puis je me décide. J'ai confiance en le bon sens de la famille Marcin !...

— Pourtant, — insista Martial, — vous ne me connaissez guère ! Et dès l'abord, vous vous êtes confiée à moi?... Le bon sens l'eût déconseillé !...

— Ah ! ça ! — reprit Germaine, préoccupée, — c'est autre

chose !... Quand je cherche le pourquoi de notre amitié si rapide, je ne me l'explique que fallacieusement ! Je suis agacée, je m'irrite contre moi-même, et je blâme Germaine. Il faudra que cette impression pénible se dissipe; au fond, je sens que je n'ai pas tort d'avoir de la sympathie pour vous, mais je suis ennuyée de l'avoir eue si brusquement. Quand je me surprends dans cette humeur-là, je vous examine et veux vous découvrir des défauts !...

— Et vous n'avez pas de peine à les trouver?...

— Bien entendu !... Toutefois, ce ne sont pas des défauts déplaisants; on en ferait, avec de l'étude, des semblants de qualités...

— Aidez-moi !... Si vous saviez le besoin que j'ai d'être aidé !...

— Nous verrons ! N'en demandez pas trop à la fois ! Vous me paraissez être un enfant gâté, qui veut trop vite devenir raisonnable !...

— C'est que le temps me presse ! — avoua Martial, rappelé au sentiment de l'irrévocable.

La promenade prit fin, comme la veille, au tournant de l'avenue.

— Rentrez à votre avenue de Villiers !... Et à demain ! — dit mademoiselle Germaine.

Il garda la petite main dans la sienne, prolongeant cet instant si précieux où l'on se dit : « Au revoir ». La jeune fille dégagea doucement sa main, et partit.

Martial était furieux ; l'absurdité de cette aventure n'était pas niable ; les moindres détails s'en avéraient ridicules ; la première rencontre, l'incident, si vulgaire, du cheval abattu, ce pas de conduite à une ouvrière ; ce commencement d'habitude chère, qu'il constatait, ne pouvait que l'encanailler. On lui eût raconté cela d'un autre, il se fût bien amusé. Que c'était mesquin, et niaisement sentimental !... Du romanesque à l'usage des faubourgs, et de la moindre qualité !... Il avait écouté cette gamine, qui lui servait les pires lieux communs de feuilleton !... A la veille d'un drame, dont l'austère grandeur ne supportait pas la préface d'une amourette, à même l'enfantillage !... Il s'était moqué de Marguerite ;

« Mon frère est soldat !... J'ai perdu ma mère !... » Marguerite de chez Bourcier sœurs valait-elle mieux?...

Regrets tardifs, critique superflue ; le banal conflit entraînait ce jeune homme, que les lettres n'avaient pas nourri, et dont le cœur était resté accessible au plus grossier sentimentalisme, celui de sa classe première. Il n'est pas donné à qui veut, de souffrir pour des amantes légendaires !... L'important, c'est de souffrir, et de faire souffrir.

Les trois jours suivants ne marquèrent aucun progrès ; on continuait à s'observer, mais les corps se rapprochaient. Il y avait plus de laisser-aller dans les relations ; on commençait à se disputer, à propos de motifs futiles ; on marchait d'un pas ralenti, en feignant la fatigue, pour que le trajet durât. Mademoiselle Marcin ne craignait plus de rivales ; aussi se raccommoda-t-elle avec Christine qui accepta le rôle moins glorieux de confidente ; cette Christine reçut les premiers aveux de Germaine, ou plutôt elle les provoqua ; à la récréation qui suit le déjeuner, tandis que les midinettes, deux à deux, se promènent, la confidente aborda le sujet qu'elle préférait ; elle y sauta, en quelque sorte, à pieds joints :

— Tu l'aimes?

Mademoiselle Germaine ne se défendit pas; elle n'eut pas le sursaut d'indignation avec lequel il convient d'accueillir une interrogation aussi directe. Elle baissa la tête, comme si elle subissait, par avance, un joug. La veille, dans un élan irréfléchi, elle avait failli provoquer une explication; la minute où elle se séparait de son camarade était de plus en plus douloureuse. Tous les deux la redoutaient ; ces faux départs sont insupportables : on se croirait sur le quai d'une gare, en attente d'un signal que l'on craint, et que l'on désire, à force de le craindre !... Les « Au revoir ! » succèdent aux « Bonsoir ! » Au dernier moment, une recommandation oubliée remet les choses en l'état : effet des situations mal définies ! C'est l'occasion de se dire des phrases impérissables, qui décident d'un avenir ; on se souvient que l'on n'a plus le temps, on remet à demain. Et demain ramène au même moment la même irrésolution ; les gens se complaisent dans l'indécis, par timidité, comme aussi par l'appréhension de l'irrévocable, de la formule qui engage. Quelle gêne on éprouve à pronon-

cer ces mots : « je vous aime », même quand ils ne sont pas sincères !... Il le faut pourtant, sinon le malentendu s'éternise. Qu'attendez-vous? Une entremise fortuite? Cela n'échoit qu'à ceux qui ne l'espèrent pas ! Deux êtres vont se quitter, sans avoir eu le courage de prononcer les paroles définitives, un choc imprévu les rapproche : deux bouches s'unissent, et c'en est fait ! Il faut pour cela une voiture, une crevasse dans la chaussée, un chauffeur négligent, un ensemble de circonstances que le hasard seul est capable de préparer.

Mademoiselle Marcin se laissa volontiers arracher tous ses secrets : Christine exultait ! Si elle plaçait en première ligne de ses plaisirs, celui de pratiquer l'amour, elle ne dédaignait pas l'autre, le plus subtil, d'inventorier les romans d'autrui. Elle chapitra son amie :

— Tu es une cruche ! Ce garçon-là me plaît beaucoup, pour toi s'entend ! Il n'ose pas se déclarer? Aide-le ! Vas-y carrément, ma belle ! La route n'est point vilaine... Moi, à ta place, il y a longtemps que je m'y promènerais !

Mademoiselle Christine avait des solutions qui convenaient à sa frivolité. Elle n'entendait rien à la grande passion, n'ayant éprouvé que des caprices ; les grandes passions ne rejoignent-elles pas les caprices, au terme où tout aboutit, et qui est ce que vous savez?... Germaine, si prudente ne demandait qu'à être fâcheusement conseillée. Les Marcins d'autrefois ne veillaient plus sur elle, elle en avait la certitude ; elle se sentait seule, perdue dans un bois où elle n'avait jamais pénétré. Où sa course à tâtons la mènerait-elle?

Martial n'était pas mieux assuré ; le charme de l'idylle l'avait transporté : cependant, la veille, il avait établi son bilan : il ne lui restait que trois jours à vivre ! Son imprévoyance l'effraya ; près de l'échéance, il n'avait rien tenté pour la reculer ; il s'avouait désarmé. Tout ce qui n'était pas relatif à Germaine lui paraissait inutile. Il s'excusait : « Durant mes trois derniers jours, je serai près de cette fillette ! Ensuite, je disparaîtrai ; elle s'étonnera de ne plus me trouver à la porte de son atelier. Elle aura du chagrin, vite passé ! Bah !... Elle aura embelli mes ultimes pensées !... Je ne la méritais pas !... Quand je la quitterai au tournant de la rue, je prendrai l'audace de l'embrasser, et je me sauverai après

comme un voleur ! » Respirer une rose, sans la cueillir, et ensuite, aller, le front haut, à la damnation : ce n'est point médiocre, encore qu'il ne s'agisse que d'une églantine.

Le lendemain, Martial, exact, vint chercher son amie ; Germaine était soucieuse ; elle ne se montrait pas en humeur de bavarder ; le trajet s'accomplit dans le silence. Martial ruminait des projets ridicules : « Si j'essayais de la tenter? Si je lui offrais ce que ses pareilles désirent, l'opulence, le droit à la paresse?... Qui sait?... Elle consentirait, peut-être?... Je gagnerais une semaine de répit !... Mais si elle se fâche?... Je détruis du coup mon pauvre bonheur passager !... Je n'aurai plus cette suprême joie d'être regretté !.. » Quand ils arrivèrent à l'avenue de Clichy, Germaine se déclara fatiguée ; ils s'assirent sur un banc. La causerie n'en fut pas plus favorisée : ils tremblaient d'un émoi qu'ils ne s'expliquaient point : le poids de leurs pensées les oppressait, ils appréhendaient on ne sait quelle chose, dont ils avaient retardé la venue ; le bruit de l'extérieur ne les affectait plus !... Ce fut une attente très longue, très pénible ; ils n'osaient se regarder, ils avaient l'air de pauvres, dans une antichambre, qui guettent l'appel de leur nom. En pareil cas, la femme se décide la première : Germaine murmura :

— Dites-le !... Dites-le, que l'on soit fixés !...

Il la regarda, si malheureux de son bonheur, qu'il était près de pleurer ; il se décida, lui aussi :

— Oui, je vous aime !...

Germaine reprit sur le même ton désolé :

— Je vous aime !...

Et voilà... Ce n'est pas plus difficile que ça... On s'imagine des péripéties, des discussions !... On prépare des tirades, pour en revenir aux trois petits mots traditionnels !... Deux mains se pressent, comme si on allait mourir ; et puis, un baiser !... Et puis des aveux maladroits, tout ce qui s'est amassé en vous et qui veut sortir, et qui se bouscule, des phrases qui feront sourire plus tard, et qui sont si belles !...

Alors Martial perdit la tête ; il dénonça la misère de sa vie. Un autre eût gardé son secret, n'aurait pas raconté cette légende invraisemblable, indigne de la moindre créance !... Au risque de gâcher un instant de pure joie, il étala sa honte.

Le plus surprenant fut que mademoiselle Germaine n'émit pas un doute sur la véracité de ce récit ; c'était pourtant une jeune fille qui se flattait de posséder un robuste bon sens, et que l'on n'abusait pas avec des contes de ma Mère l'Oie ! Elle entra, de plain-pied, dans la légende, elle écouta très sérieusement le récit de ces aventures étranges. Martial termina en disant :

— Aidez-moi, si vous m'aimez, à dépenser le million d'où dépend ma vie !... Cherchez un moyen de me délivrer !... Toute cette richesse est à vous !... Demain vous serez la souveraine du monde !...

Ainsi, suivant malgré lui l'exemple de son détesté maître, il offrait l'empire de l'univers à celle qu'il voulait séduire !...

— Non, Martial, — fit mademoiselle Germaine en secouant la tête, — je vous aime, et n'accepterai rien de vous !... Je vous appartiens, dès maintenant, corps et âme, et je suis votre chose. Mais je vous jure que je ne recevrai pas un sou de celui auquel je me donne !...

— Alors, je suis perdu !... — dit Martial.

C'était l'effondrement de ses dernières espérances : il n'y avait qu'une femme qui dédaignât la richesse, et c'était cette femme-là qu'il adorait !... Le Diable l'avait pris au piège !... La sentence allait s'accomplir, il n'y avait plus de recours. Martial aurait-il pu prévoir l'obstacle de l'amour désintéressé? Que voulez-vous?... On ne peut tout prévoir !...

Mademoiselle Germaine réfléchit, et soudain, elle perdit son attitude d'amoureuse ; maintenant, c'était la femme sérieuse qui se révélait ; elle reprit la parole :

— Écoutez !... Rien n'est encore désespéré ! J'ai trouvé le moyen de vous sauver ; c'est très simple, et vous êtes un bien grand naïf de ne pas vous en être avisé plus tôt !... Vous n'avez point le droit de donner l'argent du Diable?... Soit !... Mais vous avez le droit strict de...

La suite de la conversation ne fut connue que de Martial. Il écoutait, d'abord indifférent, puis intéressé; à mesure que mademoiselle Marcin expliquait son plan, le réprouvé reprenait courage ; il approuvait par des phrases brèves :

— Oui !... Oui !... Comment n'ai-je pas pensé à cela !... Vous avez trouvé la vraie solution !... Je le tiens, le Vieux Gentleman !

Il était transfiguré ; ce moribond renaissait à l'existence, puisque le bonheur et le salut lui étaient accordés, dans le même temps !...

Mademoiselle Germaine conclut en ces termes :

— Vous m'avez bien comprise?... Le plan que je vous soumets ne saurait échouer ; son succès dépend de votre énergie. A partir de ce soir vous avez deux personnes à défendre contre l'emprise du Malin ; il faut vous mettre à l'ouvrage, et ne pas tarder. Monsieur le comte de Bienvenu ! Courez tout Paris, frappez aux portes que je vous ai indiquées, vous serez accueilli à bras ouverts. Sapristi !... Il est près de neuf heures ! Qu'est-ce que maman doit penser !... Bah !... Je lui dirai que j'avais de la besogne pressée, et quelle autre plus importante que celle de votre délivrance?... Je ne mentirai qu'à moitié, mais si je lui rapportais ce qui vient de se passer, elle me traiterait d'hallucinée. Les Bourguignonnes n'ont pas le sens du mystère !

Mademoiselle Germaine se leva donc, et prit le bras de Martial ; ils se hâtaient, en gens qui sont sûrs du lendemain. Ils étaient revenus à leur camaraderie, que nuançait une joyeuse tendresse. Ils se quittèrent, sans trouble :

— Bonsoir Martial !

— Bonsoir, Germaine !

Lorsque Surot sonna au logis de Martial, pour encaisser le million quotidien, il était resplendissant d'un orgueil supérieur :

— Monsieur Bienvenu, j'ai fait des calculs : après-demain, votre solde débiteur sera entièrement couvert !

— Non, mon vénéré Surot !... Il ne sera pas couvert, ce solde !... Car j'ai l'entention de me livrer à des folies qui vous terrifieront ! J'ai inventé une nouvelle façon de me ruiner, et j'ose prétendre qu'elle fera sensation !...

— Quoi !... — fit Surot, interloqué. — Je vous annonce que vos prodigalités sont réparées, que vous êtes à jeu !... Et vous méditez de vous lancer, de nouveau, dans les dettes?... Je crois rêver !...

— Surot, je pénètre dans vos pensées intimes : vous vous demandez si mon équilibre mental ne s'est pas déplacé?...

Erreur !... Je suis on ne peut plus clairvoyant et sensé !... Je veux me ruiner, et toute la fortune du Diable y passera !

— Quel diable? — interrogea Surot, qui gagnait prudemment la porte.

— Celui que je loge au fond de ma bourse. Là-dessus, emportez ces billets et filez! Je serai à la Banque à six heures, et nous causerons. D'ici là, j'ai une quantité de démarches à faire, et vous n'êtes pas au bout de vos surprises !

Un peu plus tard, Surot confiait aux employés de la Banque Bienvenu, que le patron n'était pas dans son assiette, et qu'il fallait s'attendre à des catastrophes prochaines ! Martial ne fut pas long à s'habiller ; jamais madame Magen ne l'avait trouvé aussi gai !... Il chantait ! Oui ! Il chantait, et désespérément faux ! « Salut, ô mon dernier matin ! » Madame Magen, dévorée de curiosité, gardait, ce nonobstant, une attitude interrogative :

— Non, chère madame Magen ! Ce n'est pas mon dernier matin ! J'en aurai à foison des matins triomphants, et des soirs exquis, et des après-midi qui ne leur cèderont en rien !

Martial allait ajouter :

— Je suis démesurément heureux, et je vais me marier avec une petite fille blonde qui a des yeux couleur noisette !

En retenant cette confidence, il fut sage ; les célibataires doivent se garder de désoler les femmes de ménage, par l'annonce d'un hymen qui ôte à celles-ci la suprême direction du ménage. Elles l'apprennent toujours à temps.

L'amoureux de Germaine exécuta, de point en point, le plan arrêté la veille; il alla visiter vingt personnages ignorés de lui, auxquels il tint le même langage; signa des papiers, des traites, établit des devis; une rage d'activité le porta aux quatre coins de Paris. A six heures, mademoiselle Germaine l'attendait devant la porte de Bourcier sœurs ; elle était impatiente :

— Eh bien?

— Merveilleux !... Inouï !... Je ne me savais pas homme d'affaires à ce point !... Vous aviez raison, ma chère chérie !... Le résultat tient du prodige !...

— Voyons ! Ne vous emballez pas, et faites votre rapport !

Si on avait entendu ces amants sincères, leurs paroles

eussent déconcerté la curiosité de personnes romanesques. Martial parlait, parlait, décrivait ses premières démarches ; reçu partout avec une courtoisie défiante, il avait vaincu toutes les préventions. Ses projets avaient séduit ceux auxquels il les avait exposés : on avait passé des contrats et pris des engagements. L'idée esquissée par mademoiselle Germaine prenait corps ; c'était si passionnant, que l'on ne songeait plus à s'aimer tout bêtement, on remettait ça, d'un commun accord, à plus tard. La petite écoutait le récit, approuvait :

— Très bien !... Très bien !

Parfois elle critiquait :

— Ce n'est pas assez ; il faudra doubler la somme. N'importe, ne les effarouchez pas, pour commencer !

Comme le trajet leur parut court ! L'ardeur du débat les emportait dans une course frénétique. Le banc où ils s'étaient assis, la veille, le banc des aveux, les rappela au sentiment du sentiment. Ils s'assirent, et se consacrèrent enfin à leur jeune amour : une heure de trêve délicate ; dialogue de fiancés, semé de niaiseries ravissantes, de puérilités importantes ; on se sépara. La journée suivante fut la répétition de celle-ci. N'insistons pas !...

Le matin de la troisième journée, après le passage de Surot, madame Magen se présenta :

— Monsieur, il y a un monsieur qui veut absolument parler à Monsieur !... Je lui ai dit que monsieur reposait ; il a insisté, en affirmant que c'était pressé...

— Qui est-ce?...

— Il n'a pas de carte : c'est un homme du commun. Il m'a pourtant dit qu'il était un bon ami de Monsieur !... Il s'appelle : monsieur Durand !...

M. Durand !... Le Diable !... Elle sonnait, l'heure grave de la lutte sans merci !... Si le Diable s'était dérangé, en personne, c'est qu'il avait tout appris. Il fallait jouer serré !...

— Dites à monsieur Durand que je le rejoins ; le temps de passer un pyjama !

Sautant à bas de son lit, Martial ne se pressa point, et prit plaisir à traîner sa toilette en longueur ; obliger le Diable à faire antichambre n'était pas pour lui déplaire ; cependant

il réfléchissait ; l'entrevue qui se préparait allait être terrible ! Elle fut en effet orageuse, mais Martial tint bon. Le Diable, dans le salon, arpentait le tapis, et grommelait ; Martial, tout en sourires, entra et salua :

— Cet excellent monsieur Durand !... Je suis enchanté de vous revoir ! Votre santé est florissante !...

— Ne perdons pas mon temps ! — fit le Diable, qui le prit de très haut. — Vous devinez ce qui m'amène, moi, votre maître, chez vous, mon serviteur?...

— Arrêtez !... Je ne suis plus votre serviteur !... C'est moi qui vous ai sous mes ordres, et je vous préviens que je serai un patron impitoyable, monsieur Durand !

Le Diable fut désarçonné ; le Démon de l'Orgueil ne supportait pas qu'un faible mortel l'humiliât. Mais il était réduit à l'impuissance ; il essaya de ruser, se fit doucereux :

— Alors, mon cher Bienvenu, vous donnez dans le socialisme? Que dis-je !... Dans tous les socialismes !... Ce n'était pas dans nos conventions.

— Relisez-les, si vous les avez en poche ; c'est vous-même qui les avez rédigées, je n'ai pas le droit de donner, mais j'ai le droit absolu de tout acheter ; je ne donne pas, je subventionne. Je suis devenu le grand actionnaire de ceux qui travaillent, et je ne recule pas devant la dépense !... Rien qu'hier, j'ai fondé une Banque coopérative de l'Effort, au capital de dix millions ; je suis actionnaire de vingt associations ouvrières, et je leur ai ouvert un crédit qui vous ferait frémir, si je vous en disais l'étendue ! C'est illimité !...

— Assez !... Assez !... — s'écria le Diable. — Je sais tout !... En deux jours, vous vous êtes engagé pour cent millions !... Trois mois !... Et ça ne fait que commencer !... Je les connais, vos projets ; ils ne tendent qu'à bouleverser l'harmonie d'un monde, où j'avais installé l'égoïsme, et la jouissance !... Des siècles de patient labeur, perdus parce que vous avez rencontré une fillette !... Et dire que je vous tenais, là, à ma merci ; je n'avais qu'à étendre la main, et je la saisissais, votre âme stupide de bourgeois mesquin !... Ah ! elle est plus forte que moi, la petite !... Elle n'a pas eu besoin de chercher, pour découvrir le point faible de notre traité !... Ève a fait des progrès, elle roule le Serpent !... Penser que moi !... moi !... Je n'ai pas

prévu ça !... J'ai beau me mordre les poings, je ne suis décidément qu'un imbécile !... Je suis resté le Diable naïf des fabliaux, qui se laisse duper par le paysan madré !... Le malheureux Diable que la Femme bernera toujours !... Comme il doit rire, l'Autre, mon rival, de me voir abaissé de la sorte !

Il tendit le poing vers le ciel de mai, qui était pourtant d'une clémence statutairement printanière !... La face de M. Durand n'était plus empreinte de cette bonhomie qu'elle affichait, lors de la première rencontre ; elle était hideuse et répugnante. Martial fit un geste de dégoût ; le Diable s'en aperçut :

— Oh !... Je n'ai plus rien à ménager ! — fit-il. — Je me montre tel que je suis ! Il est loin, l'Ange Maudit de la Beauté ! J'écume et je rage, et je crie ma rage. Tant pis si ça vous gêne !

— Ça ne me gêne nullement !... Ça me distrait, au contraire, et ça me venge. Ah ! vous m'avez procuré des nuits d'anxiété, des jours sinistres?... A votre tour, monsieur Durand. Je continuerai ce que j'ai entrepris !...

— Mais vous allez me ruiner !... Il n'y a pas de fortune qui résisterait à ce gaspillage ! Et puis, voyez-vous l'argent du Diable servant à bâtir le bonheur de l'humanité?... Ce serait immoral !...

— J'aime que le Diable me donne des leçons de morale, — observa narquoisement Martial.

Il se détourna comme un qui trouve que l'entretien a assez duré, et qui est trop bien élevé pour le faire remarquer...

— Enfin, — reprit le Diable, — où voulez-vous en venir?...

— Monsieur Durand, je n'ai qu'une parole ! Je me suis juré d'accomplir mon œuvre, et j'y consacrerai jusqu'à votre dernier sou !...

— Tonnerre de l'Autre ! — s'écria le Diable, — je suis fichu !... C'est la faillite !

— Chacun son tour, je me suis permis de vous l'insinuer !...

Maintenant, Martial dominait la discussion ; il adressa, mentalement, une action de grâces à mademoiselle Germaine, qui avait vaincu l'Esprit des Ténèbres. M. Durand remâchait sa fureur, et s'agitait comme s'il eût trempé dans les eaux sacrées d'un bénitier. Il était pris !... Il n'avait qu'à se sou-

mettre comme il l'a fait, depuis des siècles : se piétant devant son adversaire, il proposa :

— Transigeons !...

— Plaît-il?... — fit Martial, désinvolte.

— Déchirons le traité, brûlons-le ; je reprends ma liberté vous reprenez la vôtre. Cette âme que j'ai eu la folie de convoiter, j'y renonce !...

— Et si je ne veux pas, moi?... Si j'accepte une damnation, au prix de laquelle je sauverai le monde?... J'ai une mission, mon cher ! Et je n'y renoncerai pas !...

— Vous ne serez pas impitoyable ! Voyons, j'ai été bon Diable !... Je vous ai procuré une foule de plaisirs, qui avaient bien leur valeur !... Soyez reconnaissant, au moins !

— Parlons de vos plaisirs ! J'en ai encore à la bouche le goût de cendre. Si vous croyez que vous me fléchirez par ce moyen, vous êtes un pauvre Diable, monsieur Durand.

— Tenez, je vous implore !... Je me mets à genoux devant vous !... Je pleure et je me prosterne !... Je vous adorerai, si vous l'exigez !

— Pas de simagrées !... Causons affaires : je consens à déchirer notre pacte...

— Ah !... — fit le Diable plein d'espoir.

— Mais je pose mes conditions : vous ne tenterez aucune représaille, ni contre elle qui m'a sauvé de vos griffes, ni contre moi, ni contre aucun de ceux qui nous sont chers?... Jurez-le !... Jurez-le sur ce que vous respectez !...

— Je le jure sur mon éternelle damnation !...

— Ensuite vous me laisserez terminer au mieux l'essai de rénovation que j'ai commencé?...

— Ça, c'est plus dur !... Enfin je le jure aussi !... Est-ce tout?

— C'est tout. Tenez, monsieur Durand, voici notre traité, je le jette au feu !

Martial s'approcha de la cheminée, tira de sa poche le fameux papier, et, se baissant, l'approcha du feu ; les flammes s'emparèrent de la feuille et la consumèrent. A son tour, le Diable fit flamber l'autre exemplaire ; il était soulagé ! Martial ne l'était pas moins !...

Ces deux personnages n'avaient plus rien à se dire, le Diable

gagna la sortie; sur le seuil, il se retourna et, en manière d'adieu, lança ces mots :

— C'est égal, je vous avais préparé une place de choix dans mon Empire !... Vous ne savez pas ce que vous perdez !

Et il disparut...

C'est tout !... Le conte s'acheva dans la plus normale des proses : Martial épousa Germaine. Ils eurent un nombre d'enfants suffisant pour perpétuer la race des Bienvenus. Quant au bonheur social de l'humanité, il est encore à venir !... Le Diable n'a pas tout perdu !...

PIERRE VEBER

L'AVENIR DE PARIS

C'est une audace bien grande, pour un officier américain, d'aborder des problèmes d'édilité parisienne. Que nos troupes aient occupé, — avec une belle ardeur, il faut en convenir, — le secteur de la place Blanche, cela ne nous donne pas voix au chapitre, à nous autres barbares transatlantiques. L'auteur croit avoir plusieurs excuses excellentes. La première, c'est qu'il est né à Paris, et qu'il y a passé les meilleures années de sa jeunesse. La seconde, c'est qu'il appartient surtout aux Américains de mettre Paris en garde contre les dangers de l'américanisme. La troisième et la meilleure, c'est que nous n'avons jamais tenu Paris pour ville étrangère. « Après leur mort, dit notre proverbe, les bons Américains vont à Paris. » Les autres n'attendent pas si longtemps. Aux plus mauvaises heures de 1914, alors que l'énorme vague teutonne semblait s'avancer inexorablement, il me fut donné d'entendre dans l'Ouest le plus lointain, au Texas, en Californie, l'écho de l'anxiété universelle : « Prendront-ils Paris? Que feraient-ils de Paris? » Au seul nom de la capitale, les plus ignorants, les plus dénués, sentaient s'éveiller en eux mille visions tragiques ou gracieuses. Nous aimons, sans illusions, nos villes à nous,

raides, chaotiques et puissantes. Nous subissons le charme très particulier mais très prenant, de l'immense Londres, avec ses violents contrastes et sa diversité infinie. Nous ne manquions même pas de rendre justice à l'ordre méticuleux qui régnait à Berlin. Mais le prestige unique de Paris n'a jamais été sérieusement disputé. Cette amitié familière et souriante, respectueuse au fond, que nous avons pour la Grand'Ville nous donne bien quelques droits. C'est la rançon du rayonnement qu'exerce la France : si nous lui appartenons tous, elle est bien à nous tous un peu.

Si nous avons le devoir de prévenir Paris contre le mauvais américanisme, nous pouvons sans outrecuidance lui montrer qu'il en est un bon, qui se résume par ce mot : l'*audace*. L'audace ! Ni les bâtisseurs de cathédrales, ni les architectes de Louis XIV et de Louis XV, ni les préfets des deux Napoléons n'en ont manqué. Ils ont donné un exemple que le reste du monde a suivi de très loin. Mais il semble que sous le régime actuel — est-il besoin de dire que je suis républicain? — une sorte de paralysie ait gagné la ville, retardant les réformes les plus indispensables. J'en donnerai quelques exemples : le projet de Paris-Port-de-Mer est devant les Chambres depuis *1886* et n'aboutit pas, — par la faute des Chambres? — sans doute, mais aussi et surtout par la faute des Parisiens, qui, s'ils savaient vouloir, sauraient aussi faire reconnaître leur volonté. En cinquante ans, on n'a même pas complété Haussmann ; on n'a pas osé aller au delà ; et pourtant l'haussmannisme est une formule démodée. Le plan d'extension de M. Delanney, qui nous semble, à nous autres, si simple, si modéré, d'une application si pressante et si facile, a fait crier : « Utopie ! » On est d'accord pour trouver que le décret en vigueur sur la hauteur des maisons, avec quelques avantages, avait, à l'expérience, révélé des défauts très graves, permis des surélévations déplorables, encouragé des monstruosités architecturales. Un décret, ce n'est pas la loi des Mèdes et des Perses, qui, paraît-il, était immuable. Cela se corrige, se complète, se rapporte. Cela devrait être plus facile à modifier qu'une loi. Et pourtant, voilà seize ans bien comptés qu'il sévit, ce décret; on s'en plaint toujours, on ne l'abroge pas. On se plaint trop en France : on ne *veut* pas assez fortement.

Et Dieu sait pourtant que ce n'est pas la force d'âme qui manque[1].

Après une longue période d'anarchie et de corruption municipales, — si longues que d'aucuns en étaient venus à désespérer de la démocratie, — nos villes, à la veille de la guerre, s'étaient magnifiquement ressaisies. Elles commençaient à secouer le joug des *bosses* et des gros intérêts privés : elles s'enflammaient d'un bel enthousiasme civique. De grandes places centrales où se grouperaient les principaux édifices publics (*civic centers*) ; de magnifiques gares communes à tous les réseaux (il n'est guère de grande ville chez nous qui ne soit desservie par une demi-douzaine de grandes lignes) ; des boulevards et des avenues-parcs reliant le cœur même de la ville à sa banlieue la plus lointaine ; de grandes salles des fêtes (*Auditorium*) ; des terrains de jeu ; et surtout de meilleurs moyens de transport, de meilleures conditions sanitaires ; des rues plus propres et mieux pavées : tel était leur ambitieux programme. Et certaines villes comme Boston, Denver ou San Francisco avaient déjà obtenu des résultats précieux. Grâce à l'extrême décentralisation de notre pays, à la liberté presque absolue que chaque ville possède de se faire une charte à sa guise, l'Amérique est devenue un immense terrain d'expérience. La France pourrait faire son profit de nos bévues, mais aussi de nos triomphes, qui ne sont pas négligeables. Je sais trop qu'il peut sembler grotesque d'offrir l'horrible Chicago en exemple au gracieux Paris : et pourtant, de ce Chicago démesuré, sordide, enfumé, assourdi d'un constant fracas de ferraille, il est bien des choses que Paris pourrait apprendre.

L'auteur, officier de liaison, croit rester dans les limites de ses attributions en offrant au public parisien ces notes hâtives. Elles furent d'abord crayonnées pour charmer les longues

1. Je ne parle que pour mémoire des cas où Paris n'est pas le plus coupable ; c'est l'État, et non la Ville, qui a retardé la suppression de l'octroi et celle des fortifications. Le gouvernement national semble parfois traiter la capitale avec une défiance et un manque de générosité qui ressemblent singulièrement à de l'hostilité. Pendant longtemps, Paris gouvernait la France, et faisait à lui tout seul une révolution tous les quinze ou vingt ans. Depuis 1871, la province gouverne, à Paris, contre Paris.

heures vides sur le transport et dans les garnisons d'attente. J'y mets le point final à l'heure où le canon monstrueux des Barbares s'acharne sur la ville sacrée. Mais nous n'avons jamais perdu foi en ses destinées. Elle ne sombrera pas.

***

La première impression que les Américains reçoivent de Paris, c'est une impression d'harmonie. Nos villes, rigides et artificielles par le plan, et très semblables d'un bout du pays à l'autre, n'en sont pas moins singulièrement anarchiques d'allures. Elles s'étendent sur une surface énorme; mais, excepté dans les plus grandes, on trouve des terrains vagues au cœur même de la cité. A New-York, des maisons de vingt ou trente étages avoisinent d'humbles bâtisses de quatre ou cinq. Les matériaux sont infiniment disparates. Le granit et le marbre y sont employés beaucoup plus libéralement qu'en France ; mais la brique prédomine, franche ou badigeonnée, hideuse dans les deux cas ; la terre cuite, la tuile vernissée, jouent un rôle important ; le ciment armé commence à apparaître ; et il ne faut pas aller bien loin pour trouver d'immenses faubourgs en bois. Les styles ne sont pas moins variés. Ce qui prévaut, naturellement, c'est l'absence complète de style : des baraques carrées, aux toits plats, sans une saillie, sans un détail où l'œil puisse s'arrêter. Puis un style roman lourd et gigantesque, très à la mode il y a quelques années, et qui a souvent une saveur germanique assez âcre. Tous les gothiques, et quels gothiques ! Beaucoup d'influences italiennes ; quelques emprunts à l'Espagne et en particulier au Mexique ; du style Beaux-Arts, surchargé de colonnes, de frontons, de guirlandes et de cariatides ; enfin du néo-classique, qui me semble la tendance la plus heureuse de l'architecture américaine. A New-York, à Chicago, à Philadelphie, il n'y a pas une rue ou une place qu'on puisse qualifier véritablement d'harmonieuse ; les accumulations cyclopéennes, les contrastes violents, les fautes de goût éclatantes tuent l'effet artistique, ne laissent plus qu'une impression écrasante de puissance désordonnée.

Lorsque l'Américain voit au contraire la noble ordonnance de Paris, ses boulevards ombragés, ses places régulières mais variées, ses perspectives arrêtées par de grands monuments décoratifs tels que la Madeleine, les Invalides, l'Opéra ou l'Arc de Triomphe ; lorsqu'il voit le règne presque exclusif d'une belle pierre de taille point trop dure, qui se prête à l'ornementation et se patine sans se salir ; lorsqu'il voit la hauteur des maisons contenues dans des limites étroites, évitant les horizons heurtés auxquels son œil est accoutumé ; lorsqu'il voit la prédominance d'un style classique, homogène mais point monotone, riche et simple à la fois, noble, mais d'une noblesse accueillante et gracieuse, — il comprend qu'il est bien dans un autre monde, un monde d'ordre et de clarté, un monde aux traditions très anciennes et à l'idéal très ouvert. Paris est XVIIIe siècle au meilleur sens du mot ; la Ville-Lumière de Victor Hugo est la Ville des Lumières de Voltaire. C'est le centre d'une vie sociale très raffinée, d'une vie intellectuelle très libre et très intense ; c'est un grand salon où l'on cause — en souriant — des idées les plus hardies. C'est la ville d'Anatole France.

Le charme de Paris, c'est donc quelque chose de très différent de la fascination de Londres. Car l'immense chaos britannique, avec ses lieues carrées de sottes petites maisons identiques, ses usines fumeuses, son gros fleuve de boue, sa cité bourdonnante, ses *slums* hideux, ses parcs qui sont de vraies forêts et de vraies prairies, ses clubs, ses palais, ses cathédrales, le labyrinthe de ses ruelles, la juxtaposition de tous les âges — ce Londres qui, s'il a subi l'empreinte de Wren, n'a connu ni la Révolution, ni Haussmann, ce Londres s'empare de vous avec une étrange puissance, et je dois avouer que, si je l'aime autrement que Paris, je ne l'aime pas moins. Le charme de Paris, c'est encore une fois la mesure et l'élégance, plutôt que le pittoresque et le colossal. C'est un art d'ensemble, et non de morceaux et de contrastes. Remarquez que les détails peuvent fort bien en être simples, presque ordinaires. Mais la moindre fausse note y retentit aussitôt. C'est pourquoi nous souffrons de la plaie que la rue Étienne-Marcel et ses hautes maisons d'angle ont faite à la place des Victoires ; et nous n'aurons pas de repos que ce trou ne soit obstrué et

ces maisons réduites au niveau commun. C'est pourquoi l'opinion s'est fort justement offensée du Mercédès et de l'Astoria qui menacent l'équilibre de la place de l'Étoile ; ou encore des combles surélevés dans la rue de Rivoli. On ne saurait trop y veiller, et il faudrait donner aux autorités municipales des pouvoirs plus efficaces en la matière. Beaucoup de mal a déjà été fait : mais il n'est pas irréparable.

C'est dire que Paris devra se garder du gratte-ciel tout autant que du canon boche. Ce mot gratte-ciel appliqué à des maisons de huit ou neuf étages fait sourire les Américains. Chez nous, le ciel est sans doute plus haut ; on ne l'égratigne qu'à partir du quinzième. Mais à Paris, le danger, c'est tout ce qui dépasse le sixième ou le septième. Même en Amérique, où nous ne sommes pas retenus par le respect du passé, nous avons fait l'épreuve du *skyscraper*, et nous reconnaissons que, somme toute, c'est une erreur. Remarquez du reste que, presque partout, la maladie est très localisée. Je ne crois pas qu'excepté New-York, et encore ! il y ait en Amérique une seule ville qui soit poussée en hauteur autant que Paris. A part quelques maisons géantes dans le quartier des affaires, la moyenne dépasse rarement cinq étages, et la plupart des habitations n'en ont que trois. Le *skyscraper* est le chef-d'œuvre de l'ingénieur. Avec ses fondations de vingt mètres, son armature d'acier, son chauffage central, ses ascenseurs tous rapides, mais dont certains, les express, vont d'un trait aux étages supérieurs, c'est une ville verticale admirablement agencée. Et quand il est franchement construit en forme de tour, comme le Singer, l'Équitable, le Woolworth à New-York, la Douane à Boston, l'effet architectural peut être saisissant. Le *skyscraper* est né à New-York, du fait de l'exiguïté de la pointe de l'île, où s'étaient concentrées les affaires ; et à New-York, il a produit son chef-d'œuvre. C'est que là, tout est gigantesque — les cinq ponts qui franchissent la rivière de l'Est à quarante mètres de hauteur, les transatlantiques comme l'*Olympic*, l'*Aquitania* ou le *Leviathan* ; si bien que la *Liberté* colossale de Bartholdi finit par sembler trop modeste pour annoncer la nouvelle Babylone. Mais, à New-York même, le *skyscraper* est, dans la plupart des cas, laid et incommode. Il est laid, parce qu'il n'est à aucune

échelle. Il n'est pas à l'échelle des rues, qui se trouvent transformées en défilés profonds et sombres ; il n'est pas à l'échelle des cours intérieures, qui deviennent de simples puits d'aération ; il n'est pas à l'échelle des arbres, qui disparaissent étouffés ; il n'est pas à l'échelle des monuments publics, statues, églises, qui sont rapetissés, écrasés : rien de plus triste que le pauvre petit clocher de la Trinité, autrefois l'orgueil de New-York, perdu au fond d'une immense cuve de pierre ; enfin, il n'est à l'échelle d'aucun ordre d'architecture connu. Carré, informe, sans toit, c'est une immense boîte percée d'un millier de petits trous. H.-G. Wells l'a bien dit : « La première impression de New-York, vu de la rade, c'est un amoncellement titanesque de caisses d'emballage. »

La plupart des *skyscrapers* ont renoncé franchement à décorer leurs étages intermédiaires. Ils ornent, trop parfois, les deux ou trois étages inférieurs, ceux qui peuvent se voir de la rue sans torticolis. Ils agrémentent de colonnes et de corniches les deux ou trois étages supérieurs qui se voient de loin. Entre les deux extrémités, vingt étages d'une nudité absolue. Les grands bateaux de charge des lacs, avec leur passerelle tout à l'avant, leur machine tout à l'arrière, et cent vingt mètres de tôle lisse entre les deux, ont été surnommés les bassets des mers ; le *skyscraper*, allongé de même, mais en hauteur, est un basset qui croit faire le beau.

Toujours à l'exception de New-York, le *skyscraper* n'est même pas pratique. Il ne révèle que l'avidité des propriétaires fonciers, qui ont fait monter les terrains à des prix fous, ce qui fait aussi monter les maisons. Il ne révèle encore, dans beaucoup de cas, que la vanité locale. C'est une réclame pour une ville de 50 000 habitants, comme Waco au Texas, d'avoir une maison de vingt-cinq étages. On a tendance à limiter partout la hauteur des maisons ; mais partout, même à Washington, même à Boston, on a encore fixé cette limite trop haut, à vingt-cinq ou trente mètres.

A Paris, l'idéal serait de ne jamais dépasser en hauteur la largeur de la rue et il est encore temps d'imposer cet idéal aux quartiers de l'avenir. Dans le centre, avec ses nombreuses voies de dix ou douze mètres, il n'y faut pas compter. La limite doit être fixée par la tradition, de façon à ce que les anciennes

lignes de faîte ne soient pas brisées, et que la proportion entre les anciens monuments et les nouvelles maisons ne soit pas détruite. Cette hauteur traditionnelle, c'est celle de la maison de six étages. C'est encore trop : du moins ne faudrait-il sous aucun prétexte tolérer davantage. Les dômes et les tourelles ne seront permis que s'ils sont destinés exclusivement à l'ornement, et s'ils ne soulèvent pas d'objections de la part des autorités artistiques compétentes. Quant aux maisons, hélas, trop nombreuses, qui dépassent la hauteur fixée, il faut, dans les cas les plus flagrants, exproprier leurs étages en surcroît. Pour toutes, on pourrait fixer une limite — un demi-siècle peut-être, — après quoi elles devraient rentrer dans l'alignement vertical sans indemnité[1].

Cette unité, cette harmonie imposent quelques sacrifices. Il est évident que Paris n'est pas une ville gothique. Ce n'est ni Strasbourg ni Rouen, ce n'est plus le Paris de *Notre-Dame*. Et si justement Notre-Dame reste belle dans ce Paris classique, malgré le grand parvis qui s'étale bêtement à ses pieds, malgré les bâtisses quelconques qui dressent à côté d'elle leur régularité administrative, c'est justement que Notre-Dame est la plus calme, la plus sereine de nos cathédrales gothiques ; c'est que, presque seule, elle a sur sa façade de grandes lignes horizontales ininterrompues, et que ses fortes tours un peu massives ne se tendent pas désespérément vers le ciel comme la flèche de Strasbourg. Paris a des joyaux gothiques en nombre fort respectable ; qu'il les garde, qu'il les sertisse ; qu'il ne cherche pas à y ajouter du gothique en toc, des gares moyenâgeuses comme celle de Saint-Pancras à Londres, des maisons de rapport ogivales. Même pour les églises, le gothique n'est plus guère de mise à Paris ; surtout parce qu'une vraie église gothique, avec son fouillis de sculptures et sa profusion de vitraux, représente un effort d'art et d'argent que nous ne pouvons ou ne voulons plus faire. Les froides et maigres basiliques modernes, comme Sainte-Clotilde à Paris et Saint-Patrick à New-York, montrent assez que nous ne pouvons plus rivaliser avec Reims ou Amiens.

1. Naturellement cette hauteur normale doit être abaissée dans des cas spéciaux, pour respecter des ensembles architecturaux tels que la place des Victoires ou la place de l'Étoile.

Ce n'est pas que l'art gothique ne puisse dans certains cas s'adapter très heureusement aux besoins modernes ; chose curieuse, il renaît chez nous parmi les gratte-ciel les plus effrénés. Justement, parce que le Woolworth Building est une véritable tour, et que les lignes verticales y dominent, il a une fière allure, très new-yorkaise, et qui pourtant rappelle les beffrois et les flèches de l'ancien monde. A Paris même, le XIXe siècle a manqué par deux fois l'occasion de construire de grands édifices gothiques. Le Conservatoire des Arts et Métiers s'installait dans un ancien cloître dont il restait un réfectoire et une chapelle. Cela aurait dû donner le ton. Je sais bien qu'il peut sembler incongru de donner une nef ogivale pour garage au fardier de Cugnot : mais enfin l'incongruité existe, nous l'avons acceptée, et les autres galeries auraient bien pu se conformer à ce modèle. Mais on a préféré un style que ce serait flatter d'appeler quelconque. Quand il s'est agi d'agrandir le Palais de Justice, on avait la Sainte-Chapelle et la Conciergerie comme points de départ. Je ne nie pas l'élégance majestueuse et vraiment personnelle de la façade de Duc. Mais elle ne nous console pas de ce que l'on aurait pu faire. Quant à la Cour de Cassation et à la façade du quai des Orfèvres, elles sont d'une sagesse on ne peut plus centre gauche. On m'a dit que le nouveau bâtiment à l'angle du boulevard du Palais remplaçait la maison de Sabra, dentiste, sans la faire oublier. Je n'ai pas eu le loisir de vérifier cette opinion. Une troisième occasion de ce genre existe : ne la manquons pas. C'est le lycée Henri IV qui nous l'offre. La tour dite de Clovis et le réfectoire sont des indications. Je ne connais pas à Paris de grand établissement d'instruction dans le style gothique. Pourtant, il n'en est guère de mieux approprié à cet objet. L'Angleterre et l'Amérique le savent : les collèges d'Oxford et de Cambridge ont donné la note. Le grand réfectoire et la bibliothèque, à Chicago, la tour Cleveland et le « quadrangle » de la nouvelle École des Hautes-Études à Princeton, sont, à des titres divers, des œuvres fort réussies. Il faudrait ne pas perdre le souvenir de la splendeur dont rayonnait l'Université parisienne au moyen âge. Un « Collège » gothique sur la fameuse montagne Sainte-Geneviève nous relierait à ce grand passé. Qu'on ne nous objecte

pas le voisinage écrasant du Panthéon. La gravité de ce monument ne jure point avec l'élégante fantaisie de Saint-Étienne-du-Mont, et ferait bon ménage avec le lycée Henri IV que nous rêvons.

Au nom de l'harmonie parisienne, il faut encore éviter, en règle générale, d'autres styles plus ou moins archaïques, exotiques ou bizarres. Paris n'est pas une foire permanente, et nous n'avons que faire de splendeurs hindoues, aztèques, chinoises ou mauresques : on ne saurait les prendre au sérieux dans ce milieu si fin et si mesuré. Nous avons le Trocadéro, nous avons le Sacré-Cœur, nous avons la tour Eiffel ; je ne demande pas qu'on les démolisse. Nous y sommes faits : ils nous manqueraient s'ils venaient à disparaître ; et du reste ces constructions hétéroclites ont été, elles aussi, touchées de la grâce parisienne. Mais il ne faudrait pas s'y risquer trop souvent. N'italianisons pas trop : ce n'est pas notre ciel. Londres a beaucoup trop de palais italiens. Chez nous, Garnier est allé aussi loin dans cette voie qu'on pouvait prudemment le faire. Proscrivons les styles boches : le rococo gigantesque, dont le théâtre de Cologne est un bel exemple — massif et sémillant comme une grosse dame en bergère de Watteau ; le romano-byzantin trapu, recherchant l'effet barbare ; et surtout ce nouveau style d'un raideur volontaire, prussien jusqu'à l'âme, qui avait déjà conquis un coin de l'avenue Montaigne. C'était un gros danger d'avant-guerre : il est conjuré, je veux le croire. Évitons encore les excès de l'art nouveau, les bizarreries contournées contraires à la tradition parisienne, et peut-être même aux lois profondes de l'architecture, cet art désossé, acrobatique, qui nous a valu les escaliers d'accès au Métro. Évitons surtout, car c'est là le plus gros danger, le style des Beaux-Arts, comme malheureusement on l'appelle en Amérique, ce style d'une élégance banale qui, à côté de vraies œuvres d'art, donne l'impression d'un garçon coiffeur de province fourvoyé dans la compagnie de gentilshommes. Je n'ai aucun droit de m'ériger en critique ; mais nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas, que le Grand-Palais des Champs-Élysées et l'Opéra-Comique sont d'excellents modèles à ne pas imiter, justement parce qu'il est trop facile de le faire. Je puis le dire d'autant plus librement que les conditions impo-

sées aux auteurs de ces bâtiments ne leur permettaient guère de fournir autre chose. Le style Beaux-Arts est un danger mondial. Il a corrompu la vierge Amérique. Il sévit abondamment à Rio-de-Janeiro et à Buenos-Ayres. J'ai vu un Grand-Palais en miniature à Riverside en Californie. A répéter ce poncif, les Français risqueraient de perdre la direction du mouvement architectural dans le monde.

Ce qui reste, c'est le style classique, ou plutôt ce sont les styles classiques, car ils sont d'une variété méconnue. Le point de perfection, à Paris, a, je crois, été atteint à l'époque de Gabriel. On n'a jamais rien fait où la grâce fut mieux combinée avec la noblesse, sans mièvrerie ni emphase. Le décor de la place de la Concorde est incomparable. Mais il n'y a aucune raison pour que nous nous immobilisions en ce point unique. On peut aller bien en deçà et bien au delà. Toute la Renaissance, par exemple, a droit de cité à Paris, par l'autorité du Louvre, de l'Hôtel de Ville, de Saint-Étienne-du Mont, des anciennes Tuileries. Un monument François Ier ou Henri II s'acclimaterait donc très bien sur les bords de la Seine. Le Henri IV de la place Royale, le Louis XIII de la Sorbonne, les différentes nuances du Louis XIV, du Louis XV et du Louis XVI, avec la délicate évolution qui a fait passer l'architecture du rococo au néo-classique ; même la raideur napoléonienne — tout cela nous offre une gamme très riche et sans dissonance. Chacun de ces styles, du reste, demande à être traité par l'architecte en poète, et non en archéologue ; l'artiste garde toujours le droit d'innover. J'ai vu par exemple des maisons à Paris d'une simplicité exquise de façade, où le XVIIIe siècle était mené presque au seuil du *Modern Style*. Naturel et simplicité, nous en reviendrons toujours là.

En Amérique, il existe une tendance fort heureuse à faire revivre sous des formes très pures mais très modernes l'art des anciens, et en particulier de ces grands bâtisseurs, les Romains. Nous savons qu'auprès des Grecs, les Romains ne sont que des manœuvres. Toujours est-il qu'ils ont résolu des problèmes qui ressemblent fort aux nôtres, le décor de villes immenses, la couverture de vastes espaces. L'art grec, tout divin qu'il soit, est à une autre échelle, qui ne correspond plus à nos besoins. Deux œuvres classiques ont eu la plus grande

influence en Amérique : les Thermes de Dioclétien et le Panthéon de Rome. Les Thermes, par exemple, ont inspiré une admirable salle des Pas-Perdus pour la nouvelle gare du chemin de fer de Pensylvanie à New-York. Le Panthéon se retrouve dans un certain nombre de banques, d'églises et de bibliothèques, en particulier celle de l'Université Columbia. Ce n'est pas la pureté du pastiche qui nous intéresse : c'est que sous cette forme s'est affirmée une tendance vers plus de simplicité et de robustesse, ce qu'on peut appeler un « grand goût » sans ostentation. La riche Amérique a pu du reste souligner ce progrès par l'emploi de matériaux admirables, le granit, le marbre, le bronze. Ce n'est après tout que la tendance qui a prévalu en France à la fin du XVIIIe siècle, et au commencement du XIXe. Elle n'a pas donné alors de résultats très brillants, parce qu'elle était trop souvent entachée de pédantisme et de servilité. L'Amérique est aussi très XVIIIe siècle. Ses plus belles maisons sont de style *colonial* ; ca capitale, tracée par un Français, l'Enfant, garde un reflet de Paris et de Versailles. Pour l'Amérique comme pour Paris, un goût classique très sobre mais très libre est vraiment le fond même de la tradition. Ce style néo-romain me semble convenir en particulier aux palais d'exposition, aux bibliothèques, aux musées, à tout ce qui demande de grandes masses simples. Et lorsqu'on élèvera d'innombrables monuments aux héros de cette guerre, il serait peut-être bon de ne pas s'attacher trop exclusivement aux groupes de marbre ou de bronze, aux colonnes et aux arcs de triomphe, dont nous sommes déjà si abondamment pourvus, mais de penser, soit à un temple dorique, comme le *Memorial* de Lincoln à Washington, soit à une rotonde romaine.

Paris, c'est donc essentiellement une ville classique, une ville aux larges voies rectilignes et aux places régulières ; mais ce n'est pas seulement cela. Paris n'est pas Washington, ville fort belle et un peu monotone : Paris a un passé.

Malheureusement, il n'y a plus à Paris de quartiers, ni même de rues gothiques ; les ruelles qui entouraient Saint-Séverin, et quelques autres dans le voisinage de la rue Quincampoix, étaient ignobles sans être vraiment pittoresques. Ce n'est pas

que nous approuvions la régularisation excessive apportée à certains vieux quartiers. Mais nous ne défendons plus un passé qui ne s'était pas défendu lui-même, un passé sali et banalisé ; nous protestons seulement parce que les nouvelles rues sont en elles-mêmes froides et monotones et qu'elles pourraient ne pas l'être. Mais espérer sauvegarder ou reconstituer, à Paris, même un pâté de maisons qui rappelle vraiment le moyen âge, il faut en faire notre deuil. Ah ! si nous avions une île Saint-Louis du XIVe siècle ! Nous n'en avons pas.

Mais nous avons une île Saint-Louis du XVIIe siècle, une place des Vosges, une place Dauphine, un Marais, un faubourg Saint-Germain : nous avions un village de Montmartre. Il faut à tout prix les sauver. Sauver des détails, des boiseries, des ferronneries, c'est assez facile ; sauver des édifices entiers, en ce moment encanaillés, tailladés, surélevés, presque méconnaissables, c'est plus ardu : on y a réussi pour les jolies maisons du Pont-Neuf ; mais ce qu'il faut surtout sauver, ce sont les ensembles, comme l'île Saint-Louis, menacée d'une grande rue parfaitement inutile. Ce travail de sauvetage, dans le Marais, demandera une vigilance constante et une patience infinie. Quant au faubourg Saint-Germain, dont l'un après l'autre les vieux hôtels disparaissent et les nobles jardins se dépècent, il ne sera pas non plus facile d'en préserver quelque chose. Nous avons gardé l'Hôtel Biron, et personne ne songe plus à saccager l'ancienne ambassade d'Autriche-Hongrie pour y faire passer la rue de Solférino. Le meilleur remède peut-être, ce serait l'extension de Paris et l'amélioration des moyens de transport : le lotissement des anciennes demeures seigneuriales du centre, devenu moins profitable, en serait ralenti. Ne pouvons-nous pas espérer aussi un réveil de goût et de dignité parmi nos vieilles familles? Quand on s'appelle de Luynes et qu'on a un hôtel dans le faubourg, on le garde.

La leçon de Washington, ville née d'une seule pensée, et où l'on peut dire que l'haussmannisme a trouvé son terme logique, doit nous avertir de conserver précieusement dans les rues de Paris la moindre déviation de la ligne droite, la moindre dissymétrie historique. Sans doute le réseau des

grandes voies régulières est la base même du plan de Paris. Mais n'en serrons pas trop les mailles, et à l'intérieur de ce réseau, respectons le passé, encourageons la fantaisie. Il faut que le Paris majestueux et le Paris pittoresque se pénètrent sans s'opposer. Une grande avenue comme les Champs-Élysées est magnifique; une grande rue comme la rue Lafayette, si elle est vivante, est utile et gaie ; une rue qui n'a pour elle que d'être droite et large est bête, tout simplement. Il serait bon, dans les nouveaux lotissements, de multiplier les « squares » et les « cités », qui sont tranquilles et peuvent former un joli ensemble décoratif, plutôt que d'ouvrir des tronçons de rues quelconques. Il faut surtout ne pas « rectifier » à outrance. De ces rues qui ne sont pas tirées au cordeau, nous en avons, Dieu merci, encore quelques-unes, et parmi les principales. Haussmann, malgré ses excés, a eu le bon goût de percer le boulevard Sébastopol au lieu d'élargir soit la rue Saint-Martin, soit la rue Saint-Denis. La rue Montmartre, la rue Poissonnière, la rue Saint-Honoré, la rue Saint-Antoine, la rue de Passy, la rue de Belleville, la rue du Bac, ont échappé jusqu'ici à la tyrannie du géomètre. Il est infiniment probable qu'il existe pour elles aussi un plan d'alignement, qui les rendra quelque jour aussi intéressantes que la rue Réaumur. S'il en est ainsi, protestons sans relâche jusqu'à ce que ce fameux plan ait été brûlé. La moindre inflexion, et surtout la moindre variété dans la largeur d'une rue, produisent des effets fort intéressants. Quand Londres a élargi le Strand et Fleet Street, il s'est bien gardé de les haussmanniser. Ces voies rajeunies, mais fidèles à leur passé, se renflent, s'amincissent, s'incurvent pour respecter une maison, pour contourner deux églises. Nous pouvons donc conserver tout un réseau de bonnes vieilles rues traditionnelles : si elles deviennent trop étroites, qu'on ne les élargisse qu'en respectant leur physionomie, ou plutôt qu'on trace à quelque distance une nouvelle voie parallèle, comme la rue Beaubourg doublant la rue Saint-Martin. Même lorsque nous ouvrons des rues entièrement neuves, même lorsque nous les traçons d'avance en plein champs, rappelons-nous que nous sommes allés aussi loin qu'il le faut dans l'haussmannisme. Je ne sais par exemple quel est le projet définitive-

ment adopté pour le prolongement de la rue de Rennes : je sais fort bien qu'une ligne droite ou simplement brisée, comme aimait à les tracer le crayon de Napoléon III, ne ferait pas notre affaire.

Ce respect du passé, est-il besoin de le dire, ne doit pas être fanatique au point de paralyser tout progrès. Il ne faut pas déclarer intangible toute grille d'ancien cabaret, toute bicoque où l'un quelconque de nos innombrables grands hommes a caché l'un de ses innombrables amours. Paris est une cité vivante, et non pas un musée archéologique. J'ai dit avec quel soin il faudrait tracer la rue de Rennes entre Saint-Germain-des-Prés et l'Institut. Les rues qu'il faudra bien bouleverser, pour familières et amies qu'elles puissent être à nos académiciens, n'ont vraiment rien qui les protège de la pioche. Elles sont laides tout simplement, les pauvres, et la commission du Vieux Paris jouerait son autorité à se montrer intransigeante à leur sujet. Un des exemples les plus frappants que j'aie trouvé de cette superstition historique, ce fut la défense du pont d'Iéna. Mesquin, malcommode pour la navigation, plat comme un viaduc de chemin de fer, plaqué d'aigles banales, agrémenté de groupes mastocs, ce pauvre pont n'a qu'une chose en sa faveur : Blücher voulait le faire sauter. Le voilà sacré : on peut l'élargir, mais non le remplacer. Qu'il disparaisse donc, s'il est vrai qu'il soit devenu insuffisant : l'ombre du vieux maréchal En Avant ne s'en réjouira pas.

La timidité dont j'ai plusieurs fois eu l'occasion de me plaindre se montre encore par l'horreur toute moderne pour les restaurations, qui n'est tout simplement que de la paresse esthétique et la peur des responsabilités. « Consolidez, ne restaurez pas ! » C'est un conseil de prudence inspiré par quelques bévues de Viollet-le-Duc et des architectes allemands. Mais l'adopter, ce serait décréter intangibles les erreurs les plus grossières de maçons ignorants et d'entrepreneurs cupides. Je hais le vieux neuf ; je sais le charme d'un passé qui ne craint pas de montrer ses rides. Je sens que nous sommes trop loin des grands architectes gothiques pour nous substituer à eux ou même pour les continuer dans ce qu'ils ont laissé inachevé. Un artiste est frappé de l'allure d'un vieux

mendiant hirsute : il lui donne rendez-vous, avec des arrhes. Au jour dit, apparaît un vieillard propret, tondu, rasé, quelconque : c'est le modèle de la restauration à ne pas faire. Je ne proposerai point, par exemple, d'achever Notre-Dame, dont les tours cependant devaient recevoir des flèches, mais n'a-t-on pas bien fait de lui rendre cette délicate aiguille dont l'avait sottement amputée quelque architecte classique? Je n'ose conseiller de donner à Saint-Eustache un portail moins lourd, mieux en harmonie avec cette admirable église. Les Allemands ont fait un travail de ce genre à Metz, et il n'est pas certain que la cathédrale y ait perdu. Mais pourquoi faudrait-il éterniser le vandalisme du gouvernement qui a tronqué la flèche de la croisée pour y installer un télégraphe Chappe? Nous n'avons plus la Bastille : je la regrette au point de vue esthétique, comme je regrette l'étendard blanc timbré de lys d'or, le plus beau drapeau du monde. Mais nous avons, à Vincennes, c'est-à-dire à Paris, un admirable château-fort dont Napoléon, je ne sais pourquoi, a fait raser les tours. Sommes-nous liés pour toujours par ce caprice despotique? Les cylindres cannelés qu'on a substitués aux piliers gothiques de Saint-Germain-l'Auxerrois ne sont point sacrés. Et j'aimerais fort voir restituer à la féodale abbaye de Saint-Germain-des-Prés la fière silhouette que lui donnaient ses trois tours. Le respect du passé n'inclut pas le respect du vandalisme.

Par contre, Paris a toléré tout récemment des actes d'un vandalisme inattendu. Il a permis le viaduc du métropolitain sur les boulevards extérieurs avec ses lourdes fermes courbes et son bruit de ferraille : Boston pouvait lui montrer comment construire un tel viaduc en béton armé, beaucoup moins industriel d'allure, et beaucoup moins bruyant. Il a superposé au pont de Bercy, qui présentait un léger dos d'âne, comme tout pont qui se respecte, un autre pont qui aurait pu être un embellissement s'il n'était pas si rigidement horizontal : comme si le métro, qui enlève si allègrement des rampes de 4 p. 100, n'aurait pas pu suivre le profil existant ! Il a permis à ce même métro d'effleurer, par une ligne brisée vraiment cruelle, la rotonde de la Villette. Or ce bâtiment, sans être une merveille, ne manque pas d'intérêt, et l'on

aurait tout aussi bien pu passer par derrière : le décor du bassin de la Villette n'y aurait rien perdu. Il permet au trou de la gare des Invalides, côté Fabert, de s'ouvrir sans raccord avec le reste de l'esplanade, alors qu'on aurait pu le masquer en grande partie par un édifice symétrique à la gare elle-même, et dont on pouvait faire une orangerie, un restaurant, une salle de concert, que sais-je? Il a permis de saccager il y a vingt ans les arbres du Cours-la-Reine pour l'établissement des serres municipales, et, ces serres enlevées, il ne replante pas les arbres, que nous regrettons toujours. Je ne parle pas de maisons plus ou moins art nouveau ou boche, agrémentées de cocasses champignons de pierre, qu'on a laissé s'édifier sur le noble quai d'Orsay, sur les Champs-Élysées, les voies triomphales de la capitale. Je crains que les artistes et les Amis de Paris n'aient pas toujours veillé au bon endroit. Sauver une vieille borne, c'est bien ; empêcher une monstruosité, c'est mieux encore.

Quant aux statues, le mal est grand, mais le remède est à portée de la main. Là encore, il nous est fourni par l'extension même de Paris. Quelle admirable occasion de réduire la densité de cette population de marbre et de bronze ! En banlieue, les grands hommes ! Je parle sans ironie et sans acrimonie. Je n'ai point de grief contre la plupart de ces œuvres, excepté que là où elles sont, elles sont plus qu'inutiles. Le Louvre, les Tuileries, le Luxembourg, sont complets en eux-mêmes, tout autant que les Champs-Élysées et le Cours-la-Reine, qu'on a jusqu'ici à peu près respectés. Les plus belles statues commémoratives n'y sont pas à leur place. Envoyez Gambetta place d'Italie ; faites surveiller à La Fayette les aimables solitudes du rond-point des Bergères ; expédiez Jules Ferry aux Grésillons, et l'altier Waldeck-Rousseau à Aubervilliers-les-Vertus ; essaimez tous les poètes et les artistes du Luxembourg dans la ceinture de jardins qui remplaceront un jour les fortifications. Ceci, dans l'intérêt même des œuvres dont nous parlons, qui se nuisent par leur abondance, ou sont écrasées par les maisons voisines. Elles trouveraient dans les quartiers excentriques plus d'espace ; il serait même possible d'arranger les massifs d'arbustes ou les allées d'arbres de manières à les mettre mieux en valeur.

Ce ne serait pas un exil, même pour celles à qui je réserve les grandes places de Chevilly ou de Fresne-lès-Rungis : ce serait encore Paris. Pour certaines d'entre elles, un voyage plus lointain serait désirable. On pourrait les faire servir à l'expansion coloniale ; si nous n'avons plus d'émigrants de chair et d'os, nous avons la ressource des émigrants en bronze. Il est un dessinateur fameux, engagé à mi-corps dans un gros tuyau de cheminée, pour qui je rêve les honneurs d'Antsirabé ou de Colomb-Bechar. Mais, dans l'ensemble, cette nouvelle répartition des statues ne ferait que des heureux : le centre soulagé, la périphérie comblée de cadeaux, les artistes qui verraient leurs œuvres mieux serties.

L'architecture n'a pas dit son dernier mot à Paris, et nous pouvons déjà prévoir un programme assez vaste. D'innombrables maisons particulières à bâtir ou à rebâtir; surtout nous l'espérons, des villas de banlieue, ouvrières aussi bien que bourgeoises, mais aussi de grands immeubles à cinq ou six étages; de grands hôtels, de grands magasins, de grandes administrations ; des mairies et des salles des fêtes pour les communes du département de la Seine, à mesure que leur population grandira; des écoles à profusion. On doit transformer la gare de l'Est; le bâtiment principal, qui était fort beau pour l'époque, n'est plus en rapport avec l'importance des services; et ce sera l'occasion de faire de cette gare d'Alsace-Lorraine un monument commémoratif, une véritable porte triomphale de la Grand'Ville guerrière. Montparnasse aussi, que l'on a si bizarrement rafistolée il y a une vingtaine d'années, demande à être reconstruite de fond en comble. Il y a une École des Arts décoratifs qui attend son tour ; il y a toujours le fameux Palais des Expositions que l'Agriculture réclame pour remplacer la Galerie des Machines, et qui servirait aussi à la Foire de Paris. Quand on a parlé de lotir le Champ de Mars — ce qui m'a d'ailleurs semblé regrettable — j'aurais voulu qu'on y transférât le plupart des ministères, de manière a former un ensemble architectural incomparable. Il est trop tard ; mais on pourrait du moins reconstruire sur l'emplacement des casernes désaffectées de l'École militaire les ministères de la rive droite, Intérieur, Marine, Justice, dont les terrains ont une valeur considérable. Quelque jour,

on finira par refaire le Collège de France et par donner au nouveau Musée du Luxembourg une façade sur le jardin. Nos architectes ont du pain sur la planche.

Il y a deux projets qui nous intéressent particulièrement, parce qu'ils affectent le centre même de Paris : c'est l'achèvement de l'École des Beaux-Arts et celui du Louvre.

Les Beaux-Arts se sont agrandis de pièces et de morceaux, de manière à former une immense mosaïque très amusante, sinon commode, et que je ne propose point de simplifier ou de régulariser. Tout ce que je voudrais, ce serait acheter les immeubles qui ne lui appartiennent pas encore, au coin des rues Bonaparte et des Saint-Pères, et donner ainsi à l'École une façade unique sur le quai. Quelle occasion pour un artiste ! En face, la plus jolie partie du Louvre ; puis la Seine, avec exactement la largeur voulue pour mettre l'édifice en valeur ; en contre-bas, une berge qu'il faudrait transformer en jardin ; un mur de quai à bossages en stalactites, où les baies de l'Orléans seraient transformées en œils-de-bœuf ; ce mur couronné d'une balustrade que décoreraient — sobrement — des statues, des colonnes et des lampadaires ; de la berge au quai, un escalier monumental encadrant une fontaine. Pour l'édifice lui-même, pas de style Beaux-Arts, bien entendu ; plutôt la Renaissance, que conseille le voisinage de la galerie de Henri II — une Renaissance très libre qui pourrait ajouter de jolis toits aigus, des tourelles ajourées, peut-être même un campanile, à l'admirable perspective que la Seine offre à cet endroit [1].

Quant au Louvre, une inscription nous affirme, je crois, qu'il a été terminé par Napoléon III. N'en croyez rien. On y travaille toujours, tout doucettement, et l'heure est encore lointaine où sera complété l'escalier Daru. Je ne parle pas de la Colonnade, qui devait dans le principe être rehaussée par un fossé et couronnée de statues qui bien probablement lui manqueront toujours. Je ne parle pas de la reconstruction des

1. Si l'on agrandissait suffisamment l'École, on pourrait y transférer la Sculpture Comparée, dont c'est la véritable place. Le Trocadéro tout entier serait réservé à l'Ethnographie, trop négligée.

Tuileries, dont il est encore quelquefois question, mais qui ne me semble pas à désirer. Mais il reste encore à faire un raccord sur la place du Carrousel, côté Marsan. En ce moment, la suture est des plus grossières. Les derniers débris de l'*ordre colossal* viennent se heurter aux bâtiments du Musée des Arts Décoratifs, sans qu'on ait fait le moindre effort pour amortir le choc. Puis les guichets du Pavillon de Rohan ne sont ni jolis ni commodes. Il ne s'agit pas de symétrie parfaite entre les deux ailes, qui du reste ne sont ni égales ni parallèles ; mais la situation actuelle est choquante. Elle ne résulte pas d'une intention artistique, mais d'un fait brutal — la chute du second Empire. Un jour, on finira bien par reconstruire le pont des Saints-Pères un peu en aval, en face des guichets du quai, et par ouvrir sur la rue de Rivoli des guichets correspondants. On élargira la rue de Rohan pour que son axe coïncide avec celui de la nouvelle arche centrale. Ainsi sera constituée une voie magnifique de l'Opéra à la rive gauche. Ces travaux ne laisseraient plus subsister que quelques travées de l'*ordre colossal* : cette partie du Louvre, pastiche moderne de galeries maintenant disparues, n'a plus ni intérêt historique ni charme esthétique. Il faudrait continuer l'architecture sobre et ferme du nouveau Louvre jusqu'à la rencontre du Musée des Arts décoratifs. Là, un pavillon intermédiaire, dont la toiture ne devrait pas faire saillie, effectuerait le raccord. Le problème est délicat sans doute, mais non pas insoluble. Déclarer intangible le travail de Fontaine et Percier, ce serait pousser bien loin la superstition du passé.

Quant à la façade sur la rue de Rivoli, elle est sévère, pour de pas dire renfrognée. Mais cette élévation ne saurait former un tout, comme celle du quai, et il n'est pas nécessaire de l'égayer de bout en bout. Il suffit qu'à chaque place ou grande rue corresponde un motif assez intéressant. Sur la place du Palais-Royal, nous avons le pavillon de la Bibliothèque (ministère des Finances); en face de la rue de Rohan élargie, qui deviendrait une véritable place, annexe de celle du Théâtre-Français, les nouveaux guichets ; en face de la rue de l'Échelle, une entrée au Musée des Arts décoratifs, qui correspondrait au pavillon de raccord dont nous avons parlé plus haut. Je ne sais pas si le Louvre serait ainsi « terminé » : il n'est pas

d'œuvre humaine qui le soit. Mais le plus gros serait fait[1].

Mais ce qu'il faut surtout pour conserver la beauté de Paris, ce sont « des mœurs et non des lois », une campagne d'éducation incessante, une vigilance de tous les instants. Il faut que le décor quotidien de la ville soit harmonieux dans ses détails — particulièrement dans l'agencement des boutiques. Il faut mettre en échec la poussée furieuse des panneaux-réclames et des annonces lumineuses ; il faut lutter contre les excès de l'affichage, criard, obscène, ou simplement électoral ; il faut combattre le pullulement des kiosques de tout genre, et surtout il faut veiller au bon entretien du pavé et à la propreté des rues : Paris, ville-salon, ne saurait chercher le pittoresque dans la crasse. C'est un programme immense. C'est celui des *Amis de Paris*, à qui je souhaite en terminant la plus brillante prospérité.

L. GUÉRARD

1. Il est un petit musée au Louvre que je voudrais en chasser, justement parce que je l'aime : c'est le musée de la Marine. On le traite en intrus; on lui rogne tantôt une salle, tantôt l'autre. Il n'est pas à sa place dans ce Palais des Arts. Aux Invalides la marine militaire; aux Arts et Métiers les machines et les bateaux marchands ; à l'ethnographie les curiosités chinoises et les pirogues. Ne pourrait-on reléguer le musée Thiers à la Fondation Thiers? Quant aux Finances, elles partiront bien un jour — ne serait-ce qu'au jour du triomphe des Bolcheviki, qui supprimera les Finances nationales. Il ne sera pas difficile de remplir les salles laissées libres rien qu'avec les trésors existants, qui sont encore infiniment trop serrés.

LES LETTRES ET LA VIE

L'attribution à Mme Camille Mayran du *Grand Prix du Roman* de l'Académie française n'a pas été, il faut bien l'avouer, sans provoquer quelques grognements dans la grande presse et dans les petites revues.

Non que l'amour-propre masculin se jugeât ici lésé. L'amertume des plaignants s'inspirait d'autres préventions que de celles du sexe. Exprimons ces préventions sans détour : les attaches académiques de l'intéressée — Mme Mayran est petite-nièce de Taine — semblaient pour beaucoup dans son succès.

Son talent n'était pas en jeu. Mais eût-elle si aisément triomphé sans l'adjuvant de ses alliances? Voilà la question qui perçait dans plus d'un article la concernant, quand encore elle ne prenait pas un tour formel.

La réponse à ces questions détournées ou directes ne souffre pas de difficultés. On la trouvera tout au long dans les palmarès de l'Académie. Je ne citerai pas de noms, car la liste n'en finirait pas. Mais à cette lecture, l'esprit le plus mal disposé pourra se convaincre que dans la distribution de ses dons, l'Académie ne fait jamais acception positive de personnes et qu'elle se réfère surtout au mérite.

Pour obtenir ces récompenses, nos jeunes écrivains auraient donc tort de croire qu'un oncle d'Académie est indispensable, comme jadis, pour faire fortune, il fallait un oncle d'Amérique.

Et pour tourner ces difficultés que la loi ou la nature rendraient souvent insurmontables, ce serait une autre erreur de s'orienter vers l'intrigue ou la flagornerie.

L'Académie ne dédaigne certes pas les hommages et les gâteries. Mais si, quant à la menuaille de ses dons, il lui arrive de répondre aux bons procédés par quelques légères gratifications, lorsqu'il s'agit de ses grands prix, elle sent trop l'importance de ces hautes faveurs et la consécration qui s'y attache pour en régler la distribution sur des motifs d'ordre privé.

En somme, l'attribution en cause n'indique ni collusion, ni arbitraire ; et nos jeunes écrivains feraient le plus déplorable calcul en y voyant comme une invite à abdiquer leur indépendance pour la brigue ou les « relations ».

***

Autre critique qui s'est fait jour à propos du prix donné à l'*Histoire de Gotton Connixloo* : c'est le premier roman de madame Camille Mayran. Elle pouvait attendre.

Je répondrai simplement : « Et *Adolphe*? »

Autre critique encore : ce n'est pas un roman, ce n'est qu'une longue nouvelle.

Je répondrai de même : « Et *Adolphe*? »

Premier ouvrage, nombre des pages, — chicanes qui fleurent trop la mauvaise humeur pour qu'on s'y arrête.

Ce qui, selon moi, prêterait beaucoup plus à discussion, ce sont les conditions mêmes du prix.

Elles portent qu'il devra être décerné : 1° *à un jeune auteur* ; 2° *à un roman présentant une tendance morale.*

Sur la première condition, rien à dire. Mais la seconde ! Elle prend carrément parti pour la moralisation dans l'art. Elle prescrit que l'ouvrage récompensé devra servir les bonnes mœurs. Entre deux œuvres de valeur approchante, c'est au livre vertueux qu'elle donnera d'office la palme. Il y aurait là matière à causer.

Croyez que je n'en abuserai pas pour évoquer devant vous cette vieille querelle de l'art et de la morale qui, depuis un

siècle, a nourri dix générations de critiques et doit se trouver aujourd'hui bien à court d'aliments nouveaux.

Néanmoins il est permis de constater que les lecteurs qui font passer avant tout la valeur artistique de l'œuvre, gardent la latitude d'accorder, le cas échéant, leurs suffrages à des livres d'une irréprochable vertu.

Tandis qu'au contraire ceux qui exigent que la voix du bien domine dans un livre, se condamnent à rejeter d'emblée une foule d'œuvres remarquables où l'extinction de cette voix est complète.

Pour ne pas nous égarer, prenons un exemple immédiat, Voici une autre dame, madame Jane Cals qui vient de publier en feuilleton un petit roman intitulé : *Rose*. C'est une œuvre odorante et fraîche comme son titre, l'histoire d'une sorte de petite Bovary consciente qui nous conte, par menus morceaux, ses langueurs, ses aventures, une passion. De tous ces péchés nul remords, nulle expiation. Il n'en est pas question une minute. Mais on trouve dans ce bref récit une grâce, une sincérité, une poésie, qui pour n'être pas aussi ordonnées peut-être que chez madame Mayran, n'en accusent pas moins un talent certes équivalent.

Supposons maintenant que le livre de madame Cals eût paru en même temps que celui de madame Mayran. Entre les deux ouvrages la lutte pour le grand prix n'existait pas. Du fait que l'*Histoire de Gotton Connixloo* offrait un dénouement moral, elle battait l'impénitente *Rose* de tout ce qu'elle voulait.

Changeons même les concurrents. Imaginons aux prises un romancier lilial comme M. Henry Bordeaux et une romancière pimentée comme madame Colette. L'issue du match ne ferait pas de doute. Nous aboutirions à ce paradoxe de voir M. Henry Bordeaux proclamé rosière.

On dira — et non sans raison — que l'Académie est esclave de ses responsabilités et ne saurait propager par son estampille des livres anarchistes ou libertins.

Mais c'est partir d'un dilemme fictif qui ne donnerait le choix aux romanciers qu'entre blesser ou flatter les mœurs.

Dans l'intervalle, cependant, on citerait une multitude de romans qui ne veulent à la morale ni mal ni bien, ne pré-

tendent ni à la servir ni à lui nuire et ne visent qu'à réaliser le maximum d'art et de poésie dans le maximum de vérité.

Essayez de les couronner. Avec la seconde condition, je vous en défie. Elle barrerait aux suffrages académiques les trois quarts de nos grands romans d'hier. Et elle leur barre dès à présent quantité des romans de demain.

Encore que je trouve un peu ingénu de proposer des modifications aux règlements en cours, ne serait-il pas alors possible d'amender légèrement le texte de cette draconienne seconde condition, de la rédiger, par exemple, comme suit : 2° *à un roman ne présentant pas de tendances contraires aux mœurs*?

La morale aurait satisfaction, puisque protégée, et la littérature aussi, puisque plus largement admise à la manne académique.

Mais d'ailleurs je ne risque cet amendement que par acquit de conscience et en gardant l'intime conviction qu'il ne sera pas changé une virgule au texte actuel.

*
* *

Ces concessions faites à l'opinion, me voilà à l'aise pour vous dire tout le bien que je pense de l'*Histoire de Gotton Connixloo.*

Le sujet, en lui-même, n'a rien d'étourdissant. Gotton, jeune Flamande rustique et primitive, s'éprend d'un forgeron boiteux et roux qu'elle enlève à femme et enfants. Puis restée bréhaigne, réprouvée par tous, saisie de remords qu'avive un certain mysticisme, lorsque les Allemands envahissent la Belgique, pour sauver les gens de son village, Gotton se dénonce comme meurtrière d'un soldat tué dans une rixe. On la fusille et donc elle expie. Au premier abord, ainsi que vous voyez, c'est une idylle et voilà tout, que Maupassant eût incluse en dix pages bien tassées. Mais à la lecture, c'est autre chose.

Le style surtout sort de l'ordinaire. Il est d'une simplicité, d'une limpidité, je dirai même d'une diaphanéité étranges. Aucune surcharge de coloris et pourtant nulle grisaille. Le minimum de mots abstraits. Un dessin ferme et sans bavures. Et quel sens de la nature, des paysages ! Quand ces dames se

mettent à bien écrire, — ce qui se fait de plus en plus fréquent — pour le goût, le relief, les trouvailles elles pourraient donner des leçons à maint de leurs confrères mâles.

Mais madame Mayran n'a pas que des dons de forme. Elle a aussi des dons d'observatrice, de romancière et particulièrement un tact exceptionnel.

Car entre nous, malgré le dénouement moral et expiatoire, qui ne tient guère que vingt pages sur deux cents, l'histoire de Gotton n'est pas pour les petites filles. Cette passion frénétique d'une jeune pastoure pour un forgeron estropié et quelque peu faunesque implique chez l'héroïne une sensualité qui, sans être absolument morbide, ne rappelle que de loin les bergeries à la Watteau. On se représente assez ce qu'eût pu rendre ce cas sous la plume d'un Zola, — et même, avec un peu d'imagination, on en frémirait.

Eh bien, l'art de madame Mayran consiste justement, sans rien dissimuler des impulsions de son héroïne, à les analyser, avec tant de réserve et de délicatesse que le lecteur le plus chatouilleux n'en sera jamais choqué. Il y a un peu de miracle dans tant de chasteté à exprimer de telles audaces. On sent là une pureté native qui dépasse l'habileté, et à laquelle l'homme de lettres le plus avisé, le plus ferré sur les tours du métier s'efforcerait en vain.

Je ne voudrais assurément pas tomber dans le travers qui consiste à généraliser sur un ou deux exemples consécutifs et à s'en autoriser pour découvrir, toutes les cinq minutes, des renouveaux de ceci ou de cela.

Pourtant après *Vie des Martyrs* et *Civilisation* de M. Georges Duhamel, qui nous présentent des modèles d'un réalisme vivifié, épuré, régénéré par la pensée, cette *Histoire de Gotton* qui nous offre un autre spécimen de néo-réalisme, dont la qualité réside principalement dans le contraire de ce qu'on reprochait au défunt naturalisme : grossièreté, obscénité, outrance — tout de même cela peut donner à penser.

A parler franc, je n'ai jamais été bien inquiet sur le sort du réalisme. C'est un genre, une tendance littéraire qui vers 1890, 1892 a subi l'éclipse que traverse tout genre quand les maîtres sont remplacés par les disciples, les créateurs par les suiveurs, les principes et les règles par les procédés.

Mais tôt ou tard, et notamment dans le roman, le réalisme devait un jour renaître et prendre sa revanche.

Le roman purement psychologique et presque algébrique où tout se passe entre âmes, entre gens dont on ne sait ni le corps ni les traits, sous des cieux sans couleur, parmi des verdures problématiques, dans une pénombre de limbes — ce roman peut, de temps à autre, produire un chef-d'œuvre : *la Princesse de Clèves, Adolphe.*

Mais dans le courant normal de la littérature, il est bien difficile, pour des ouvrages qui ont la peinture de la vie comme objet, de supprimer aussi radicalement le monde extérieur, le décor, bref la matière, source de toute sensation, de toute image et donc de toute poésie.

La « guenille » individuelle compte également et également ces instincts plus ou moins louables qu'avec Baudelaire on pourrait désigner sous le nom global de Satan. Au total, autant de bases impérissables à la durée du réalisme.

Parfois une vague spiritualiste ou idéaliste ou idéologique passe sur les lettres, et le réalisme semble pour toujours submergé. En vérité, il ne disparaît jamais. Des mois, des années s'écoulent, la mode change, un goût de sincérité revient et le roman réaliste ressaisit la corde.

Voyez après l'écroulement du naturalisme. Sous le couvert de l'humour ou de la nonchalance, avec Jules Renard, Tristan Bernard, Alfred Capus, entre autres, le réalisme ne cessa d'opérer. Puis le théâtre ayant accaparé ces auteurs, les femmes prirent leur succession. Malgré le caractère subjectif et quasi confidentiel de leurs œuvres, quoi de plus réaliste, de plus attaché à la matière que les premiers ouvrages de madame Colette, de madame d'Houville, de madame Burnat-Provins? Poèmes en prose si l'on veut plutôt que romans, carnets intimes plutôt que tableaux de mœurs. Mais, à côté de la psychologie ou du lyrisme, quelle place y tient la description des gens, des corps, des visages — et aussi, il faut le dire, la peinture du désir, du plaisir et de leurs succédanés !

Avec *Gotton Connixloo* le réalisme marquerait même un point de plus à son actif, puisqu'au lieu des semi-confessions qui constituaient jusqu'ici les meilleurs de nos romans féminins, nous avons une de ces histoires « impersonnelles »

chères à l'école réaliste et où la personnalité de l'auteur n'intervient jamais.

En un mot, selon l'esthétique de Flaubert et de ses disciples, ce n'est pas sur elle-même que travaille madame Mayran mais sur le modèle, sur des personnages qui ne lui sont rien et sur des aventures où visiblement elle n'eut aucune part.

C'était pour une femme, sinon jouer la difficulté, du moins renoncer aux facilités que procurent les récits vaguement autobiographiques, où la mémoire souvent supplée à l'invention.

Aussi, même sans tendance morale, et ne fût-ce que pour l'amour de l'art, ce début méritait plus qu'un encouragement. Il contient des traces de maîtrise. Il promet une vraie romancière. Autant de gages que si l'avance consentie par l'Académie à *Gotton* a pu sembler un peu forte, madame Camille Mayran ne tardera pas à s'en libérer.

***

Du côté théâtre, je ne vois guère à signaler que les concours de tragédie et comédie, au Conservatoire.

Ils furent favorisés non seulement du plus beau soleil, mais encore de la présidence de M. Laferre qui, par un phénomène de compétence spontanée, fit en même temps, au Conservatoire, ses débuts comme spectateur et comme juge.

Est-ce à la bienfaisante présence du Prince, qu'il faut attribuer le déluge de récompenses qui s'abattit sur les concurrents — cinq couronnés sur cinq en tragédie, et, en comédie, prix et accessits à ne plus pouvoir les dénombrer? J'inclinerais plutôt à croire que les considérations d'actualité ne furent pas étrangères à tant d'indulgence.

Comment ne pas songer que toutes ces gentilles Andromaques et toutes ces gracieuses Agnès avaient passé les cinq nuits précédentes à préparer leurs scènes et leur toilette de concours sous le tonnerre des gothas et des tirs de barrage? Comment ne pas éprouver à leur vue, cette sympathie, voisine de l'attendrissement, que vous inspirent les rescapés?

Je sais bien que la passion du théâtre est un grand analgésique et un grand dictame. Vous connaissez ce mot d'une

jeune comédienne, au plus intense de la bataille sous Verdun : « On ne se doutera jamais de mes transes depuis huit jours. » Et ce n'était que son admission au Conservatoire qui lui avait causé ces transes.

Mais précisément, outre le talent, ce goût de leur art persistant et dominant dans le péril, méritait aux jeunes comédiennes, comme à leurs rares émules du sexe fort, toute la bienveillance du jury ; et il n'eût été décerné que des prix au lieu d'accessits, qu'il ne se serait trouvé personne pour s'en formaliser.

Toutes ces récompenses forment en réalité autant de citations à l'ordre de l'arrière ; et à défaut d'une brillante carrière, elles assureront à leurs titulaires les plus estimables souvenirs de guerre.

La seule objection qu'eussent pu susciter les derniers concours aurait trait à leur opportunité.

Ces jeux dramatiques, dans un instant si grave, n'évoquaient-ils pas un peu Byzance?

Problème qui se pose constamment depuis quatre ans. Si nous poursuivons la vie normale, avec ses fêtes et ses apparats, accusation de frivolité. Si nous voulons réduire spartiatement tout cet éclat, accusation de mal tenir.

Heureusement le problème n'inquiète que l'arrière, et ce serait se faire de l'avant l'idée la plus fausse que de le supposer sensible à l'hommage de telles ou telles restrictions.

Vers le milieu de 1915, quand revinrent dans leurs foyers les premiers permissionnaires, il put se produire chez les combattants une certaine révolte contre la vie joyeuse, la « nouba » de l'arrière. Petites colères qui ont été fort exactement exprimées dans la *Guerre Madame* de M. Géraldy.

Mais depuis lors, sans le porter dans son cœur, l'avant ne se préoccupe plus guère des faits et gestes de l'intérieur. Si les permissions l'y ramènent, il ne demande qu'à partager ses distractions. Tout ce qu'il souhaite des civils, c'est qu'ils ne jouent pas devant lui à la guerre et qu'ils s'abstiennent de l'en entretenir.

« Surtout, pas de livres sur la guerre ! » recommandation continuelle que je retrouve, depuis un an, dans les lettres de mes jeunes camarades aux armées.

Et les propos sont à l'avenant. Tout récemment encore un jeune héros, sous-lieutenant de cuirassiers à pied, miraculeusement réchappé du Plémont, s'arrêtait soudain dans son récit de la bataille : « Et puis, assez là-dessus ! me dit-il. La guerre est maintenant si dure, que pendant qu'on n'y est pas, on aime mieux ne pas en parler. »

Voilà la pensée, le ton de l'armée de 1918 — j'entends de l'armée dans le rang ou de l'armée qui en sort. Je les recommande à ceux qui s'imaginent connaître cette armée, d'après ce que nous en apprennent les carnets d'intellectuels, publiés en 1915 et 1916.

Sauf ses magnifiques traits d'héroïsme, nous ne savons presque rien de l'armée actuelle, telle que l'ont façonnée les deux dernières années de guerre. Les conceptions livresques que nous nous en faisons sur des calepins déjà surannés, ne correspondent nullement au présent. Et ce présent, pour bien l'apprécier, il faudra attendre que des ouvrages nouveaux nous le décrivent.

Ce que nous en révèlent les lettres privées, les carnets inédits, les journaux du front, marque, en tout cas, la profonde indifférence de nos soldats pour les concessions ou les grandiloquences de l'arrière. Aux tranchées, l'armée actuelle est toute à son affaire, à son « boulot ». Au repos, ses gazettes ne sont qu'ironie et que fins de non-recevoir opposées aux « boniments ». Que l'arrière pense ceci ou pratique cela, peu lui chaut. C'est devenu pour elle un autre monde.

On a donc, au demeurant, bien fait de maintenir les concours du Conservatoire. Leur suppression, même annoncée par la voie de l'ordre, n'eût soulevé qu'un long ricanement sur tout le front, depuis Dixmude jusqu'à Belfort.

FERNAND VANDÉREM

LES DÉCEPTIONS D'UN AUSTROPHILE

Certains mots ont une fortune bizarre. Ils passent en proverbes ou deviennent historiques sans que l'on sache exactement pourquoi et comment. Il arrive même que celui qui les cite n'en connaisse point l'auteur. Tel lancera à son Aristarque un majestueux alexandrin :

La critique est aisée et l'art est difficile,

et il ajoutera doctoralement : « comme dit Boileau ». Comment pourrait-il rendre à Destouches ce qui appartient à Destouches, puisqu'aussi bien il n'a probablement jamais lu *le Glorieux*? Tel autre aujourd'hui, fidèle à la vieille diplomatie qui veut conserver l'Autriche, ne manque pas d'appuyer ses arguments d'un axiome péremptoire : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Celui-là serait sans doute fort embarrassé si on lui demandait de qui est cette phrase et à quelle occasion elle fut écrite. Il n'en sait rien. Il l'a lue ou entendue, et il la répète parce que c'est une formule commode. Il faut, en général, se méfier de ces formules commodes suivies de « comme dit tel poète, tel savant ou tel historien ». Elles sont souvent incontrôlables et, partant, dangereuses. C'est le cas notamment du mot de Palacky sur l'Autriche. Il nous est venu d'Allemagne où il avait été adressé, mais il nous est arrivé détaché de son contexte, tronqué et défiguré. Les Allemands ont exporté ce qui leur semblait utile ; ils ont gardé le reste. Ils ont sutout évité de nous faire connaître non seulement ce qui accompagnait la

formule, mais l'évolution dont cette formule a été le point de départ et qui, chez Palacky, a abouti à des conclusions tout opposées.

Il serait sans doute bon, à cette heure où l'on discute tant du sort de l'Autriche, de revenir à Palacky et d'étudier de près les différentes façons dont il a conçu le rôle de la monarchie des Habsbourg. Cette étude est d'ailleurs pleine d'intérêt. Elle permet de suivre la marche ou plutôt l'ascension de la suprématie germano-magyare, contrebalancée en partie par l'ascension parallèle de la conscience nationale parmi les populations slaves. Elle contribuerait peut-être aussi à éclairer certains amis de l'empire danubien, qui se font sur cet État les mêmes illusions que le politicien tchèque à un certain moment. De telles illusions sont actuellement plus dangereuses que jamais. Il ne s'agit plus, en face d'une Allemagne naissante, de dresser un grand empire capable d'opposer son obstacle au germanisme. Il s'agit, au contraire, de briser un organisme puissant, la *Mitteleuropa*, qui, à l'instigation de Berlin, s'appuie sur l'Autriche-Hongrie pour subjuguer le monde.

Lorsque Palacky lançait sa formule, les Habsbourg avaient, il est vrai, commis déjà de graves fautes que l'historien tchèque n'ignorait pas. Ils n'avaient pourtant pas commis d'erreurs irréparables. Elles se sont produites depuis. Le politicien que devint Palacky en a vu quelques-unes. Elles lui ont suffi pour chasser ses illusions et l'obliger à réviser sa conception. S'il voyait maintenant la conséquence des actes qu'il critiquait déjà de 1874 à 1876, s'il assistait à la guerre implacable déclenchée sur le monde par les gouvernants de Vienne et de Budapest en vue d'assurer la prépondérance germano-magyare, s'il était témoin du martyre que subissent en Autriche-Hongrie, Tchéco-Slovaques, Polonais, Yougo-Slaves ou Roumains qu'il s'agit d'exterminer, il prononcerait certainement une condamnation plus sévère encore que celle qu'en dernier lieu il fut amené à porter. Mais la nation tchéco-slovaque dont Palacky fut un des « réveilleurs », comme on dit à Prague, cette nation tchèque à laquelle il a ouvert la voie, connaît cette terrible Autriche-Hongrie germano-magyare, et elle l'a déjà condamnée.

***

Depuis la défaite de la Montagne Blanche (1620), les pays de la couronne de Bohême (Bohême, Moravie et Silésie) semblaient plongés dans une irrémédiable torpeur. C'est que, en 1621, pour punir la nation tchèque qui avait osé se soulever contre lui parce qu'il n'observait pas le pacte conclu en 1526 par sa Maison [1], Ferdinand II commença une extermination systématique de tout ce qui était tchèque. Les seigneurs rebelles furent exécutés sur la vieille place de l'Hôtel de Ville; tous ceux qui, dans le peuple, avaient quelque valeur intellectuelle furent bannis ; les biens furent confisqués, les livres brûlés. Pendant tout le cours du XVIIe et du XVIIIe siècle, les Habsbourg, qui avaient remplacé la noblesse tchèque par une noblesse étrangère — et surtout allemande —, qui avaient distribué à des colons allemands les biens saisis, s'étaient efforcés de germaniser le peuple. Ils y étaient parvenus au moins dans les villes.

Pourtant, la torpeur dans laquelle la nation était plongée n'était qu'apparente. Les efforts faits par Marie-Thérèse et Joseph II en vue d'imposer à tous la langue allemande provoquèrent une réaction. Les Slaves, et particulièrement les Tchèques, se remirent à cultiver la langue dont on voulait les priver. De même, les atteintes portées par Marie-Thérèse aux derniers vestiges de l'indépendance de l'État de Bohême attirèrent l'attention sur le vieux droit public et lui valurent des défenseurs. Ceux-ci, soutenus par les idées des philosophes français, trouvèrent une arme dans la liberté de pensée qu'accordait le « despotisme éclairé » de Joseph II. On vit alors des savants, comme Joseph Dobrovsky (1753-1829) et Joseph Jungmann (1773-1847), aller chercher la langue tchèque de jadis dans les vieux livres échappés aux autodafés, ou parmi les paysans.

1. On sait, et Palacky le rappelle dans un passage que nous citons plus loin, que les Tchèques, ayant perdu leur roi Louis à la bataille de Mohacs, contre les Turcs, élurent Ferdinand de Habsbourg, gendre de Louis. La même année Ferdinand, déjà possesseur des pays autrichiens, fut également élu roi de Hongrie. Ainsi se trouvait constituée par une union personnelle la monarchie des Habsbourg.

Exaltée par le romantisme naissant, tout imprégnée des idées de Rousseau et de Herder, une génération insuffle ensuite à la nation la confiance en elle-même. Un Slovaque, Jean Kollar (1793-1852), dans les sonnets éloquents de sa *Fille de Slavie*, chante le rêve grandiose d'un immense panslavisme régénérateur, tandis que son compatriote K. J. Schafarik (1795-1861) étale aux yeux éblouis de la nation réveillée la richesse des *Antiquités slaves*. Les Tchèques peuvent avoir confiance dans leur race dont ils voient si grands le passé et l'avenir. Il faut leur donner confiance en eux-mêmes. Venceslas Hanka (1791-1861) et son ami Linda (1789-1834), en forgeant de toutes pièces les œuvres épiques de prétendus vieux manuscrits — dont on ne découvrira le caractère apocryphe que plus d'un demi-siècle après —, Celakovsky (1799-1852), en ressuscitant les chants populaires, et François Palacky (1798-1876), en retraçant l'histoire de la nation et en lui ouvrant les horizons de la politique, s'en chargeront. « Dès ma jeunesse, dit ce dernier dans la préface de son *Histoire de la Nation tchèque*, je n'avais pas de désir plus sincère ni plus haut que celui de servir ma nation bien-aimée en lui donnant de son passé un tableau fidèle, dans lequel, comme dans un miroir, elle se reconnaîtrait pour se rappeler ce dont elle a besoin. »

Son origine et le milieu où se fit son éducation prédestinaient du reste François Palacky à ce rôle de « réveilleur » qu'il a si bien rempli. Né à Hodslavice (Moravie) d'une famille qui était passée de l'Unité des Frères tchèques [1] au protestantisme, il fut envoyé à Presbourg en 1812 pour y suivre les cours du lycée évangéliste. Dans cette ville située aux confins linguistiques des Tchèques, des Slovaques, des Allemands et des Magyars, le jeune lycéen entra en contact avec divers Slaves, et surtout avec des Slovaques de cette Autriche dont, huit ans auparavant, François Ier avait fait un empire. Si la conscience nationale avait semblé endormie parmi les Tchèques, au cours du XVIIe et du XVIIIe siècle, elle était restée

1. Secte issue du hussitisme. Les Habsbourg lui firent une chasse implacable, mais ne réussirent jamais à la faire complètement disparaître. Le dernier évêque de l'Unité des Frères tchèques fut Kamensky, le célèbre Comenius, qui alla mourir en exil.

plus vivace chez leurs frères Slovaques, particulièrement parmi les protestants qui jouissaient d'une certaine liberté. Le jeune Palacky gagna donc à ce contact un patriotisme ardent et, à côté de l'allemand, langue d'enseignement, il se mit à cultiver, par des lectures personnelles, la langue littéraire tchèque. Aussi le voyons-nous, encore sur les bancs de l'école, s'essayer à des poèmes et à des travaux sur la prosodie tchèque, puis, dès sa sortie du lycée, publier une étude sur l'esthétique. C'était une utile préparation à la profession d'historien qu'il devait exercer dans la suite. A voir l'importance que dès cette époque il attache à la forme, on n'est pas surpris de lire dans une préface ultérieure cette déclaration sur la façon dont il conçoit son rôle. « L'historien, dit-il, est un artiste quand il sait avec précision et clarté faire de la vie extérieure de son sujet comme un reflet de sa vie intérieure. »

Le jeune Palacky compléta son bagage intellectuel lors du séjour qu'il continua à faire dans la petite ville de Presbourg où il se lia avec de jeunes savants, comme Schafarik revenu d'Iéna, ou avec la société polie d'alors. Le grand courant d'idées parti de la Révolution française et répandu par les soldats de Napoléon se transformait en un romantisme ardent auquel se mêlaient des éléments de la philosophie de Kant et de Herder. Palacky s'imprégna donc, lui aussi, de ces grandes idées d'humanité, de liberté, qui s'imposaient à la jeune Europe, et, dès 1817, nous le voyons, comme il le fera dans tout le cours de sa carrière politique, les mêler à son patriotisme national. « Il est temps, écrit-il alors à Jungmann, de sortir d'un rêve de deux siècles et de briser les entraves que, depuis la bataille de la Montagne Blanche, le despotisme nous a attachées. » Tel sera en effet son programme. Pour le réaliser, il lui faudra organiser sa nation et faire connaître aux Tchèques le passé de leur pays. Précepteur dans diverses familles hongroises, Palacky occupa donc ses loisirs à se former une méthode historique. Il la complèta après 1820, lorsque, étant venu se fixer à Prague, il sera initié par Dobrovsky à la paléographie. Chargé ensuite de recherches généalogiques par certaines familles de la noblesse de Bohême, il assembla les matériaux qu'il devait bientôt mettre en œuvre, notamment dans son *Histoire de la Nation tchèque* jusqu'en

1526, la grande entreprise de sa vie, dont le premier volume parut en 1836, et le cinquième et dernier en 1876[1].

En même temps, pour faciliter la publication des travaux scientifiques tchèques, l'actif historien obtenait que le Musée du royaume de Bohême éditât une sorte de bulletin, le *Journal de l'Association patriotique du Musée de Bohême* (1827). Deux ans plus tard, il organisait la *Mati e ceska*, qui, sous les auspices du Musée, devait se charger de publier les ouvrages qui, trop savants et de vente difficile, risquaient d'être refusés par les éditeurs. C'est ainsi que purent paraître le *Dictionnaire* de Jungmann et les *Antiquités slaves* de Schafarik. Pour accomplir cette tâche, Palacky s'était appuyé sur la noblesse. Il espérait arriver à gagner à la cause tchèque l'appui des quelques vieilles familles aristocratiques de la Bohême dont l'influence était grande, mais dont l'ardeur fut vite éteinte. Le libéralisme de Palacky, d'ailleurs, ne pouvait s'accorder longtemps avec la noblesse privilégiée d'alors. Ses études avaient conduit l'historien à réclamer « la liberté, l'égalité et la fraternité de tous ceux qui vivent dans l'État » et, dès 1846, alors qu'il n'était pas encore entré dans la carrière politique, il écrivait au comte Deym, membre de la Diète de Bohême, que le féodalisme était devenu impossible. Cette forme de libéralisme, qui se résume dans la formule : liberté individuelle, égalité des nations, servira de base aux premières manifestations politiques de Palacky en 1848.

***

« Avant 1848, dit un historien tchèque, le professeur Pekar de l'Université de Prague[2], il n'existait pas de politique tchèque active. La seule tribune politique du pays, la Diète, n'était accessible qu'à la noblesse, au haut clergé et à quelques représentants des villes. Le reste de la population n'avait ni le droit, ni l'occasion de faire connaître son opinion sur les

1. Le premier volume de cet important ouvrage parut d'abord en allemand. En 1848, Palacky en donna le texte tchèque. Les autres volumes parurent en tchèque. Le texte allemand n'est d'ailleurs pas aussi complet que l'édition tchèque achevée en 1876.

2. Josef Pekar : *Fr. Palacky* (Svetova Knihovna, n° 1025-1026, Prague, 1912), p. 115.

affaires publiques. Elle n'avait d'ailleurs pas l'éducation nécessaire. Ce n'est que vers 1840 que l'on sent naître parmi les intellectuels allemands et tchèques de la capitale un intérêt pour les choses politiques. La Diète elle-même, du reste, n'était pas éveillée politiquement. Elle se contentait de jouer le triste rôle d'approbateur muet des projets gouvernementaux. » Il est vrai que depuis 1804, depuis que François Ier, roi de Bohême et de Hongrie, avait pris le titre d'empereur d'Autriche, beaucoup de gens, même parmi les Tchèques, avaient perdu conscience du droit d'État de la Bohême. Vienne se chargeait, par une propagande tendancieuse, de faire croire à une centralisation totale, en représentant les différents royaumes et États de la couronne des Habsbourg comme de simples provinces. Au début de sa carrière, Palacky lui-même n'échappa point à cette erreur. Il convient d'ajouter que d'autres influences agissaient sur l'historien tchèque pour lui faire négliger le droit d'État de son pays. La philosophie allemande l'avait induit à penser que seuls des États fortement unifiés pouvaient trouver en eux assez de force pour subsister. D'autre part, Palacky avait vécu en Hongrie, et il ne pouvait oublier ses frères Slovaques, qui, s'ils n'étaient rattachés aux Tchèques — et le droit de la couronne de Bohême ne les y rattache pas, — seraient livrés à l'arbitraire des Magyars.

La révolution qui éclata à Paris en février 1848, et dont, par l'Allemagne du Sud, l'effet se répercuta en Autriche et particulièrement en Bohême, éveilla la nation tchèque. Celle-ci demanda à son tour l'abolition de l'absolutisme si pesant de Metternich. Le 11 mars, une assemblée du peuple de Prague adressa au roi — non à l'empereur — une pétition dans laquelle elle réclamait une seule Diète, une seule administration pour les trois pays de la couronne de Bohême (Bohême, Moravie et Silésie), l'égalité des langues tchèque et allemande et diverses libertés civiques et politiques. Le seul résultat positif de cette démarche fut le renvoi de Metternich. La pétition fut renouvelée le 29 mars, avec cette différence que, cette fois, les Tchèques demandaient une constitution particulière pour la Bohême et l'union des trois pays de la couronne. Le 8 avril, Ferdinand V promit d'accorder cette consti-

tution, mais renvoya la question de l'union au Parlement qui devait se réunir à Vienne.

Palacky n'avait qu'indirectement participé à ce mouvement politique en établissant une sorte d'accord entre Tchèques et Allemands. Il avait en effet obtenu des écrivains et journalistes appartenant aux deux nationalités une proclamation, datée du 21 mars, dans laquelle les signataires s'engageaient à soutenir l'idée « d'une union de la couronne de Bohême et de l'empire d'Autriche en une monarchie constitutionnelle », union établie « sur la base d'une égalité parfaite, de façon que les Allemands n'y soient pas préférés aux Tchèques, ni les Tchèques aux Allemands ». Quelques semaines après, Palacky devait développer plus amplement cette idée fondamentale de sa politique qui, on le voit, ne visait qu'à créer une Autriche unie et forte.

Dans les premiers jours de juin, Palacky reçut du comité d'organisation — dans lequel siégeaient quelques historiens allemands de sa connaissance — une convocation au Congrès allemand connu sous le nom de Parlement de Francfort. Il était invité à y représenter les Tchèques, en vue de renouveler le Saint-Empire romain germanique auquel l'État tchèque devait se rattacher comme il avait jadis participé à la Confédération germanique, sans son consentement d'ailleurs et par la seule volonté de ses souverains. Palacky comprit le danger qui menaçait sa nation que l'on voulait ainsi noyer dans l'océan allemand. Il le comprit d'autant mieux que les nationalistes allemands de Vienne le pressaient d'accepter cette invitation. Il répondit donc, le 11 avril, par une lettre qui fit grand bruit. C'est, peut-on dire, le premier acte de la politique internationale tchèque, en même temps que le premier manifeste de la politique austrophile de l'historien tchèque.

Je ne suis pas Allemand, répondit Palacky, ou du moins je n'ai pas conscience de l'être, et certainement vous ne m'avez pas convoqué pour remplir le rôle d'un figurant sans opinion ni volonté. Je devrais donc ou renier mes sentiments et jouer la comédie, ou vous faire une opposition déclarée. J'ai trop de franchise pour le premier rôle, trop peu d'impudence pour le second... Je suis Tchèque, je suis d'origine slave, et le peu que je vaux est tout entier au service de ma

nation. Cette nation est sans doute petite, mais elle a toujours eu son individualité propre et indépendante. Depuis des siècles, ses princes sont entrés dans le concert des princes allemands, mais la nation elle-même ne s'est jamais considérée comme allemande et n'a non plus jamais été considérée par les autres comme l'étant.

C'est là, en même temps qu'une ardente profession de foi, l'affirmation du droit public de l'État tchèque. Palacky développe par des arguments historiques la preuve de l'indépendance de cet État, que ses princes ne pouvaient engager sans le consentement de la volonté nationale exprimée par les états généraux. Cependant il ne déduit pas les conséquences de ces prémisses, car son but n'est pas d'arracher aux Allemands les seuls pays de la couronne de Bohême, mais toute l'Autriche. Il sent que le Parlement de Francfort cherche à rendre impossible l'existence de la monarchie des Habsbourg en tant qu'État indépendant. Il défend donc l'Autriche qu'il croit nécessaire non seulement à l'existence de la nation tchéque, trop faible pour se défendre seule, mais encore à la tranquillité du monde.

Il est certain, écrit-il, *que si l'État autrichien n'existait pas depuis longtemps, il nous faudrait, dans l'intérêt de l'Europe et même de l'humanité, nous empresser de le créer.* Pourquoi cet État, œuvre de la nature et de l'histoire, que nous avions vu protéger et défendre l'Europe contre des éléments asiatiques de toutes sortes, l'avons-nous vu, dans des moments critiques, impuissant, incapable de réagir contre les menaces d'un orage? Parce que, dans son néfaste aveuglement, il n'a pas depuis longtemps reconnu le réel principe juridique et moral de son existence et qu'il l'a renié. Ce principe essentiel demande que toutes les nationalités assemblées sous son sceptre et que toutes les religions jouissent d'une égalité absolue de droits et de considération... Je suis persuadé qu'il n'est pas encore trop tard pour que ce principe essentiel de la justice, *sacra ancora* du navire en perdition, soit, en Autriche, proclamé ouvertement et sincèrement, et en même temps appliqué en toutes choses avec énergie. Mais comme tout instant est précieux, qu'on n'hésite pas, grand Dieu, un seul moment !

Cette Autriche idéale s'opposera à la Russie qui, prétendait-il, cherchant à s'étendre vers le Sud, menace les petites nations du Bas-Danube et des Balkans, et veut créer à son profit une terrible « monarchie universelle ». Or les nations

de l'Autriche entendent être libres Elles ont donc besoin d'un fort pouvoir central.

Si je porte mes regards hors des frontières des pays tchèques, ajoute-t-il, les raisons naturelles et historiques me poussent à lestourner non pas vers Francfort, mais vers Vienne. C'est là que je chercherais ce pouvoir central capable d'assurer et de défendre la tranquillité, la liberté et le droit de ma nation.

Il conclut en disant que demander à l'Autriche de se fondre dans un empire allemand, c'est exiger son suicide. Allemagne et Autriche peuvent vivre côte à côte en égales ou contracter une alliance offensive et défensive.

Palacky, on le voit, est simplement austrophile. Il a vu, quelques jours auparavant, les Allemands s'unir aux Tchèques dans leur revendication des droits civiques. Il est persuadé de leur bonne volonté. Comme, d'autre part, l'empereur Ferdinand a promis d'écouter les requêtes qui lui ont été adressées, le politicien tchèque ne doute pas que ses bonnes intentions ne soient appréciées par le monarque et qu'une Autriche équitable envers toutes ses nationalités ne soit établie contre les Allemands de Francfort et contre la Russie trop ambitieuse. Comment pourrait-il douter de la bonne foi du monarque puisqu'aussi bien, le 8 mai, celui-ci lui offrait un portefeuille? N'était-ce pas une preuve tangible que Ferdinand était convaincu de la nécessité d'accorder aux Tchèques la place qui leur revenait dans l'empire? Palacky cependant refusa. Il adressa, le 10, une lettre à Pillersdorf, président du Conseil, pour lui expliquer les raisons de son refus. Palacky appréhendait que le gouvernement ne fût taxé de slavisme. Il ne jugeait donc pas opportun d'entrer dans un cabinet autrichien, surtout parce que le gouvernement n'avait pas encore pris position contre les tendances du Parlement de Francfort. La crainte du pangermanisme, dont ce parlement était une première manifestation, le hantait. Elle explique en grande partie la conception qu'il se fait de cette Autriche où les nations slaves pourraient se développer librement. Dans son mémoire à Pillersdorf, il laisse même prévoir le plan qu'il exposera bientôt d'un État fédéral. Selon lui, en effet, les nations ne devraient pas se perdre dans un centralisme meutrier.

En principe, écrit-il, je leur accorderais l'autonomie compatible avec la sécurité d'une puissante monarchie, avec un gouvernement qui cherche à imposer le respect aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Je suis d'avis qu'il faut, tout en conservant l'unité d'une constitution dans l'empire, admettre et laisser se développer librement les masses provinciales qui diffèrent sensiblement les unes des autres. De cette façon, la constitution générale de tous les pays de l'empire deviendra une œuvre particulière, personnelle, *sui generis*, dont l'histoire n'offre pas d'exemple. Cette tâche, il va de soi, est des plus difficiles, mais des plus importantes, et je ne crois pas son exécution impossible.

Les appréhensions de Palacky au sujet de Francfort s'avérèrent bientôt fondées. Le 16 mai, des troubles éclataient à Vienne, si bien que la Cour se réfugiait à Innsbruck et que Pillersdorf consentait à ce que des députés au Parlement allemand fussent élus. Les Tchèques se hâtèrent alors d'agir. Le Comité national qu'ils avaient créé se réunit pour préparer la prochaine session de la Diète et mettre sur pied une constitution des pays tchèques. Palacky, qui figurait dans ce comité, y présenta un projet d'Autriche fédérale établie sur des bases historico-géographiques, projet qu'il devait développer quelques jours plus tard, au fameux Congrès slave que l'on organisait.

Depuis la convocation du Parlement de Francfort, les Slaves — surtout ceux d'Autriche — sentaient le besoin de se rapprocher, de s'unir même contre l'ennemi germain. L'idée d'un Congrès fut émise en avril par un Yougoslave de Croatie, Kukulievitch Sakcinski[1]. Le 30 avril, une réunion préparatoire, à laquelle assistaient surtout des Tchèques et des Polonais, fut tenue à Prague et constitua un comité d'étude. Le 31 mai ce comité lançait un appel aux seuls Slaves d'Autriche — les autres n'étant admis qu'en qualité d'invités sans voix aux délibérations. Cet appel annonçait que le Congrès serait tenu à Prague, et il en exposait le but en ces termes :

Les nations européennes s'entendent et se groupent. Les Allemands, en vue de s'unir, ont convoqué à Francfort un Parlement qui

1. Ivan Kukulievitch Sakcinski (1816-1889) a joué un rôle considérable dans la politique croate ; il a écrit des ouvrages importants sur l'histoire de la Croatie. C'est sur sa proposition que la langue serbo-croate est devenue langue officielle du royaume de Croatie.

exige que l'État autrichien lui cède de son indépendance tout ce qui est nécessaire à l'unité germanique ; que cet État entre dans le nouvel empire allemand avec tous ses pays non hongrois. Une telle façon d'agir ne détruirait pas seulement l'unité de l'Autriche, mais aussi l'union et l'indépendance des peuples slaves dont la nationalité se trouverait ainsi gravement compromise.

Les adhésions au Congrès furent nombreuses ; les critiques aussi, car les Allemands voyaient d'un mauvais œil une force nouvelle s'opposer à la leur. Ils traitèrent l'assemblée projetée de dangereux projet panslaviste. Le Comité se vit donc dans la nécessité de se défendre par une proclamation que rédigea le loyal Palacky.

Nous déclarons solennellement, y était-il dit, que nous sommes résolus à rester fidèles à la maison de Habsbourg-Lorraine qui règne sur nous en vertu du droit héréditaire et des principes constitutionnels ; nous sommes résolus à maintenir par tous les moyens en notre pouvoir l'intégrité et l'indépendance de l'empire. Nous repoussons donc toutes les accusations de séparatisme, de panslavisme, de russisme, qui pourraient être portées contre nous par de malveillants accusateurs... Notre indépendance nationale et notre union dépendent du maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire d'Autriche. Notre entreprise est donc, dans son essence, de nature conservatrice et n'a rien en elle-même qui puisse inquiéter nos concitoyens équitables et libéraux des autres nationalités.

Le Congrès fut ouvert le 2 juin. Palacky le présidait; dans son discours d'ouverture, il montra que cette assemblée n'avait absolument rien de subversif :

C'est le sentiment de la liberté, de l'amour fraternel et de la concorde qui nous a réunis en cet endroit... L'objet essentiel de notre congrès est de rappeler au monde ce conseil naïf, mais éternel : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même... Si nous sommes maintenant et si nous devons rester libres, il nous faut en rendre grâces en tout premier lieu à notre réveil national, à la conscience de ce qui peut seul nous apporter le salut ; nous devons en outre remercier notre bienfaisant souverain, l'empereur-roi Ferdinand, qui a bien voulu reconnaître nos droits et nos besoins, et qui les a pris à cœur...

La confiance dans les Habsbourg était alors absolue. Palacky, plein d'illusion, comptait sur eux pour lutter contre les Allemands et les Magyars qui voulaient asservir les autres

nationalités. Chargé par le Congrès de rédiger un manifeste, il y fait le procès de la violence qu'exercent certains peuples contre d'autres.

Ainsi l'Allemand menace de répression maint peuple slave s'il ne veut pas contribuer à la grandeur politique de l'Allemagne ; ainsi le Magyar n'a pas honte de ne réclamer que pour lui seul le droit de nationalité en Hongrie.

Et le politicien tchèque flétrit ces barbares prétentions :

Nous flétrissons également et nous réprouvons la politique qui dispose impudemment des pays et des nations comme d'une matière livrée à l'arbitraire du souverain, qui permet de les prendre, de les modifier, de les partager à sa guise, sans tenir compte de leur solidarité naturelle, de leur légitime indépendance...

Considérant qu'en notre siècle l'état des esprits réclame de nouvelles combinaisons politiques, que l'État doit s'établir, sinon dans de nouvelles frontières, au moins sur de nouvelles bases, nous avons proposé à l'empereur d'Autriche, sous l'autorité constitutionnelle duquel nous formons la majorité de ses sujets, de transformer son empire en une fédération de nationalités jouissant de droits égaux, de façon à respecter les besoins de ces nationalités et l'unité de l'État. Nous voyons dans cette fédération non seulement notre salut à nous, mais aussi le salut de la liberté, de la civilisation et de l'humanité, et nous ne doutons pas de la bonne volonté de l'Europe à en aider la réalisation.

Ce programme —, que rappellent par plus d'un point les messages du Président Wilson, — est la première étape de la politique de Palacky. Il ne put être d'ailleurs réalisé, car une révolution éclatait à Prague avant même que le Congrès slave eût terminé ses travaux. Le gouvernement proclama la dissolution du Comité national et suspendit la Diète qui devait établir une constitution propre aux pays tchèques. L'empereur chargea alors le baron Doblhoff de former un nouveau ministère, en vue de réunir à Vienne le Parlement d'empire auquel reviendrait le soin d'élaborer une constitution unique pour toute la Cisleithanie. Palacky fut un des députés tchèques élus, et le Parlement le nomma membre de la commission qui devait rédiger le projet de constitution.

On sait ce qui arriva par la suite. Des émeutes ayant éclaté à Vienne, le Parlement dut aller siéger à Kromeriz (Kremsier), en Moravie. Là, Palacky put exposer la façon dont

il entendait réaliser son projet d'Autriche fédérale. L'empire devait être non pas un groupement d'États, mais une fédération de nations égales entre elles. « On pourrait sans doute, dit le professeur Pekar, reconnaître le but pratique que poursuivait le programme autrichien de Palacky : il voulait constituer une Autriche en majorité slave, et grouper les nationalités slaves, pour la plupart partagées entre plusieurs pays. Son plan était néanmoins trop révolutionnaire pour gagner la majorité de la commission. » Du reste, avant même que les députés se fussent prononcés, le Parlement était dissous (4 mars 1849) par le nouvel empereur François-Joseph, en faveur de qui Ferdinand V avait abdiqué le 2 décembre 1848. L'ère des suspicions et de l'absolutisme commençait.

Palacky en fut une des premières victimes. Ayant, le 21 décembre 1849, publié dans les *Narodni Noviny* de Prague, un article sur « le centralisme et l'égalité des nations en Autriche », il vit le journal saisi. Il ne faisait cependant que défendre les idées qu'il avait précédemment formulées, mais il semblait attaquer les projets du jeune empereur, qui rêvait d'une Autriche centraliste. Selon Palacky, le centralisme ne pouvait convenir à l'Autriche, car il est en contradiction même avec l'empire et l'égalité des nations. Les nationalités que l'on soumettrait ainsi aux Allemands ne pourraient accepter un état de choses qui équivaudrait pour elles à un suicide. Le seul régime acceptable était une fédération des nations.

> Il est nécessaire d'accorder à chacune des nations de l'Autriche une autonomie, une liberté d'action politique, une vie parlementaire propre, telle que, sans nuire à l'unité de l'empire, l'égalité entre ces nations soit assurée. De cette façon on écarterait non seulement un danger réel, mais encore la douloureuse situation d'ilotes pour les unes et de dominatrices pour les autres. Tant que les nations auront quelque raison de craindre pour leur nationalité, la paix et la tranquillité ne pourront régner en Autriche.

Le loyal Palacky avait à tel point mécontenté Vienne par cette critique du centralisme, qu'il fut menacé de la prison. Ses premières illusions d'austrophile tombaient. Il décida donc d'abandonner la politique pour se consacrer exclusivement à ses travaux d'historien.

***

Du fond de sa retraite, Palacky assista aux funestes transformations de l'Autriche, dont le nouvel empereur avait confié la direction à Bach. Dès 1851, celui-ci l'avait conduite au pire absolutisme. Il semble pourtant que, malgré tout, Palacky n'avait pas perdu encore toutes ses illusions. Il pouvait se dire, en effet, que François-Joseph, monté sur le trône à dix-huit ans, était jeune, et que l'âge l'assagirait. Les défaites éprouvées en Italie en 1859, et les conséquences intérieures qu'elles entraînèrent, contribuèrent plus que l'âge à rendre le monarque circonspect. Il se décida donc à renvoyer Bach, son mauvais génie, et à le remplacer par un Slave, le Polonais Agénor Goluchowski. Enfin, le 20 octobre 1860, par un « diplôme irrévocable », il posait les bases sur lesquelles devait être établie la nouvelle constitution de l'empire. L'unité de la monarchie serait maintenue en ce qui concerne les affaires étrangères, l'armée, le commerce, les transports et les finances. Pour le reste, les droits historiques des différents royaumes et pays devaient être rétablis et les Diètes devaient redevenir des assemblées législatives que des délégués représenteraient au Conseil général de l'empire.

Palacky pouvait s'estimer satisfait : François-Joseph allait réaliser un plan qui se rapprochait fort du projet de 1848. L'historien retourna donc dans l'arène politique et, en compagnie de son gendre Rieger, créa le journal *Narodni Listy*. Une nouvelle déception cependant l'attendait. Schmerling, successeur de Goluchowski, chargé de mettre à exécution le « diplôme » d'octobre, y apporta de telles modifications que la nouvelle constitution (février 1861) ne ressemblait que de fort loin à celle que l'empereur avait « irrévocablement » promise. Par de larges concessions accordées à la Hongrie, l'idée de séparer la monarchie en deux groupes distincts apparaît alors nettement. Palacky, qui n'a pas abandonné le rêve d'une Autriche unifiée, voit le danger. Néanmoins il ne désespère pas. Élu député à la Diète de Bohême (mai 1861) dans deux circonscriptions, il choisit celle de Karlin-Brandys et explique son choix en disant que « commencent des jours graves, des jours de luttes difficiles et presque incessantes ».

Selon lui, « une administration imprévoyante a conduit l'empire à deux doigts de sa perte, et déjà ses ennemis prédisent presque ouvertement sa disparition prochaine ». Palacky pourtant n'a pas entièrement perdu confiance. Il espère encore que l'on pourra sauver cette Autriche qui lui tient tant à cœur. « L'aide n'est pas impossible, affirme-t-il, mais elle sera toujours difficile. »

Nommé par l'empereur, en cette même année 1861, membre de la Chambre des Seigneurs, où il se trouvait le seul représentant des Tchèques, Palacky y exposa une fois de plus ses idées de 1848. Dans un des rares discours qu'il y prononça, il s'efforçait de démontrer la nécessité d'une Autriche unifiée dans laquelle devait entrer la Hongrie. Voyant la vanité de ses efforts, il se fit mettre en congé, le 30 septembre, et ne reparut plus à la Chambre. C'était un nouvel échec. Le savant politicien tchèque se sentait isolé au milieu d'Allemands ou de Magyars hostiles, et pourtant il ne perdait pas encore courage. Malgré les efforts de François-Joseph pour réaliser un empire centraliste, malgré les combinaisons de Schmerling pour établir une sorte de dualisme, Palacky croit encore possible la constitution d'une Autriche vraiment fédérale. Pour essayer de la hâter, il engage ses compatriotes à ne pas siéger au Parlement de Vienne, et, en 1865, il expose plus amplement sa théorie — qui, cependant, n'est plus celle de 1848 — dans une série d'articles qu'il intitule : *l'Idée de l'État autrichien.*

Cette Autriche doit être un État fédératif capable de défendre toutes les nations qui le composent. L'égalité et la liberté doivent y régner. Palacky, comme il apparaît, s'appuie encore là sur l'ethnographie. Il revendique les droits naturels des peuples et non les droits politiques des pays. Les nations ont des droits, et l'État des devoirs envers elles. Il pose donc comme principes :

1° Dans l'État autrichien doivent régner le droit et la loi (c'est-à-dire la volonté de tous les ressortissants), et non pas la violence matérielle, l'arbitraire des uns à l'égard des autres ; 2° l'État autrichien se compose de nations d'origines différentes; 3° aucune nation n'a de droits sur les autres ni ne saurait se servir d'une autre nation en vue de satisfaire ses intérêts particuliers.

Il résume ces trois points en répétant que l'État autrichien doit être fondé sur la parfaite égalité des nations. Il ne peut donc être qu'une fédération, c'est-à-dire un empire où chaque nation jouira d'une autonomie relative, comme l'exige d'ailleurs la diversité des races et des langues. En outre, cette Autriche doit être essentiellement neutre, et à ce propos Palacky revient en ces termes sur son programme de 1848 :

Lorsque je souhaitais l'existence d'un État autrichien, je concevais une Autriche équitable à l'égard de toutes ses nations, et un gouvernement qui se montrerait pour elles toutes une mère et non pas une marâtre. On a souvent demandé en d'autres termes que le gouvernement de l'Autriche ne soit ni allemand, ni magyar, ni slave, ni latin, mais autrichien, dans le sens le plus haut et le plus général, c'est-à-dire également juste envers tous les peuples de l'État.

Sur un autre point, qui cette fois est essentiel, il corrige même son ancienne théorie. En 1848 et en 1849, il songeait à faire une fédération de groupements purement nationaux, sans tenir compte des droits politiques des divers domaines des Habsbourg. L'exemple de la Hongrie, qui revendique son individualité historique et qui a trouvé appui auprès de plusieurs nations et même auprès du gouvernement, l'a fait changer d'avis. Il considère donc son programme primitif comme impossible. S'il « avait osé » alors établir ce programme sur des « bases purement ethnographiques », c'est que ce moyen semblait offrir moins de difficultés qu'un autre et paraissait plus qu'aucun autre devoir aboutir à la satisfaction des besoins nationaux.

Mais, ajoute-t-il, depuis cette époque nous avons subi de dures épreuves et nous en subissons encore. Nous voyons, par exemple, à la Diète de Bohême, toute proposition jugée, acceptée ou repoussée suivant les avantages ou les promesses qu'elle offre à l'une ou l'autre nationalité. Ne serait-il pas désirable de voir écarté cet obstacle au bonheur public et au progrès? Ne serait-ce pas un grand bien pour tout l'État que de voir les nations, débarrassées de tout motif de discorde, s'efforcer avec émulation de s'élever? On dit, il est vrai, qu'il serait contraire au sentiment national des nations que la Bohême ou la Hongrie cessassent d'avoir leur parlement en tant que royaumes de Bohême ou de Hongrie. Malheureusement nous constatons, tout au moins en Bohême, que nos compatriotes allemands ont très peu ce sens historique en ce qui touche le royaume de Bohême. Ce n'est un secret pour personne que plus d'un de nos voisins serait tout

disposé à lâcher immédiatement Prague pour Vienne ou Francfort. D'autre part, les Hongrois sont, et non sans raisons, soupçonnés de ne défendre leur individualité historico-politique que pour empêcher l'affaiblissement de la suprématie de l'élément magyar. Mon projet prouve justement que nous, Slaves, ne visons pas à dominer d'autres nations et à les opprimer. Beaucoup de gens ont peine à comprendre qu'un historien, comme moi, ait pu à tel point négliger les principes historiques et préconiser un moyen aussi révolutionnaire que la division de l'Autriche conformément aux nationalités. Il est certain que mon projet entraînait une révolution et n'était réalisable qu'à la suite de violents orages qui auraient ébranlé la monarchie autrichienne jusqu'en ses fondations. Je n'y peux rien. Je ne songeais à mettre ce projet en pratique que dans l'intérêt général. Depuis cette époque, beaucoup d'actes et de projets révolutionnaires ou contraires au droit historique ont été proposés ou réalisés, contre lesquels beaucoup de gens, même parmi les plus conservateurs, ne se sont pas élevés. C'est ainsi que la Diète de Bohême a été soumise au Parlement d'empire, bien que, depuis la plus haute antiquité, la Bohême et son roi aient joui en matière de législation d'une complète autonomie, dont Ferdinand II lui-même ne les avait pas privés. Cependant, les bases géographico-historiques de l'Empire s'étant de nouveau consolidées et la théorie du baron Eötvös sur les individualités historico-politiques ayant reçu bon accueil aussi bien de la part du gouvernement que de la majorité des nations, je reconnais que le projet que j'ai émis en 1849 est devenu non seulement inopportun, mais même inacceptable. Malgré mon dogmatisme, je ne suis pas un idéologue assez obstiné pour chercher à réaliser un plan, si salutaire soit-il, auquel 98 p. 100 environ de l'opinion publique s'opposent. Il n'en reste pas moins que, dans sa réalisation pratique, le principe de l'égalité des nations rencontrera des difficultés plus grandes qu'auparavant. C'est pourtant de son application que dépend, pour ainsi dire, l'être ou ne pas être de l'Auche en tant qu'État unique et puissant.

Palacky en revient sans cesse à ce principe de l'égalité des nations. Il appréhende toutes les combinaisons qui obligeraient les Tchèques à renoncer à leurs droits nationaux.

Nous ne nous opposerons pas, proteste-t-il, aux lois de Bach ou de Schmerling, pour peu qu'elles soient applicables à notre patrie, mais tant que nous jouirons de la liberté, nous ne pourrons approuver et n'approuverons que celles que nous reconnaîtrons justes. On peut subir le droit du plus fort, on ne le reconnaît pas [1].

Si, en conséquence, l'État autrichien est une fédération des anciens États, il doit respecter les droits nationaux. Il ne

1. *La dernière phrase est en français dans le texte.*

saurait, à aucun prix, être un empire centraliste ni, comme semble le faire prévoir la constitution de Schmerling, un dualisme.

Je suis persuadé que le dualisme, sous n'importe quelle forme, apparaîtra bientôt comme désastreux pour tout l'empire, plus désastreux même que le centralisme complet. Ce seront, en effet, deux centralismes, l'un et l'autre contraires à la nature et au droit. Or deux maux sont, l'esprit le plus simple en conviendra, pires qu'un seul.

Au fond, Palacky sent l'inutilité de ses avis. Il a l'intuition très nette que ce dualisme sera pourtant établi au profit des Allemands et des Magyars, et, avec une claire vision de l'avenir, il en prédit les suites malheureuses pour cette Autriche qui se sera faite instrument d'oppression. Les formules sont remarquablement prophétiques.

Lorsque sera réalisé le contraire de l'idée moderne de l'État autrichien ; lorsque cet empire hétérogène, seul de son espèce au monde, aura établi non pas une justice égale pour tous, mais la prépondérance de certains peuples sur les autres ; lorsqu'en fait les Slaves seront considérés comme une race subalterne et comme les sujets du gouvernement de deux autres nations, alors la nature reprendra ses droits et son opposition inévitable transformera la paix intérieure en trouble, l'espoir en désespoir, et suscitera enfin des dissensions et des luttes dont les tendances, l'étendue et le terme ne sauraient être prévus. Par une inéluctable nécessité de la nature, le jour où l'on proclamera le dualisme sera en même temps le jour où naîtra le panslavisme sous sa forme la moins désirable, et les parrains de celui-ci seront les parrains de celui-là. Le lecteur peut s'imaginer ce qui en résultera. Nous, Slaves, nous accueillerons le fait avec une douleur sincère, mais sans crainte. *Nous existions avant l'Autriche, nous existerons bien après elle.*

***

Il y a déjà, on le voit, un abîme entre le Palacky de 1848 et celui de 1865. Cet abîme, les événements l'élargiront de plus en plus à mesure qu'ils montreront au chef politique de la nation tchèque l'inanité de son austrophilie. Comment rester austrophile après avoir vu, en 1866, pendant la guerre austro-prussienne, un ministre aussi partisan du fédéralisme que Belcredi repousser, à cause des Magyars, les propositions que lui faisait Palacky accompagné de délégués polonais et yougoslaves? Comment rester fidèlement attaché

à cette « idée de l'État autrichien » lorsqu'en 1867 le Saxon Beust réalise le dualisme tant redouté qui livre les Slaves aux Germains et aux Magyars? Aussi Palacky commence-t-il à revendiquer l'indépendance de la Bohême.

Il s'agit pour nous, dit-il en 1869 à ses lecteurs, de savoir si notre royaume sera indépendant ou s'il se perdra dans cette chose encore inconnue qu'on appelle la Cisleithanie.

Une nouvelle étape débute dans la vie du politicien désabusé, et, en termes véhéments, il condamne ses théories de jadis. Les dernières pages de réflexions politiques qu'il publie en 1872 et 1874 et que l'on a appelées son testament politique [1], reviennent à chaque instant sur ce qu'il considère comme « une grave et fatale erreur ».

Lorsque j'ai prononcé mon mot fameux : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait s'empresser de la créer », je supposais, j'étais même fermement convaincu que dans cette association de nations libérées doit régner et régnerait l'équité, car je savais que *remota justitia, quid sunt regna, nisi magna latrocinia*? comme le dit saint Augustin (*de Civitate Dei*, liv. XXII). Pouvais-je supposer que sous un monarque dont la devise était « *Justitia regnorum fundamentum* », notre empire pourrait ressembler à ce dont parlait saint Augustin? En ces jours glorieux qui renouvelaient la liberté, pouvais-je imaginer que les Allemands nous condamneraient, nous, Slaves, à passer de l'absolutisme régnant à un absolutisme pire encore, c'est-à-dire sous la dictature d'une race hostile? Comment pouvais-je prévoir que des Allemands instruits parleraient de liberté et de constitution, mais établiraient la domination de peuples sur d'autres ; qu'ils célébreraient les droits individuels, mais fouleraient aux pieds les droits des nations ; qu'ils fonderaient l'édifice de leur droits d'État sur le mensonge et l'absurdité ; qu'ils proclameraient l'égalité de tous, mais qu'ils ne nous reconnaîtraient, à nous Slaves, que le devoir d'obéir?

Ailleurs, il reprend le thème et le développe plus longuement et en termes encore plus forts.

Par suite de la grande révolution de 1848, partie de France, pénétra dans beaucoup de pays de l'Europe, et particulièrement en Autriche et en Bohême, un esprit nouveau et bienfaisant :

1. L'ouvrage en question, intitulé en tchèque *Épilogue en guise de préface pour Radhost*, a été traduit en allemand sous le titre de *Testament politique de Palacky* (*Palacky's Politisches Vermächtnis*).

l'esprit d'humanité, le sentiment de la liberté. Bien qu'à l'origine profondément enraciné dans le christianisme, il avait dû, non sans le concours de la philosophie, soutenir pendant des siècles une lutte violente pour arracher le voile sous lequel voulaient l'étouffer une barbarie médiévale, jointe à l'esprit de domination et à l'intérêt. Comme il ne s'agissait pas, en France, de questions nationales, la révolution gagna l'extérieur, où elle n'apporta que la liberté civile et politique. Elle n'apporta cependant pas la liberté nationale dans les États où vivent côte à côte et en commun diverses races. Malgré les préjugés médiévaux à ce sujet, malgré les dissensions causées par l'orgueil despotique des uns à l'égard des autres, il était impossible de ne pas admettre les théories humanitaires venues de France. Un égoïsme brutal, surexcité par les dommages subis dans la vie civile et politique, avait souvent pris, vu le mouvement national qui commençait, un caractère encore plus nettement hostile. Il va de soi que chez nous, les actes datés du 21 mars 1848 en font foi, la liberté civile et politique si soudainement acquise et si longtemps désirée, entraîna avec elle, dans les premiers élans de joie, l'égalité nationale, c'est-à-dire la liberté nationale. Non seulement les chefs intellectuels de la nation, Allemands et Tchèques, la saluèrent et la vénérèrent publiquement, mais encore le gouvernement d'alors approuva la concorde établie, si bien que moi, qui avais participé à ces événements, je croyais *bona fide* à la longue durée d'une paix si désirable. J'entrevoyais réellement le début d'une nouvelle ère de bonheur pour les nations de l'Autriche, puisqu'aussi bien les hautes sphères de Vienne avaient proclamé le principe de l'égalité. Je n'avais donc d'autre désir que de voir, dans la voie de la liberté nouvellement ouverte, toutes les races concourir librement dans l'arène de la civilisation et de l'instruction. C'est pourquoi, dans la réponse que j'adressais à Francfort le 11 avril 1848, j'ai écrit ces paroles dont on a tant parlé : « *Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait dans l'intérêt de l'humanité s'empresser de la créer.* » Que pouvait-il y avoir de plus favorable aux intérêts de l'humanité que le rétablissement de l'égalité originairement accordée à tous les hommes? Plus tard même, les journaux de Vienne ayant commencé une opposition radicale, s'étant même mis à se moquer, je ne me laissai pas détourner de mon espoir en un avenir meilleur. En effet, les plus hautes autorités du gouvernement, non seulement reconnaissaient la valeur de mon principe, mais semblaient même, de temps en temps, vouloir le mettre en pratique. *Ce fut de ma part, je dois l'avouer, la plus grave faute politique que j'ai conscience d'avoir jamais commise* : je comptais sur des facteurs qui plus tard m'ont déçu ; les Allemands alors — comme auparavant d'ailleurs, et plus tard encore — tenaient presque exclusivement en Autriche, le pouvoir entre leurs mains, et parmi eux il y avait des hommes notoirement honorables : je croyais qu'ils étaient d'accord avec moi sur ce principe, par suite de difficultés momentanées, mais

néanmoins par conviction sincère, par leur libre volonté, et qu'ils étaient tout disposés à l'appliquer. J'ai cru à l'humanité et à la soif de justice des Allemands : qui me jettera la première pierre? Ou bien dois-je aujourd'hui encore en avoir honte?

Le premier Allemand auquel pensait Palacky, une lettre que cite M. Louis Léger [1] nous le révèle, car une lettre, surtout adressée en France, comme c'est le cas, risque moins de compromettre. Cet Allemand est François-Joseph.

L'Autriche dans laquelle je voyais, il n'y a pas longtemps encore, le salut de ma nation, est maintenant, comme grande puissance, absolument perdue. Chez l'empereur François-Joseph la répugnance, ou plutôt la haine, contre tout ce qui est slave est telle qu'il aime mieux périr que d'être juste pour la majorité de ses peuples. Il croit peut-être pouvoir réussir par la force, dans la voie nouvelle où il s'est engagé. Ce n'est pas la première de ses illusions. Tout ce qui est slave, en Autriche, est persécuté avec une passion toujours croissante, et on s'applique à étouffer dans les populations jusqu'aux dernières étincelles de l'ancienne sympathie.

La dernière étape est donc franchie : Palacky a non seulement cessé d'avoir pour l'Autriche la sincère sympathie de jadis, mais il finit même par ne plus espérer la conservation de l'empire, et il note en 1872 :

Aujourd'hui, malheureusement, j'ai cessé, moi aussi, d'espérer dans la conservation de l'Autriche. Ce n'est pas qu'elle ne soit désirable ou même possible, mais le fait que les Allemands et les Magyars ont pu s'emparer du pouvoir et le faire servir à leur despotisme national, ce qui, dans un État polyglotte et constitutionnel, est une absurdité (*contradictio in adjecto*, une contradiction dans les termes), ne saurait être de longue durée. D'autre part, les Allemands et les Magyars n'admettent pas une Autriche autre que celle d'un tel despotisme. Par leur faute, car (comme en 1848) ils cherchent ouvertement à disloquer la monarchie, celle-ci s'est trouvée bientôt engagée dans la mauvaise voie qui conduit à l'abîme. Malgré cela, je n'ai pas peur pour ma nation. Il lui faudra sans doute subir encore l'épreuve du fer et du feu, mais elle porte en elle assez de force et de santé pour y résister et pour renaître à une vie active, quelles que soient les circonstances.

1. Louis Léger, *le Panslavisme et l'intérêt français* (Paris, 1917), page 239. M. Léger ne donne pas la date de cette lettre, qui lui a été fort probablement adressée, mais nous croyons pouvoir la situer entre 1871 et 1872.

La nation tchèque doit donc s'élever sur les ruines de l'État autrichien impossible à maintenir. Pour cela, il lui faut revendiquer les droits de son ancien royaume, qui n'ont jamais perdu leur valeur. Palacky l'affirme en 1874 :

Le droit public tchèque repose principalement sur le fait que le royaume de Bohême, avec les pays qui en dépendent, est depuis plus de mille ans un État particulier, et qu'il n'a pas cessé de l'être lorsque la nation tchèque, par une libre élection et sous certaines conditions, appela sur son trône la maison d'Autriche représentée par Ferdinand Ier, et que, de cette façon, le royaume se rangea parmi les États de la maison d'Autriche.

En tant qu'individualité politique et juridique indépendante, notre royaume a le droit formel de disposer de lui-même. Il ne saurait donc, sans son libre et valable consentement, être ni incorporé ni soumis à un autre État. La Diète de Bohême a notamment usé de ce droit et de cette faculté de libre disposition lorsqu'on lui présenta et qu'elle approuva la Pragmatique Sanction par laquelle le droit au trône de Bohême était transmis aux Habsbourg-Lorraine. Jusqu'ici personne n'a nié que, lors de l'extinction de cette dynastie, la nation tchèque a le droit d'élire un roi, et que par conséquent son union avec les autres États autrichiens au lieu d'être réelle, éternellement indissoluble, est purement temporaire, c'est-à-dire subordonnée à la durée de la dynastie des Habsbourg-Lorraine. Ce droit à la fois naturel et historique de disposer de soi-même a été reconnu par la patente signée le 1er août 1804 par l'empereur François Ier et par le serment de couronnement de Ferdinand V. De même, le diplôme d'octobre 1860 a confirmé ce droit historique en promettant de ne pas le limiter plus que ne l'exigent la situation de grande puissance de la monarchie et le besoin d'une législation commune à tous les pays de l'Autriche, législation expressément limitée aux seules affaires communes.

C'est donc sur ce droit inaliénable que la nation tchèque devra s'appuyer pour ne pas crouler avec une Autriche devenue impossible, car il « n'est pas une simple fantaisie historique, mais bien plutôt la principale défense de notre nationalité ». Il fera, par sa valeur, la force d'une nation qui ne veut pas mourir comme jadis, sur les bords de l'Elbe, d'autres nations slaves se sont éteintes sous les coups de la violence germanique.

La valeur de ce droit consiste en ce que, tant que notre nation restera maîtresse de ses destinées, elle ne pourra être liée au sort d'autres pays ou nations, ni voir son avenir sacrifié au profit d'une autre.

Le 6 décembre 1917, le comte Czernin, ministre austro-hongrois des Affaires étrangères, exposait à la délégation hongroise la façon dont l'actuel gouvernement de la monarchie conçoit ce « droit des nations d'être maîtresses de leurs destinées ». Le subordonnant au droit de cet État autrichien dont Palacky avait, malgré toute sa bonne volonté, jugé l'existence impossible, le ministre des Affaires étrangères disait :

Le droit de l'État de disposer de ses possessions territoriales est hors de contestation... En ce qui concerne le règlement des rapports, dans l'intérieur d'un État, entre les nationalités et l'État, c'est une question de politique intérieure et non pas internationale... A l'intérieur des deux États de la monarchie austro-hongroise, chaque nationalité a, grâce aux institutions constitutionnelles, la possibilité de régler ses rapports.

Palacky avait déjà vu, en plusieurs occasions, François-Joseph essayer d'annihiler les droits des pays de la couronne de Bohême en les soumettant aux décisions d'un prétendu Parlement où les Tchèques seraient en minorité. Le député tchèque s'était alors, et de toute son influence, opposé à ce que sa nation se laissât tromper par ces vaines apparences de parlementarisme. Dans un passage qui est, trente-trois ans à l'avance, une réponse au comte Czernin, le clairvoyant politicien tchèque mettait ses compatriotes en garde contre le péril que constituaient pour eux les prétentions gouvernementales :

Celui qui fait du droit public tchèque, de ce droit historique et naturel qu'a la nation tchèque de disposer d'elle-même, l'objet des résolutions d'un organisme étranger ou d'un corps représentatif injuste et sans autorité puisqu'il ne correspond pas aux statistiques du pays; celui qui livre ce droit aux décisions d'une majorité hostile aux droits du pays et de la nation, ou même à l'arbitraire des Allemands, celui-là met en danger non seulement un droit hérité de nos pères et qui, depuis plus de mille ans qu'existent l'État tchèque et la couronne de Bohême, n'a été ni renié ni abandonné, mais encore la nationalité tchèque et tout l'avenir de la nation tchèque, que les décisions soient prises par le Parlement d'empire ou par la Diète de Prague.

Les Tchèques doivent se souvenir qu'ils ont des droits à faire valoir.

N'oublions pas que ce que la nation a donné de son plein droit est pour elle perdu à jamais, mais que ce qu'on lui a enlevé par la force, elle a le droit, en des circonstances plus favorables, de le réclamer.

Or, on lui a enlevé sans son consentement non seulement sa liberté nationale, mais encore sa constitution d'État indépendant. Elle doit donc se préparer pour les circonstances favorables qui ne manqueront pas de se présenter. Et Palacky a une confiance plus grande dans la conscience des Tchèques que dans l'Autriche qu'il avait d'abord préconisée. Quelque temps avant sa mort, en 1876, il écrivait :

Notre nation est en grand danger. Elle est de toutes parts entourée d'ennemis. Pourtant je ne désespère pas. J'espère au contraire qu'elle résistera à tous, si elle le veut. Il ne suffit pas pour cela de dire « je veux » ; chacun doit agir ; chacun doit travailler ; chacun doit sacrifier ce qu'il peut au bien commun et surtout à la conservation de sa nationalité. Notre nation a un brillant passé... Il faut maintenant nous instruire et agir selon notre raison instruite. C'est là le seul testament que, près de mourir, je laisse à ma nation. Si tous les patriotes munis d'une bonne instruction agissent fidèlement, je n'ai rien à craindre pour ma nation. Elle se conservera aussi longtemps qu'elle le voudra, plus longtemps même que ses ennemis ne le souhaitent. Veuille Dieu que tous ses enfants, par la propagation des sciences et de la civilisation, travaillent à la grandeur de notre patrie.

***

Depuis 1876, les Tchèques suivent les conseils de leur grand patriote et profitent de son exemple. La vie de Palacky, cette douloureuse poursuite d'une Autriche idéale, devrait aussi servir de leçon à nos actuels diplomates. Ils y verraient combien il peut être périlleux d'entraîner l'Europe vers le calvaire que Palacky a gravi. Personne ne peut nier la bonne volonté dont le politicien tchèque a fait preuve, le patriotisme autrichien même dont il était animé. La seule qualité qu'il exigeait de cet État était la justice à l'égard de toutes les nations qu'il comprend. Et pourtant, de déception en déception, Palacky en est arrivé à se convaincre qu'une Autriche équitable, une Autriche-Hongrie qui ne serait pas dominée par les Allemands et les Magyars, un État autrichien où les Slaves et les Latins ne seraient pas opprimés, est impossible. On s'explique donc

qu'en fin de compte, à cette impossible Autriche Palacky ait opposé les nations qui ont pour elles des droits historiques et le droit à la vie.

Et cependant, lorsque Palacky mourut, en 1876, il n'avait pas vu le pire. Il n'avait pas vu l'Autriche-Hongrie inféodée à l'empire allemand au point de n'avoir plus sa volonté propre. Il n'avait pas vu Vienne se faire l'agent de Berlin dans la lutte des Germains contre les Slaves, lutte qu'annonçait en 1913 le chancelier Bethmann-Hollweg[1]. Il n'avait pas vu les ministres de l'empereur-roi d'Autriche-Hongrie chercher et trouver le prétexte d'une guerre pire que toutes celles que le monde a jamais subies. Il n'avait pas vu la monstrueuse campagne d'extermination des Tchèques, des Slovaques, des Yougoslaves, des Polonais, des Roumains qui ensanglante l'empire. Il n'avait pas vu les Magyars, à l'imitation des Prussiens, exproprier de force Slovaques, Roumains et Serbes. Il n'avait pas vu l'Autriche-Hongrie dépecer la grande Russie slave au profit de la colossale *Mitteleuropa* pangermanique. Pourtant il en avait vu assez pour juger incompatible avec la justice soit une Autriche divisée en provinces nationales, soit une Autriche fédérale telle que la préconisent aujourd'hui des hommes d'État pleins de bonnes intentions, mais qui en sont encore aux utopies de 1848.

Nous souhaiterions donc que ceux qui, à l'heure présente, tiennent entre leurs mains non seulement les destinées des nations soumises aux Habsbourg, mais le sort de toute l'humanité, se souviennent de la pénible expérience de Palacky et de la formule définitive qu'il a laissée : les Slaves existaient avant l'Autriche, ils pourront encore exister après elle.

JULES CHOPIN

1. Le 7 avril 1913, le chancelier Bethmann-Hollweg, demandant au Reichstag un renforcement des effectifs allemands, affirmait qu'une guerre entre Germains et Slaves était proche.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.